


DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



R. 88 Fnd Addr

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE P. J. BITAUBÉ.

V.

L'ODYSSÉE

D'HOMÈRE,

AVEC DES REMARQUES;

PRÉCÉDÉE

D'OBSERVATIONS SUR L'ODYSSÉE,

ET DE RÉFLEXIONS

SUR LA TRADUCTION DES POÈTES,

PAR P. J. BITAUBÉ,

MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE, ET DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BERLIN.

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Ecce par Deo dignum, vir fortis cum malâ fortunâ compositus.

SENEC.

TOME DEUXIÈME.

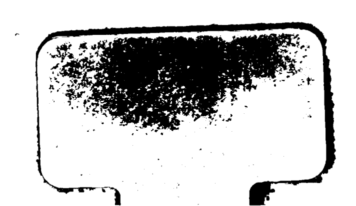
PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT DE LODI, N° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1810.


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



R. 88 Fnil Add

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE P. J. BITAUBÉ.

V.

symétrie, déroulent les voiles éclatantes, et, ayant attaché dans le port le vaisseau, ils courent se rendre à la demeure du sage Alcinoüs.

La foule, composée de jeunes gens et de vieillards, inondait les salles, les portiques et la cour. Alcinoüs livre au couteau sacré douze agneaux, huit porcs à la dent éclatante, et deux bœufs vigoureux : on dépouille les victimes, on les partage, et l'on fait les apprêts du festin. Cependant arrive le héraut, conduisant ce mortel chéri, le favori des muses, qui reçut en partage et des biens et des maux : elles le privèrent de la vue, mais elles lui accordèrent un chant divin. Pontonoüs le place au milieu des conviés, sur un siége argenté, qu'il adosse à une haute colonne; il suspend, au-dessus de la tête du chantre vénérable, la lyre harmonieuse, et l'en avertit en y dirigeant sa main. Le héraut lui apporte une table d'un grand prix; il y pose une corbeille et une coupe remplie de vin pour s'en abreuver au gré de ses désirs. Le festin étant prêt, tous prennent les alimens qu'on leur a servis.

Après qu'ils ont banni la faim et la soif, les muses excitent leur favori à célébrer les héros

par un chant dont alors la gloire parvenait jusqu'à la voûte des cieux. C'était la fameuse contestation qui, éclatant avec le transport du courroux, s'éleva entre Ulysse et Achille au milieu d'un festin consacré à l'honneur des dieux. Le roi des hommes, Agamemnon, l'écoutait, ravi de cette discorde que l'émulation allumait entre les plus illustres et les plus vaillans des Grecs : car c'était là le signal de la chute d'Ilion ; ainsi l'annonça l'oracle, lorsqu'à Pytho, pour le consulter, il franchit le seuil du temple d'Apollon, moment fatal où commencèrent les maux qui, selon les arrêts éternels de Jupiter, devaient fondre en foule sur les Troyens, sans épargner les fils de la Grèce.

A ces accens, Ulysse, prenant de ses mains son vaste manteau de pourpre, le tirait sur sa tête et s'en couvrait tout le visage pour cacher aux Phéaciens les pleurs qui coulaient de sa paupière. Chaque fois que l'ami des muses terminait son chant, le héros, se hâtant d'essuyer ses larmes, découvrait ses nobles traits, et, saisissant la coupe arrondie, faisait des libations aux dieux. Dès que le chantre fameux recommençait à former les mêmes accords, sollicité par les plus illustres chefs

de l'île (car ce chant les transportait de plaisir), Ulysse, la tête couverte, renouvelait ses sanglots. Aucun des assistans ne remarqua la douleur où il était plongé : le seul Alcinoüs, assis à côté de lui, s'en aperçoit; et l'observant, il voit les pleurs du héros, et l'entend pousser, du fond de son cœur, de lamentables soupirs.

Princes et chefs des Phéaciens, dit-il, nous avons assez prolongé les charmes du festin et de la lyre sa compagne inséparable. Levons-nous, et allons ouvrir la lice à tous les jeux où se distinguent la force et l'adresse, afin que cet étranger, de retour dans sa patrie, raconte à ses amis combien nous nous distinguons au pugilat, à la lutte, à la danse et à la course.

Il dit, et, suivi d'eux, il sort du palais. Le héraut Pontonoüs suspend à la colonne la lyre sonore; prenant la main du chantre célèbre, il l'emmène et s'ouvre une route à travers les flots des Phéaciens impatiens de contempler le spectacle des jeux. Il arrive avec Démodoque dans une grande place; sur leurs pas se précipite en tumulte un peuple innombrable.

Déjà se levait une foule de nobles athlètes

qui étaient dans la vigueur de la jeunesse, Acronée, Ocyale, Nautès, Thoon, Anchiale, Prorès, Elatrée, Prumne, et Amphiale, issu de Polynée, Euryale, semblable au farouche Mars, et Naubolides, le plus beau des Phéaciens par ses traits et par sa stature; orné de tous les dons, le seul Laodamas l'effaçait: on voit aussi debout dans la carrière les trois fils d'Alcinoüs, Laodamas, Halius et l'illustre Clytonée.

D'abord ils se disputent le prix de la course. Rangés près de la barrière, la lice étendue s'ouvre à leurs pas; ils se précipitent tous à la fois dans ce champ, et le couvrent de tourbillons épais de poussière. Clytonée triomphe de tous ses rivaux; il touche au terme, et les laisse en arrière le large espace dont les mules vigoureuses devancent les bœufs pesans, lorsqu'à l'envi traçant des sillons, ils parcourent un long guéret. A la course succède le pénible combat de la lutte; et c'est Euryale qui, parmi de fameux émules, reçoit le prix. Amphiale s'élève dans l'air du saut le plus agile. Le disque lancé de la main d'Elatrée parcourt le plus vaste champ. Enfin, au pugilat, c'est le noble fils d'Alcinoüs, Laodamas, que couronne la victoire.

Après que le spectacle des jeux a ravi l'assemblée, Laodamas s'adressant à ses compagnons : Amis, dit-il, demandons à cet étranger s'il est exercé dans quelqu'un de ces glorieux combats. Il annonce une vigueur héroïque. Quels flancs ! quels jarrets ! quelle poitrine ! quelles robustes épaules, et quels bras nerveux ! La jeunesse ne l'a pas encore abandonné ; mais il est brisé par de longues infortunes. Non, il n'est rien de plus terrible que la mer pour dompter un mortel, fût-il le plus fort de sa race.

La vérité vient de parler par ta bouche, répond Euryale. Mais que ne vas-tu réveiller toi-même l'ardeur de cet étranger et le provoquer à paraître dans la lice ?

A ces mots le fils généreux d'Alcinoüs s'avance vers l'assemblée ; et s'arrêtant près d'Ulysse : Respectable étranger, dit-il, ne veux-tu point aussi te signaler dans ces nobles combats, s'il en est où tu aies acquis de la renommée ? Mais tout en toi me l'annonce. Soit qu'il se distingue à la course ou à la lutte, il n'est pour l'homme point de gloire comparable à celle de sortir triomphant de la lice. Viens disputer le prix ; bannis du fond de ton cœur cette noire tristesse. Tu ne sou-

pireras plus long-temps après ton départ; déjà ton navire est prêt, et tes compagnons vont prendre la rame.

Cher Laodamas, répond Ulysse, pourquoi toi et tes amis voulez-vous, en excitant mon ardeur, me contraindre à paraître dans la carrière? Après tant de travaux et de malheurs, mon esprit est plus occupé de chagrins amers que des jeux de l'arène. Au milieu même de ce spectacle, je n'aspire qu'à mon départ, et je conjure le roi et tout ce peuple de ne pas retarder ce moment heureux.

Alors Euryale s'emporta jusqu'à lui adresser à haute voix ces paroles insultantes : Tu ne me parais pas, ô étranger, être exercé dans aucun des nombreux combats de la lice où l'on acquiert tant de gloire; tu as sans doute passé tes jours sur les bancs d'un navire; chef illustre des matelots et des trafiquans, tu veillais sur la charge, les vivres, et le gain, produit de la rapine. Non, tu ne te montras jamais dans l'arène.

Le sage Ulysse lui lançant un regard irrité : Jeune homme, tu viens, sans égard pour l'hospitalité, de franchir les bornes de la décence; toi, tu me parais enflé d'un orgueil arrogant. Les dieux, je le vois, avares de leurs bienfaits,

n'accordent pas à un même homme les dons précieux de la beauté, de la raison et de la parole. L'un n'a pas en partage une forme attrayante : mais ce présent du ciel, l'art de parler, l'embellit et le couronne ; tous, l'œil attaché sur lui, sont dans l'enchantement, oracle d'une assemblée nombreuse, il s'exprime avec une noble assurance, mêlée au charme d'une douce modestie ; s'il traverse la ville, chacun le suit des yeux comme une divinité. L'autre, quoiqu'il ait la beauté des immortels, est privé de cet attrait irrésistible que le don de parler répand sur toute la personne. Ainsi ta beauté brille et impose ; un dieu même ne pourrait former rien de plus accompli : mais ce n'est pas en toi qu'on doit chercher de la sagesse. Sache qu'en me parlant avec si peu d'égards, tu as excité la colère au fond de mon cœur. Loin d'être novice aux jeux de l'arène, comme le prétendent tes vains discours, je crois avoir occupé, au temps de ma jeunesse et de ma vigueur, une place distinguée parmi ceux qu'on vit s'illustrer le plus dans cette carrière. Aujourd'hui les revers et les chagrins ont triomphé de ma force : que de maux j'ai soufferts dans la pénible route que je me suis frayée à travers les com-

bats et les tempêtes! Toutefois, encore qu'affaibli par tant de fatigues et d'infortunes, je vais tenter de nouveaux assauts dans votre lice. Ta langue, aiguillon acéré, irrite mon courage.

Il dit, et, sans se dépouiller de son manteau, il se précipite du siége, saisit une pierre deux fois plus grande et plus lourde que le disque lancé par les Phéaciens; et la tournant en l'air avec rapidité, il la jette d'un bras vigoureux; la pierre vole et tombe au loin avec un bruit grondant et terrible. Ce peuple de hardis nautonniers, ces fameux rameurs qui brisent les flots, se croient frappés et s'inclinent jusqu'à terre. Sortie avec impétuosité de la main d'Ulysse, la pierre a devancé d'un long espace toutes les marques des jets de ses rivaux. Minerve, sous la forme d'un mortel, désigne la place où ce disque est tombé; et s'adressant au fils de Laërte, s'écrie:

Étranger, un aveugle même, en tâtonnant, distinguerait la marque, et te proclamerait vainqueur; elle passe de beaucoup celles de tes rivaux. Sois plein d'assurance sur cette lutte; loin de t'y surpasser en force et en adresse, personne ici ne parviendra jamais à t'égaler.

Le héros se félicite d'avoir dans le cirque,

en la personne d'un juge équitable, un ami qui fasse éclater si ouvertement sa bienveillance. Alors il dit d'une voix plus douce et plus paisible : Jeunes gens, atteignez ce but, si vous le pouvez ; bientôt je réitérerai cet exploit, si même je ne l'efface encore. Que celui qui en aura le courage (je ne le cèle point, vous avez excité mon courroux) vienne se mesurer avec moi au ceste, à la lutte, même à la course ; il n'est aucun Phéacien que je n'attende ; je ne le cède qu'au seul Laodamas : il me donne un asile : qui combattrait son ami? Malheur à l'homme vil et insensé qui provoque dans la lice, au milieu d'un peuple étranger, le bienfaiteur qui lui ouvre sa maison! c'est tourner contre soi-même ses armes. Je ne refuse aucun autre rival ; au contraire, je vous adresse à tous le défi : que ce rival paraisse et se mesure avec moi en présence de toute cette assemblée. Quels que soient les jeux où se distinguent les mortels, je ne crois pas y occuper la dernière place. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais manier l'arc luisant : fussé-je entouré d'une nuée de compagnons prêts à décocher leurs flèches sur un ennemi, la mienne, plus impétueuse, les préviendra, et, lancée parmi

les combattans, lui portera d'un vol assuré le trépas. J'excepte le seul Philoctète qui l'emportait sur moi dans cet art, aux rivages de Troie; mais tous ceux qui de nos jours se nourrissent des dons de Cérès, j'ose le dire, me céderont le prix. Je ne m'égale point aux héros anciens, tels qu'Hercule et le roi d'Œchalie, Euryte, qui entrèrent en lice avec les immortels mêmes; cet Euryte qui ne parvint point à la vieillesse, percé des traits d'Apollon qu'il avait provoqué avec tant d'audace. Mon javelot devance le vol de la flèche la plus rapide. Seulement je craindrais d'être vaincu à la course par quelqu'un des nobles Phéaciens, après avoir si long-temps combattu les flots, et m'être vu, dans un trajet si périlleux, privé de soins et de nourriture : aussi, que sont devenues la vigueur et la souplesse de mes membres! Il dit; sa voix captivait l'attention de toute l'assemblée; il y régnait un profond silence.

Alcinoüs prenant avec douceur la parole : Etranger, dit-il, ton discours n'a pu nous déplaire : indigné que ce jeune homme t'ait insulté dans la lice, tu veux nous montrer les qualités distinguées qui forment ton cortége; personne, s'il est sage, ne refusera de te

rendre justice et de les admirer. Prête-moi ton attention. Dans les festins où tu seras assis, au sein de ton palais, avec ta femme, tes enfans, et les héros auxquels t'unit l'amitié, notre souvenir se retraçant à ta mémoire, tu leur raconteras les travaux et les jeux où, favorisés de Jupiter, nous nous livrons depuis les temps de nos ancêtres.

Nous ne prétendons point nous illustrer au pugilat ni à la lutte, mais nos pas atteignent en un moment le bout de la lice, et rien n'égale le vol de nos vaisseaux. Toujours brillans d'une nouvelle parure, nous coulons nos jours dans les festins, le chant et la danse; les bains tiédes font nos délices; le sommeil a pour nous des charmes.

Vous, ô Phéaciens, qui vous distinguez en cadençant vos pas, venez, que vos jeux captivent nos regards; et cet étranger, de retour dans sa patrie, pourra dire aux siens que nous surpassons tous les peuples dans l'art de vaincre les tempêtes, comme dans celui de la danse et du chant. Qu'on se hâte d'apporter la lyre mélodieuse, et que Démodoque en fasse retentir les sons.

Ainsi dit Alcinoüs; et tandis qu'un héraut va prendre la lyre mélodieuse, se lèvent les

neuf chefs distingués qui président aux jeux; la lice, par leurs soins, s'aplanit et s'élargissant, ouvre une belle plaine. Le héraut arrive, remet la lyre à Démodoque, qui s'avance au milieu du cirque; il est environné d'une troupe qui, dans la fleur de la jeunesse, est exercée à la danse. La lice spacieuse s'ébranle sous leurs pas et leurs sauts cadencés. Ulysse, immobile d'admiration, regarde le concert merveilleux de tous leurs mouvemens, l'agilité éblouissante de leurs pieds; éclairs rapides, ils s'entre-choquent en l'air et voltigent dans le cirque.

Démodoque cependant, après avoir préludé par les agréables sons de sa lyre, élève la voix, et formant de beaux accords, il chante les amours de Mars et de la belle Vénus, l'union secrète des deux amans dans le palais de Vulcain, les dons nombreux que la déesse reçut du dieu des combats. Mais le Soleil, témoin de leur amour, court en instruire cet époux. A cette nouvelle sinistre, Vulcain, roulant au fond du cœur de terribles projets de vengeance, hâte ses pas, et se rend à sa noire forge. Il dresse sur sa base éternelle l'énorme enclume; déjà le marteau en main, il frappe à coups répétés, et forme des liens

imperceptibles, et cependant forts et indissolubles, dont il veut environner les deux amans. Après que, bouillant de fureur, il a préparé ces piéges, il court à son appartement, arrive près de son lit nuptial : là, par ses soins, coulent de toutes parts, depuis le haut des lambris jusqu'au tour des pieds de ce lit, des fils nombreux, semblables à la trame la plus subtile de la toile de l'arachné, et qui sont si déliés et placés avec tant d'artifice, qu'ils sont invisibles, même à l'œil perçant des immortels.

Quand il a entouré sa couche de ce rets merveilleux, il feint de se rendre à Lemnos, sa terre la plus chérie. Mars, au casque d'or, ne s'endormit point lorsqu'il vit le départ de Vulcain ; il vole au palais de ce dieu, impatient de s'unir à la divine Cythérée. Elle venait de la demeure de Jupiter, et, retirée dans son appartement ; brillante de beauté, elle était assise loin des témoins. Le dieu de la guerre arrive ; il lui prend la main, et ces mots expriment ses sentimens impétueux : O déesse que j'adore, viens dans mes bras, livrons nos cœurs aux charmes de l'amour : Vulcain est absent ; il est à Lemnos, et t'abandonne pour ses barbares Sintiens.

Il dit : la déesse, embrasée des mêmes feux, cède à cette prière. Le lit nuptial reçoit les deux amans : mais le tissu invisible que pré-para l'artificieux Vulcain les enlace des liens les plus étroits. Ils s'efforcent vainement de s'en dégager ; loin de pouvoir fuir, il leur est même impossible de relâcher les nœuds qui les captivent. Déjà Vulcain approche ; il re-vient avant d'avoir vu Lemnos, instruit par le Soleil qui, à sa prière, avait épié ces amans ; dévoré par la douleur, il se hâte d'arriver dans son palais, il est sur le seuil ; une rage véhé-mente le saisit ; le dieu élève une voix épou-vantable qui fait retentir l'enceinte entière de l'Olympe :

O Jupiter, mon père, et vous tous habitans des cieux, venez, soyez témoins d'un attentat qui me couvre de honte ; qu'il excite votre indignation. La fille de Jupiter, Vénus, m'ou-trage sans cesse, me méprise ; elle aime le dieu funeste des combats ; la beauté de Mars l'en-chante, ainsi que sa course impétueuse : moi, dont les pas sont chancelans, je suis un objet difforme. A qui doit-on l'imputer ? est-ce à moi ? n'est-ce pas à ceux qui me donnèrent la naissance ? O don funeste, pourquoi l'ai-je reçu ! Soyez témoins, je le veux, de leurs

embrassemens, du déshonneur de ma couche; ce spectacle me remplit d'une violente rage. Mais, tout effréné qu'est leur amour, je suis bien sûr qu'ils ne désirent plus de rester, pas même un instant, dans les bras l'un de l'autre; leur seul vœu est d'être affranchis de ces embrassemens. Cependant je jure de ne pas les dégager de leurs chaînes que Jupiter ne m'ait rendu tous les dons précieux que je lui fis pour obtenir sa fille perverse et sans front. Rien ne manque à sa beauté; mais il n'est aucun frein à sa licence.

A ces cris les dieux se hâtent de porter leurs pas dans ce palais éternel. Neptune vient du fond des eaux; le bienfaiteur des hommes, Mercure, arrive; Apollon accourt armé de son arc. La pudeur et la bienséance retiennent les déesses dans leurs demeures; mais tous les dieux sont réunis dans ce palais. A l'aspect des piéges, ouvrage de l'artificieuse industrie de Vulcain, un rire universel, ébranlant les cieux, éclate sans fin parmi leur troupe fortunée. Cependant l'on entendait qu'ils se disaient l'un à l'autre : Les trames criminelles ont tôt ou tard une issue fatale; la lenteur triomphe de la vîtesse. Ainsi le boiteux Vulcain a, par son art et sa ruse, surpris Mars,

le plus agile des dieux de l'Olympe. Mars n'a plus qu'à payer toute la peine de ses forfaits.

Tels étaient leurs graves discours. Mais plus gai le fils de Jupiter, Apollon, s'adressant à Mercure : Mercure, dit-il, messager céleste, et bienfaiteur de la terre, voudrais-tu, enchaîné par ces liens indestructibles, supporter cette honte, et passer la nuit entière dans les bras de la blonde Vénus ?

O honte digne d'envie ! répond l'enjoué Mercure, multipliez encore ces liens innombrables; que tous les dieux et toutes les déesses de l'Olympe environnent cette couche, et que je passe la nuit entière dans les bras de la blonde Vénus !

A ces mots le rire, à longs éclats, se renouvelle parmi la troupe céleste. Mais Neptune est sérieux ; il ne cesse de conjurer Vulcain d'affranchir ces dieux de cet opprobre : Délie tes captifs, et je t'engage ma parole qu'en présence des immortels Mars paiera l'humiliante rançon que la justice lui prescrira par ta bouche.

N'exige pas de moi cet effort, s'écrie Vulcain. Malheur à la parole, gage pour le malheureux et le pervers ! Dieu du trident ! qu'échappé de ces liens, Mars ait disparu, par

quel moyen pourrais-je, dans le conseil des dieux, t'obliger à remplir ta promesse? Comment le ramener dans l'Olympe?

Vulcain, c'est moi qui te le déclare, reprit Neptune, si Mars se dérobait par la fuite à la rançon qu'il te doit, me voici pour t'accorder en sa place celle que tu me prescriras.

Je cède, dit enfin Vulcain, mais ce n'est qu'à ta prière; quel dieu pourrait la rejeter?

En même temps il rompt, de sa forte main, le filet merveilleux. Dégagés de ces liens qui semblaient indestructibles, les deux amans courent loin de l'Olympe et fuient tous les regards. Mars se précipite au fond de la Thrace. La déesse des ris vole dans l'île de Cypre, à Paphos, où, dans un bocage heureux et sacré, s'élève son temple et fument toujours ses autels odorans. Les Grâces la conduisent au bain; et ayant répandu sur elle un parfum céleste qui ajoute à la beauté des immortels, elles l'ornent de vêtemens, l'ouvrage de leur art et le charme de la vue.

Tel était le chant de ce favori des muses. Ulysse l'écoute avec satisfaction, ainsi que tout ce peuple dont les longues rames sillonnent les mers.

Puis Alcinoüs ordonne à ses fils Halius et

Laodamas de former seuls de nobles danses mêlées de sauts hardis, art où ils n'ont aucun rival parmi les Phéaciens. Ils prennent un ballon d'une pourpre éclatante, sorti des mains de l'industrieux Polybe : tandis que, tour à tour, l'un se pliant en arrière, jette ce ballon jusques aux sombres nuées ; l'autre, s'élevant d'un vol impétueux, le reçoit avec aisance et grâce, et le renvoie à son compagnon avant de frapper la plaine de ses pas cadencés. Quand ce ballon lancé a montré leur force et leur adresse, ils voltigent sur la terre avec des mouvemens variés et une prompte symétrie. La nombreuse jeunesse, debout autour du cirque, faisait retentir l'air des battemens de leurs mains, et tous éclataient en tumultueux applaudissemens.

Alors Ulysse s'adressant au magnanime Alcinoüs : O toi le plus illustre des Pphéaciens, roi de cette île, dit-il, c'est à bon droit que tu t'es vanté de me donner le spectacle d'une danse merveilleuse ; tu me vois encore plongé dans l'admiration.

Ces mots répandent dans l'ame du roi une douce satisfaction. Princes et chefs de ce peuple, dit-il, cet étranger nous a fait connaître sa sagesse : accordons-lui, comme il

est digne de nous, les gages les plus honorables de l'hospitalité. Douze rois qu'on révère partagent avec moi le gouvernement de cette île : donnons chacun à notre hôte des vêtemens de la plus brillante pourpre, et un talent de l'or le plus précieux. Hâtons-nous de rassembler ici tous ces dons, afin qu'étant comblé des témoignages de notre amitié, il se rende au festin le cœur satisfait. J'exige qu'Euryale, qui l'a traité avec indécence, emploie les soumissions et les présens pour l'adoucir.

Il dit. Chacun l'approuve, et le confirme dans son dessein; chacun ordonne à son héraut d'apporter ces dons au milieu du cirque, Alors Euryale se tournant vers Alcinoüs : Roi de cette île, dit-il, je ferai tous mes efforts, selon tes ordres, pour fléchir le courroux de cet étranger. Je le prierai de recevoir cette épée d'un acier très-fin ; la poignée est d'argent, le fourreau du plus brillant ivoire. Je me flatte que ce don ne sera pas d'un faible prix à ses yeux, et qu'il daignera l'accepter.

En finissant ces mots il présente au héros la superbe épée, et lui dit : Puisse le ciel te bénir, ô vénérable étranger ! et si je t'ai blessé par quelque parole téméraire et insultante, puisse-t-elle être emportée par un tourbillon

impétueux! Veuillent les dieux te rendre à ton épouse et à ta patrie! car, depuis longtemps éloigné des tiens, tu gémis sous le poids de l'infortune.

Et toi, cher ami, répond le sage Ulysse, sois aussi comblé des faveurs du ciel! puissent les dieux t'envoyer la félicité! puisses-tu n'avoir jamais besoin de cette épée que je reçois de ta main généreuse, après que tes paroles ont effacé de mon esprit le souvenir de ton offense! Il dit, et suspend à son épaule la riche épée.

Le soleil penchait vers son déclin; et l'on voit arriver les honorables présens que ces chefs ont destinés à leur hôte. De nobles hérauts les portent au palais d'Alcinoüs; les fils de ce prince reçoivent ces dons et les posent devant leur mère vénérable. Le roi, à la tête des chefs, entre dans sa demeure. Ils se placent sur des siéges élevés; et le majestueux Alcinoüs s'adressant à la reine:

Femme que j'honore, fais apporter le coffre le plus précieux: que ta main y étende une tunique et un manteau dont rien ne souille l'éclat, et qu'à tes ordres l'eau bouillonne dans l'airain embrasé. Après que notre hôte aura vu renfermer avec soin tous les présens

des illustres chefs de notre île, et qu'il sera sorti d'un bain limpide et rafraîchissant, il se livrera avec plus d'alégresse au festin, et prêtera une oreille plus charmée aux accens de l'harmonie. Je veux joindre à ces présens ma coupe d'or, merveille de l'art. Ainsi, dans son palais, il se retracera chaque jour mon souvenir en faisant des libations à Jupiter et à la troupe entière des immortels.

Il dit. Arété ordonne à ses femmes de préparer le bain avec la plus grande diligence. Aussitôt elles placent sur d'ardentes flammes une cuve énorme; l'eau y coule à longs flots; des rameaux entassés nourrissent la flamme: jaillissante, elle s'élève de toutes parts autour de la cuve, et l'eau murmure.

Cependant Arété se fait apporter hors de son cabinet un coffre d'un grand prix; sa main y place les vêtemens et l'or, présens des Phéaciens; elle y joint une fine tunique et un manteau de la plus belle pourpre. Scelle ce coffre par le secret de tes nœuds, dit-elle à Ulysse; tu n'auras à redouter aucune perte, et le plus tranquille sommeil pourra s'épancher sur ta paupière, pendant que ton vaisseau fendra les ondes.

Elle dit. Ulysse, d'une main adroite, forme

en un moment le labyrinthe de divers nœuds merveilleux dont l'ingénieuse Circé lui enseigna le secret. Au même instant une femme âgée lui annonce que le bain l'attend, et elle l'y conduit. Il s'approche avec une vive satisfaction de l'eau tiède; elle n'a point coulé sur son corps depuis qu'il a quitté la grotte de la belle Calypso, qui le traitait avec les attentions que l'on a pour les immortels. Par les soins des captives, il prend le bain; parfumé d'essence, il est couvert de superbes vêtemens, et va rejoindre la troupe des conviés prête à prendre en main les coupes.

Nausica, dont la beauté était l'ouvrage des dieux, se tenait à l'entrée de la salle superbe. Elle voit arriver Ulysse, et l'admire. Que le ciel te favorise, ô étranger! lui dit-elle; emporte mon souvenir dans ta patrie, et n'oublie pas, même dans l'âge le plus avancé, que tu me dois à moi la première le salut de tes jours.

Nausica, fille du magnanime Alcinoüs, répond Ulysse, que le père des dieux m'accorde le bonheur de revoir ma demeure, et d'être au milieu des miens; je te promets qu'aussi long-temps que je vivrai, il ne s'écoulera pas une journée que tu ne reçoives,

comme ma déesse, le tribut de mes vœux : car, ô jeune Nausica, tu m'as tiré des portes de la mort.

Il dit, et va s'asseoir à côté du roi. On partageait les victimes, et l'on versait le vin dans l'urne. Un héraut s'avance, conduisant le chantre mélodieux, révéré des peuples, Démodoque, et le plaçant, l'adosse à une haute colonne, au milieu des conviés. Ulysse détache la meilleure partie du dos succulent d'un porc, portion qu'on venait de lui servir. Héraut, dit-il, tiens, présente à Démodoque cette portion distinguée ; je veux, malgré ma tristesse, lui témoigner combien je l'honore. Il n'est aucun mortel qui ne doive respecter ces hommes divins auxquels les muses ont enseigné le chant, et dont elles chérissent la race.

Pontonoüs présente cette portion au héros Démodoque, qui la reçoit, satisfait de cette attention flatteuse. Vers la fin du repas, Ulysse s'adressant au chantre divin : Démodoque, dit-il, tu t'élèves dans ton art fort au-dessus de tous les mortels ; oui, les muses, filles de Jupiter, t'ont instruit, ou c'est Apollon lui-même. Tes chants offrent la plus fidèle image des incroyables exploits et des terribles

infortunes des Grecs; on dirait que tes yeux ont été les témoins de ce que tu racontes, ou que tu l'as appris de leur propre bouche.

Poursuis, je t'en conjure; chante-nous ce cheval mémorable, que jadis Epée construisit avec le secours de Minerve, et que le fameux Ulysse (stratagème heureux!) remplit de guerriers qui détruisirent Ilion, et parvint à placer dans cette citadelle. Fais-moi un récit intéressant de cette entreprise, et dès ce jour je témoigne en tous lieux qu'Apollon t'inspire.

Il dit. Démodoque, plein du dieu qui l'enflammait, élève la voix, et d'abord il chante comment les Grecs montèrent dans leurs vaisseaux, et faisant pleuvoir le feu sur leurs tentes, voguèrent loin du rivage. Mais déjà les plus hardis, assis autour de l'intrépide Ulysse dans les sombres flancs de ce cheval, sont au milieu de la nombreuse assemblée des Troyens, qui l'ont eux-mêmes traîné avec de pénibles efforts jusque dans leur citadelle. Il dominait sur leurs têtes. Long-temps irrésolus, ils se partagent en trois partis. Les uns, armés d'un glaive terrible, veulent sonder ses profondes entrailles, ou le tirer au haut d'un roc pour l'en précipiter. Mais d'autres le consacrent aux dieux pour appaiser leur

courroux, sentiment qui doit prévaloir. Le sort a prononcé qu'Ilion périra, quand ses murs seront ombragés de cette énorme machine, qui doit porter en ses flancs les plus redoutables chefs de la Grèce; armés de la destruction et de la mort.

Démodoque poursuit, et ses chants représentent les fils de la Grèce sortant à flots précipités de cette large caverne, et saccageant la ville ; il les représente se répandant de toutes parts armés du fer et de la flamme, ébranlant et renversant les hautes tours d'Ilion. Mais, semblable au dieu des combats, Ulysse, avec Ménélas, qui semble être aussi au-dessus des mortels, Ulysse court assiéger le palais de Déiphobe ; là, il affronte les plus terribles périls ; là, par la protection de Minerve, il remporte une éclatante victoire qui détermine la chute entière de Troie.

Tels étaient les accens du chantre fameux. Mais Ulysse est vivement ému ; ses larmes inondent ses paupières et coulent le long de son visage. Ainsi pleure une épouse qui, précipitée sur le corps d'un époux qu'elle a vu tomber devant les remparts où il combattait pour écarter de ses concitoyens et de ses enfans l'horrible journée de la servitude et de la

mort, le serre mourant et palpitant à peine entre ses bras, remplit les airs de gémissemens lamentables; et, le front pâle et glacé par un désespoir mortel, ne sent point les coups redoublés des javelots de farouches ennemis impatiens d'entraîner l'infortunée dans le plus dur esclavage : ainsi les plus touchantes larmes coulaient des yeux d'Ulysse. Il parvient à les cacher aux regards de toute l'assemblée : le seul Alcinoüs, assis à côté de lui, s'aperçoit qu'il verse des pleurs, et entend les douloureux soupirs que le héros s'efforce vainement à retenir dans son sein.

Chefs des Phéaciens, dit-il, que Démodoque ne prolonge point les harmonieux accords de sa lyre; le sujet de ses chants ne charme pas tous ceux qui l'éçoutent. Depuis que nous avons commencé le festin et qu'il a élevé sa voix divine, une sombre douleur s'est emparée de cet étranger; son ame entière y est ensevelie. Qu'il interrompe donc ses chants : étranger, hôtes, soyons tous animés d'une même alégresse; ainsi nous le prescrit la décence. Qui est l'objet de cette fête solennelle et des apprêts du départ? qui a reçu nos dons, gages de notre amitié? cet homme vénérable. Pour peu qu'on ait un cœur sen-

sible, un étranger et un suppliant est un frère.

Mais toi aussi, qui connais nos sentimens, n'aie point recours à des subterfuges, satisfais avec franchise à mes demandes et réponds à notre amitié; la décence ne t'en fait pas moins un devoir. Dis-nous ton véritable nom, celui dont t'appellent ton père, ta mère, ta ville, et ceux qui l'environnent. Grand ou petit, il n'est point d'homme si ignoré qui n'ait reçu un nom au moment où sa mère l'a mis au jour. Apprends-nous quel est ton pays, ta cité; nos vaisseaux y dirigeront leur essor et t'y déposeront. Sache que les vaisseaux des Phéaciens peuvent se passer de pilote et de gouvernail; ils connaissent les desseins des nautonniers; les routes des villes et de toutes les contrées habitables leur sont familières; toujours couverts d'un nuage qui les rend invisibles, et ne redoutant ni tempêtes, ni naufrages, ni écueils, ils embrassent d'un vol aussi hardi qu'impétueux l'empire entier d'Amphitrite. Cependant un ancien oracle nous effraie. Mon père Nausithoüs autrefois me dit que Neptune, blessé de nous voir braver impunément ses ondes, sauver, malgré les orages, tous les étrangers dont nous sommes les conducteurs, avait résolu de perdre un jour sur cette plaine

sombre l'un de nos plus fameux vaisseaux qui retournerait dans nos ports, et de couvrir notre ville d'une montagne énorme. Ainsi disait le respectable vieillard.

Mais que Neptune exécute ou non ses menaces, fais-moi l'histoire fidèle de ta course errante : veuille me nommer les régions habitées des hommes, les villes remarquables où t'a conduit le sort; les peuples que tu as trouvés injustes, sauvages et féroces, ou pleins de respect pour les dieux et pour les lois sacrées de l'hospitalité. Dis encore pourquoi, lorsque tu entends raconter le destin de Troie et des Grecs, ton sein est oppressé de soupirs, et les larmes que tu retiens vainement semblent couler du fond de ton cœur. Les dieux ont détruit ces remparts, et ont voulu que ces désastres fussent le sujet utile des chants de la postérité. Aurais-tu perdu devant Ilion un frère, ou un gendre, ou un beau-père, nœuds les plus étroits après ceux du sang; ou un ami aussi sage que tendre, dont le commerce doux et liant était le charme de ta vie? Un tel ami occupe dans notre cœur la place d'un frère.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT HUITIÈME.

(Page 1. Minerve parcourt la ville entière sous la figure de l'un des hérauts du sage Alcinoüs.)

La convocation de ce conseil est l'effet de la sagesse de ce prince. L'introduction de cette déesse se fait pour une action importante : voici le moment où doit changer la fortune d'Ulysse. Les hérauts, dans les fonctions publiques, étaient des personnages distingués.

(Page 2. Il nous implore.)

Il dit NOUS, parce que le gouvernement des Phéaciens n'était pas despotique, non plus que tous les gouvernemens de ces âges-là. Le peuple était représenté par ces personnages qui sont appelés PRINCES et CHEFS.. « La « royauté, dans les temps héroïques, dit Aristote, com-« mandait à des hommes soumis volontairement, mais « à de certaines conditions. Le roi était le général et le « juge, et il était le maître de tout ce qui regardait la « religion ». POLITIQ.

(Page 4. Elles le privèrent de la vue.)

On a cru qu'Homère s'était dépeint lui-même sous le nom de Démodoque. Il est vrai que toutes les grandes

choses qui sont dites ici du chantre des Phéaciens conviennent au poëte grec.

Selon Caton, l'usage de chanter des sujets héroïques dans les festins s'est long-temps conservé. « *Est in origi-* « *nibus, solitos esse in epulis canere convivas ad tibi-* « *cinem de clarorum hominum virtutibus* [1] ». Cet usage fait l'éloge des mœurs de ces anciens temps ; il indique à quel point on estimait la valeur et toutes les vertus. Il est assez remarquable que Démodoque chante les sujets les plus nobles et les plus sérieux durant le festin ; c'est pendant les jeux qu'il chante les amours de Mars et de Vénus. Il semble que dans la haute antiquité l'on ait banni des repas les chants trop libres, de peur d'exciter les hommes à la licence.

Homère fait traiter avec un soin particulier Démodoque, son confrère en poésie. Il lui donne, dans ce chant, l'épithète noble de héros ; il le place sur un siége distingué ; des hérauts le servent. Tout cela confirme que les poëtes étaient alors dans une très-grande estime ; par conséquent, il n'est guère probable qu'Homère ait été réduit à mendier. Si, après sa mort, ses ouvrages sont tombés peu à peu dans l'oubli pour quelque temps, il faut l'attribuer à des circonstances particulières. La poésie était alors bien moins lue que chantée ; les orages d'un état devaient imposer silence à l'harmonie.

On a raillé Homère sur la circonstance de la coupe placée devant Démodoque, « afin qu'il bût autant qu'il « le voudrait ». Homère, quand il met la coupe à la main de ses héros, manque rarement de dire, « qu'ils

[1] Cicer. Tuscul.

« boivent au gré de leurs désirs ». Il n'y a donc rien ici de particulier à Démodoque. Αὐτοθελῆς ἥδιστος ἀεὶ πότος, « boire à sa volonté donne un grand prix à un banquet », est-il dit dans l'Anthologie.

(Page 5. C'était la fameuse contestation qui.... s'éleva entre Ulysse et Achille.)

Didyme, et après lui Eustathe, nous ont conservé cette ancienne tradition. Après la mort d'Hector, les princes Grecs étant assemblés chez Agamemnon à un festin après le sacrifice, on agitait quel moyen on prendrait pour se rendre maître de Troie, qui venait de perdre son plus fort rempart; Ulysse et Achille eurent une grande dispute. Achille voulait qu'on attaquât la ville à force ouverte; Ulysse, au contraire, et son avis l'emporta, qu'on eût recours à la ruse. Agamemnon, avant d'entreprendre la guerre contre les Troyens, alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon, et ce dieu lui répondit « que la ville serait prise lorsque deux princes « qui surpasseraient tous les autres en valeur et en pru- « dence, seraient en dispute à un festin ».

(Page 7. Acronée, Ocyale, Nautès, etc.)

Tous ces noms, excepté celui de Laodamas, sont tirés de la marine. Homère passe rapidement sur ces jeux, ils ne sont pas du sujet; l'occasion seule les amène, et le poëte a des choses plus pressantes qui l'appellent. Dans l'Iliade, ils entrent dans le sujet; il fallait honorer les funérailles de Patrocle.

Il est dit qu'Amphiale, issue de Polynée, était petit-fils de Tectonide. J'ai omis cette dernière filiation, pour ne pas ralentir la marche. Madame Dacier s'est trompée en rendant τεκτονίδας, par « fils d'un charpentier ». C'est un nom patronymique.

(Page 10. L'un n'a pas en partage une forme attrayante.)

Cette tirade sur l'art de parler pourrait sembler un peu longue; mais je crois que l'on conviendra qu'il y a beaucoup de finesse dans le tour que prend Ulysse. Il fait ici, sans se nommer, un parallèle entre Euryale et lui-même. Euryale, plus jeune, avait sur lui l'avantage de la beauté; Ulysse celui de la sagesse et de l'éloquence. Il le fait sentir par une comparaison adroite de ces divers avantages. Ayant été avili par Euryale, Ulysse se relève en traçant une belle peinture du pouvoir de l'éloquence, et la manière même dont il s'exprime, annonce qu'il possédait cet art.

Homère, en parlant d'un homme qui a le don de faire aimer tout ce qu'il dit, trace le portrait de l'orateur; il associe l'art de parler à la sagesse, conformément aux principes reçus des anciens.

(Page 11. Ce peuple de hardis nautonniers, ces fameux rameurs qui brisent les flots.)

Ces épithètes, dit-on, sont autant de railleries pour faire entendre que ce peuple, si appliqué à la marine, ne devait rien disputer aux autres hommes dans les jeux et les combats auxquels on s'exerce sur terre. Mais

ce peuple excellait dans la course, et il ne paraît pas avoir été entièrement inepte aux autres jeux. Je croirais donc que ces épithètes ne doivent que représenter sous des traits plus forts l'étonnement des Phéaciens. Observons encore que, si l'on rabaisse trop leur vigueur et leur adresse, il y aurait eu peu de gloire pour Ulysse à les surpasser.

(Page 11. Minerve, sous la forme d'un mortel, désigne la place.)

Cette machine a semblé peu nécessaire. L'Iliade en présente une semblable, lorsque Minerve, dans la célébration des jeux, vient relever le fouet d'un des rivaux. Ce que fait ici la même déesse est encore bien moins important. Cette machine sert à marquer combien les jeux étaient anciennement en honneur. Minerve vient ranimer le courage d'Ulysse qui a été insulté; elle proclame sa victoire. Ceux qui étaient établis juges des jeux, étaient sans doute des personnages distingués.

(Page 12. Jeunes gens, atteignez ce but.)

Plutarque a fait une dissertation pour montrer comment on peut se louer soi-même sans exciter l'envie. Ulysse ne veut ici que se justifier. Un homme malheureux et grand peut parler de lui-même avec dignité; la fortune n'a pu l'abaisser. Ulysse montre moins de vanité que de grandeur : étranger parmi les Phéaciens, il leur fait connaître ce qu'il est; il leur apprend qu'il tient un rang distingué entre les héros.

(*Ibid.* Fussé-je entouré d'une nuée de compagnons.)

J'ai suivi l'interprétation d'Eustathe. Madame Dacier et Pope donnent à ce passage un autre sens : selon eux Ulysse dit que, quand même son ennemi serait entouré de compagnons prêts à tirer contre lui, il les préviendrait, et frapperait le premier cet ennemi. L'explication d'Eustathe m'a paru mieux convenir aux circonstances où se trouve Ulysse, et aux paroles qui suivent. Φωτῶν semble aussi se rapporter directement à ἀνδρῶν δυσμενέων.

(Page 13. Et le roi d'Œchalie, Euryte.)

L'adresse d'Euryte à tirer de l'arc est fameuse. Pour marier sa fille Iole, il fit proposer un combat, promettant de la donner à celui qui le vaincrait à cet exercice. Homère, dans l'Iliade, met OEchalie parmi les villes de la Thessalie.

(*Ibid.* Seulement je craindrais d'être vaincu à la course.)

Il a déjà défié les Phéaciens à la course, emporté par la colère; ici il rabat un peu de cette audace, et sentant ses forces affaiblies par tout ce qu'il a souffert, il reconnaît qu'il pourrait être vaincu à la course.

(*Ibid.* Dans un trajet si périlleux, privé de soins et de nourriture.)

Κομιδὴ n'est pas uniquement la nourriture, comme

l'expliquent les interprètes, mais encore d'autres soins que l'on donne au corps, tels que les bains, etc. On voit plus haut, dans ce même chant, que ce mot est pris dans ce sens lorsqu'Homère parle de toutes les attentions que Calypso avait eues pour Ulysse.

(Page 14. Et rien n'égale le vol de nos vaisseaux.)

Madame Dacier croit qu'il parle ici de courses et de combats qu'ils faisaient sur l'eau pour s'exercer et pour se dresser à la marine. Il est plus vraisemblable qu'il s'agit de l'art même de la navigation. Homère n'eût-il pas saisi l'occasion de peindre, ne fût-ce qu'en raccourci, un nouveau spectacle, tel que celui d'une naumachie, si l'usage en eût été établi ?

(*Ibid*. Toujours brillans d'une nouvelle parure.)

Voilà, dit Eustathe, la vie d'un Sardanapale ou d'un Epicure, et nullement d'un peuple vertueux. Je ne veux point plaider en faveur des Phéaciens; mais il me semble qu'Horace et plusieurs critiques ont trop chargé leur portrait. Jugeons-les, non uniquement par ce que dit Alcinoüs, qui se livrait souvent à l'exagération, comme j'aurai occasion de le montrer, mais par plusieurs traits répandus dans l'Odyssée; ils donneront de ce peuple une meilleure idée que n'ont fait les commentateurs, qui même ont été quelquefois à cet égard en contradiction avec eux-mêmes.

Selon d'habiles interprêtes, l'épithète ordinaire don-

née par Homère aux Phéaciens, indique qu'ils approchaient des dieux par leur justice. Les dieux, dit ailleurs Alcinoüs même, assistaient fréquemment à leurs sacrifices et à leurs festins. Mais sans vouloir citer l'éloge qu'il fait, au même endroit, du caractère des Phéaciens, on voit, par l'accueil qu'Ulysse reçut chez eux, qu'ils honoraient la vertu; c'est ce qu'on voit aussi par l'admiration qu'on avait pour Arété, et par plusieurs discours de Nausica, où brillent la sagesse et la modestie. Ce peuple était fort adonné à la navigation; Nausica le peint occupé sans cesse à construire des vaisseaux; il rendait à tous les étrangers qui venaient dans cette île, le service de les conduire dans leur patrie. Le roi et la reine étaient, dès le point du jour, assidus à leurs devoirs; Nausica va elle-même laver ses robes. Homère vante les talens et l'assiduité des Phéaciennes, et, en particulier, des femmes du palais d'Alcinoüs. Les Phéaciens s'exerçaient au pugilat et à la lutte, quoiqu'ils n'y excellassent pas. Barnès observe qu'Alcinoüs, qui parle seul de leur infériorité dans ces jeux, pouvait tenir ce langage par une sorte d'égard pour son hôte qu'Euryale venait d'irriter.

La critiques sont principalement révoltés de l'amour que ce peuple avait pour la danse. Mais les Grecs cultivaient cet art : la description du bouclier d'Achille suffit pour le témoigner : le tableau d'une danse y est associé à ceux des travaux de la guerre et de l'agriculture. Qui ne sait que, chez ces anciens peuples, la danse, comme la musique, faisait partie du culte religieux, et que ces deux arts entraient pour beaucoup dans leur éducation? On peut voir ce que dit là-dessus

Plutarque dans la vie de Thésée, qui avait dansé dans les cérémonies sacrées. Il ne faut donc pas être surpris que la danse occupe une place dans les jeux des Phéaciens, et ceci ne prouve point que ce peuple fût entièrement efféminé.

Au reste, les Phéaciens pouvaient être plus adonnés aux plaisirs que d'autres peuples de ce temps qui s'occupaient des travaux de la guerre : mais d'après les divers traits dont Homère a peint les Phéaciens, et que je viens de rassembler, il y a peu de nations modernes dont Horace n'eût pu dire à plus juste titre :

In cute curanda plus æquo operata juventus.

(Page 14. Qu'on se hâte d'apporter la lyre mélodieuse.)

Ulysse vient de proposer un défi à tous les Phéaciens. Alcinoüs, pour leur épargner de nouveaux affronts, et pour calmer le courroux de son hôte, fait intervenir fort à propos la musique et la danse. Démodoque assiste aux jeux; mais, comme il n'était pas accompagné de sa lyre, qui était restée dans le palais, il est probable que la danse n'était pas une partie essentielle des jeux des Phéaciens, quoiqu'ils honorassent beaucoup cet art. C'est une observation que n'ont pas faite les critiques qui ont été révoltés de cette danse.

(Page 15. Il est environné d'une troupe qui, dans la fleur de la jeunesse, est exercée à la danse.)

Madame Dacier a cru que la danse des Phéaciens

était l'imitation de l'aventure exprimée dans le chant; mais ce chant n'aurait pu être représenté par une danse, sans choquer ouvertement les lois de la pudeur.

(*Ibid.* Il chante les amours de Mars et de la belle Vénus.)

Scaliger a fait un crime à Homère du sujet de ce chant. Madame Dacier, d'après une observation d'Aristote, dit qu'on doit avoir égard à ceux auxquels un poëte s'adresse, et que cette règle justifie entièrement Homère. Pour l'absoudre, elle charge le tableau du caractère des Phéaciens. Plutarque avertit que l'intention du poëte grec est de montrer que la musique lascive et les chansons dissolues rendent les mœurs désordonnées. La même savante, en rapportant cette apologie, conclut par ces paroles : « Quelque judicieux ou « excusable qu'ait été Homère en cette invention, un « poëte ne serait aujourd'hui ni judicieux ni excusable, « si en cela il osait imiter cet ancien. Il est bon d'en- « seigner ce qu'il a enseigné; mais il serait très-mauvais « de l'enseigner comme il a fait ». L'embarras de cette savante est visible, elle a essuyé un rude combat entre son amour pour son auteur et son attachement aux lois de la bienséance.

Il paraît par divers traits du tableau qu'Homère présente, et par la complaisance avec laquelle il y arrête nos yeux, qu'il a peu songé à le rendre moral. On a remarqué qu'il mettait une moralité dans la bouche des dieux; mais on a passé sous silence le trait de Mercure, qui n'est pas une maxime sévère. On pourrait dire,

pour la justification du poëte, que la morale de son siècle n'avait pas fait de grands progrès. Les dieux n'étaient rien moins que des modèles de vertu.

Il est bien probable qu'Homère n'avait pas inventé cette fable, et qu'au contraire elle était très-connue. Il n'y a qu'à lire la Théologie d'Hésiode et les Métamorphoses d'Ovide, pour voir que les amours des dieux étaient des objets familiers à la muse des poëtes. Si celui de cet épisode avait paru alors si licencieux, le sage Ulysse aurait-il tant loué Démodoque, et lui aurait-il dit qu'un dieu l'inspirait? Si les Phéaciens sont coupables aux yeux des critiques, il faut convenir qu'Ulysse partage ici leur faute; car il est charmé de ce chant de Démodoque.

Rapin accuse cet épisode, non de pécher contre la morale, mais d'être bas, et de contraster avec le ton convenable à l'épopée. Le ton de l'Odyssée est très-varié; sans cesse le poëte y passe du pathétique au gracieux, et même au plaisant. Rapin s'est fait une notion exagérée de la grandeur des dieux et de la mythologie.

Scaliger préfère le chant d'Iopas, dans l'Enéide, à celui de Démodoque : « *Demodocus deorum canit fæditates, noster Iopas res rege dignas* ». Si le sujet qu'Homère a choisi est licencieux, Virgile s'est peut-être jeté dans l'extrémité opposée. Les points les plus profonds de la philosophie, et la suite continue de ces objets, étaient-ils bien propres à être mis en chant, dans un festin, devant une reine et les dames de sa cour?

Hic canit errantem lunam, solisque labores;
Unde hominum genus et pecudes, unde imber et ignes,
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones;

Quid tantùm oceano properent se tingere soles
Hyberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
ÆNEID. LIB. I.

Mais Virgile, que Scaliger oppose au poëte grec, est, dans une autre occasion, moins réservé encore; car, au livre IV des Géorgiques, il introduit une nymphe qui, dans la cour de la déesse Cyrène, chante le même sujet que Démodoque :

Inter quas curam Clymene narrabat inanem
Vulcani, Martisque dolos, et dulcia furta;
Aque chao densos divûm numerabat amores.
Carmine quo captæ, dum fusis mollia pensa
Devolvunt,....

Voilà une nymphe qui ne se contente pas de chanter les amours de Mars et de Vénus, mais encore de tous les dieux, depuis la naissance du monde : ce n'étaient pas là des chants fort instructifs. Ceci confirme ce que j'ai remarqué, que ces chants étaient familiers aux poëtes. Observons encore que Virgile appelle les amours de Mars et de Vénus « *dulcia furta* ». Homère, dans ce récit, fait parler trop librement quelques-uns de ses personnages; mais il ne dit rien lui-même qui tende à colorer la conduite de ces deux amans. Pour justifier les deux poëtes, on a dit que les Phéaciens étaient efféminés et voluptueux, et que la cour de Cyrène n'était composée que de femmes; que c'était à huis clos qu'elles s'entretenaient de sujets si peu sévères. J'ai assez parlé des Phéaciens; je laisse au lecteur à juger l'apologie qui regarde Virgile. On voit que ces sujets ne déplaisaient pas à ces nymphes :

Carmine quo captæ, dum fusis mollia pensa
Devolvunt....

L'épisode d'Homère, blâmé par Platon, et jugé fort instructif par Plutarque, a fait dire que ce poëte avait tracé les premiers linéamens de la comédie. Selon Boileau, Homère, pour varier son ton, s'est quelquefois égayé, dans ses entr'actes, aux dépens des dieux mêmes : ici du moins on le croirait.

Il est assez apparent que l'allégorie est la source de toute cette fable. Je ne hasarderai point de l'expliquer. On mêle ici l'allégorie avec l'astrologie. L'adultère de Mars avec Vénus signifie, dit-on, que, lorsque la planète de Mars vient à être conjointe avec celle de Vénus, ceux qui naissent pendant cette conjonction sont enclins à l'adultère ; et le soleil venant à se lever, que les adultères sont sujets à être découverts. On peut demander ce que signifie Neptune intervenant pour la délivrance de Mars, et se rendant même caution pour lui. Si toute cette fable est allégorique, elle prouve du moins que le voile dont on se servait pour enseigner les vérités physiques, n'était pas toujours instructif du côté de la morale.

(Page 16. Et t'abandonne pour ses barbares Sintiens.)

Peuple de Lemnos, venu de Thrace. Leur langue était un composé de la langue des Thraces, et de la grecque fort corrompue. Vulcain aime Lemnos, à cause des feux souterrains qui sortent de cette île.

(Page 17. Soyez témoins d'un attentat qui me couvre de honte.)

Il y a dans le texte γιλαστά. J'ai suivi l'ancienne leçon qu'Eustathe a rapportée, αγιλαστά. Vulcain ne peut appeler cette aventure RISIBLE.

(Page 18. M'ait rendu tous les dons précieux que je lui fis.)

On sait que le marié donnait au père de la mariée une sorte de dot, c'est-à-dire, qu'il lui faisait des présens dont il achetait en quelque façon sa fiancée. Voici donc la jurisprudence qu'Homère rapporte de cet ancien temps : le père de la femme surprise en adultère, était obligé de rendre au mari tous les présens que le mari lui avait faits. A plus forte raison le mari était-il en droit de retenir la dot que le père avait donnée à sa fille, comme la jurisprudence des siècles suivans l'a décidé. Dans Athènes, l'adultère était puni de mort. Dracon et Solon donnèrent l'impunité à tous ceux qui se vengeraient d'un adultère : mais il était au pouvoir de la personne injuriée de commuer la peine en une amende. Ceci avait lieu même pour des crimes plus graves que l'adultère, tels que le meurtre, comme on le voit dans l'Iliade. Les dieux ayant beaucoup de conformité avec les hommes, avaient la même jurisprudence, tout bizarre que cela doit nous paraître.

(*Ibid.* Le bienfaiteur des hommes, Mercure arrive.)

Cette épithète est donnée à tous les dieux : elle con-

vient en particulier à Mercure, parce qu'il ne fait aucun mal aux hommes, ni dans la paix, ni dans la guerre, ni sur terre, ni sur mer. D'ailleurs, on attribuait à Mercure la formation de la société humaine :

Qui feros cultus hominum recentum
Voce formasti catus, et decoræ
More palæstræ.

HOR. OD. LIB. I, od. II.

(Page 19. Mais Neptune est sérieux.)

Il était convenable à la décence, à l'ancienneté de Neptune, et à son rang distingué, qu'il interrompît la joie scandaleuse où se laissaient entraîner Apollon et Mercure, qui étaient plus jeunes.

(*Ibid.* Malheur à la parole, gage pour le malheureux!)

Il y a une espèce de jeu de mots dans le texte. On peut aussi le rendre par l'expression « mauvais ». Les commentateurs trouvent dans ce passage trois ou quatre sens. J'ai suivi celui qu'y donne un scoliaste, et qui est adopté par Ernesti. On avait écrit cette sentence dans le temple de Delphes : « La perte sûre suit la caution ». Salomon a même dit : « Le fou s'applaudit lorsqu'il a « cautionné pour son ami »; maxime sévère, qui sans doute ne doit pas être prise à la lettre.

(Page 21. Et le renvoie à son compagnon, avant de frapper la plaine de ses pas.)

C'était une sorte de danse, qu'on appelait HAUTE,

ἀερια et οὐρανια, « aérienne et céleste ». L'un poussait un ballon en l'air, l'autre le repoussait, et ils se le renvoyaient ainsi plusieurs fois, sans le laisser tomber à terre, et cela se faisait en cadence. Le médecin Hérophile avait compris parmi les exercices de la gymnastique cette danse au ballon. La savante que j'ai souvent citée n'a pas saisi le sens lorsqu'elle a traduit, « avant « que ce ballon tombe à leurs pieds ». Quant à ces mots, ταρφὶ ἀμειϐομένω, selon Athénée, ces danseurs tantôt font des sauts en se lançant cette balle, et tantôt volent le long de la plaine.

(*Ibid.* Tu me vois encore plongé dans l'admiration.)

Eustathe prétend que c'est par flatterie qu'Ulysse donne de si grands éloges à cette danse ; exceller dans cet art, dit-il, c'est exceller dans des bagatelles. La musique et la danse n'étaient pas des arts frivoles aux yeux des anciens Grecs. L'admiration d'Ulysse paraît donc avoir été sincère.

(Page 23. Puisses-tu n'avoir jamais besoin de cette épée!)

Selon Eustathe, Ulysse dit : « Puissé-je, n'avoir « jamais besoin de cette épée »! Il s'est évidemment trompé.

(*Ibid.* Le coffre le plus précieux.)

Une des grandes somptuosités des femmes de ce temps-là consistait en de beaux coffres. Le goût s'en est

conservé long-temps. Les Lacédémoniens inventèrent les serrures. Avant l'usage des clefs, on avait accoutumé de fermer avec des nœuds. Il y en avait de si difficiles et de si merveilleux, que celui qui en savait le secret était le seul qui pût les délier. Tel était le nœud gordien. Celui d'Ulysse était devenu un proverbe, pour exprimer une difficulté insoluble : ὁ τοῦ Ὀδυσσέως δεσμός.

(Page 27. On dirait que tes yeux ont été les témoins de ce que tu racontes, ou que tu l'as appris de leur propre bouche.)

Ce passage pourrait fonder la vérité de la plupart des aventures qu'Homère a chantées.

(*Ibid.* Chante-nous ce cheval mémorable.)

Eustathe, et ceux qui l'ont suivi, font un grand mérite à Ulysse de ce qu'il ne dit pas un mot de la seconde chanson de Démodoque, qui roulait sur les amours de Mars et de Vénus, et qu'il demande la suite de la première. « C'est, disent-ils, une grande instruction « qu'Homère donne aux hommes ». Il est dommage qu'Homère ait dit qu'Ulysse avait entendu avec satisfaction cette seconde chanson. Il est tout naturel qu'Ulysse prenne plus d'intérêt au récit des aventures de Troie.

(Page 30. Dis-nous ton véritable nom, celui dont t'appellent ton père, ta mère.)

Alcinoüs spécifie ceci en détail, pour l'obliger à dire son vrai nom, et non pas un nom supposé, un nom de guerre, qu'il pourrait avoir pris pour se cacher.

(*Ibid.* Ils connaissent les desseins des nautonniers.)

L'hyperbole est forte. On voit que c'est un tour poétique, semblable à la description des statues et des trépieds de Vulcain, et qui était familier en ce temps. Si Homère eût voulu qu'on prît ceci à la lettre, aurait-il en tant d'endroits parlé des mariniers phéaciens, de leurs rames, dont il a fait une épithète qui accompagne toujours le nom de ce peuple? aurait-il donné cinquante-deux rameurs à Ulysse? Cependant tous les interprètes, aimant à renchérir sur le merveilleux même d'Homère, veulent qu'Alcinoüs ait fait ce conte prodigieux pour étonner son hôte. Madame Dacier veut même que le but de ce conte soit de forcer Ulysse à dire la vérité; sans cela, le vaisseau phéacien, au lieu de le ramener dans sa patrie, l'aurait mené partout où il aurait dit. La navigation, comme tous les autres arts, dut, en sa naissance, produire de ces expressions hyperboliques, dont chacun connaissait le sens. On en parlait suivant l'impression qu'elle faisait sur ceux qui n'y étaient pas du tout initiés. Les sauvages de l'Afrique ont regardé les blancs comme les dieux de la mer, et le mat comme une divinité qui faisait mouvoir le vaisseau.

Minerve, en parlant des navires phéaciens, s'est bornée à dire qu'ils ont la vitesse de l'oiseau ou de la pensée : Alcinoüs vante ailleurs la force et l'adresse de ses marins; ici, il anime ses navires. L'un de ces passages sert de commentaire à l'autre.

Si l'on voulait cependant prendre à la lettre les pa-

roles d'Alcinoüs, on pourrait dire que l'antiquité animait tout dans la poésie. Ainsi le mât du navire Argo était fait d'un chêne de Dodone, et avait la faculté de parler. Mais ce qui montrerait qu'Homère n'a pas voulu qu'on crût ces vaisseaux animés, c'est que lorsqu'on reconduit Ulysse, le poëte, sans recourir au merveilleux, fait mouvoir le navire par des moyens naturels.

(Page 30. Que Neptune.... avait résolu de perdre un jour.... l'un de nos plus fameux vaisseaux.)

Le but de toutes ces fictions est de louer l'habileté des Phéaciens dans l'art de la marine, ainsi que leur générosité. Probablement un roc entouré de la mer, et qui ressemblait à un vaisseau, donna lieu à la fable de cette métamorphose.

(Page 31. Et de couvrir notre ville d'une montagne énorme.)

Homère, dit-on, a imaginé la chute de cette montagne pour empêcher la postérité de rechercher où était cette île, et pour la mettre par-là hors d'état de le convaincre de mensonge. On ne voit pas que cette menace de Neptune ait été effectuée. Homère donne lieu de penser que les sacrifices offerts à ce dieu par les Phéaciens, l'empêchèrent d'achever sa vengeance.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT VIII.

CHANT IX.

Ulysse prend ainsi la parole : Grand Alcinoüs, toi qui surpasses tous les habitans de cette île, je suis ravi, n'en doute pas, des accords de cet homme surprenant, semblable par sa voix aux immortels. Je participe également aux plaisirs de ce festin. Quoi de plus satisfaisant que le spectacle de l'alégresse qui, au sein de la paix et du bonheur, se répand dans tout un peuple et parmi d'illustres conviés, réunis avec ordre dans un superbe palais, et prêtant l'oreille aux accens d'un chantre divin, tandis que sur les tables sont prodigués les présens de la terre, les victimes les plus choisies, et que les hérauts, puisant dans les urnes, portent de tous côtés le nectar! Je voudrais en ce jour ne me livrer qu'au spectacle de cette fête.

Pourquoi ton cœur t'engage-t-il à vouloir connaître mes infortunes? Je n'en saurais parler sans redoubler mes soupirs et mes larmes. Ciel! je ne sais où commencer ce récit, comment le poursuivre, et où le finir, tels sont les nombreux malheurs qu'accumulèrent sur moi les dieux. Apprenez d'abord

mon nom ; connaissez-moi. Qu'échappé au temps cruel des disgrâces, je puisse, comme votre ami, vous recevoir dans ma demeure, quoique fort distante de vos contrées ! Je suis le fils de Laërte, cet Ulysse si connu par ses stratagèmes, et dont la gloire monte jusqu'au ciel. J'habite la fameuse Ithaque, que le soleil, à son déclin, regarde avec complaisance ; où, sur le mont Nérite, murmure un épais feuillage : vers le midi et l'aurore, sont semées autour d'elle, l'une près de l'autre, un grand nombre d'îles fécondes, Dulichium, Samé, la verte Zacynthe : Ithaque, plus humble, et moins éloignée de l'Epire, est située, pour la Grèce, vers l'occident ; elle est hérissée de rochers, mais mère d'une vaillante jeunesse. Non, il n'est point à mes yeux de terre plus douce que la patrie. En vain la déesse Calypso m'a retenu dans sa grotte, et a souhaité de m'honorer du nom de son époux ; en vain Circé, savante dans les arts magiques, m'a fait la même offre, a voulu me retenir par les nœuds de l'hyménée : leurs offres ont été inutiles ; elles n'ont pu vaincre la constance de mon ame ; tant la patrie et ceux qui nous donnèrent le jour nous inspirent un tendre attachement que ne sauraient balancer tous

les biens et tous les honneurs dans une terre étrangère !

Mais je ne dois pas tarder plus long-temps à vous raconter les malheurs que Jupiter ne cessa point de semer sur ma route depuis mon départ de Troie. A peine eus-je mis à la voile, que le vent me porta sur les côtes des Ciconiens, sous les murs d'Ismare, ville ennemie. Je la soumis, la ravageai ; ses femmes et ses richesses furent notre butin, chaque soldat eut une égale part. J'exhortai les miens à précipiter leur course loin de ces bords ; mais, insensés, ils méprisèrent mes leçons.

Tandis qu'ils faisaient couler le vin à longs flots, et qu'égorgeant de nombreuses victimes, ils se livraient, sur la rive, aux plaisirs des festins, les Ciconiens appellent leurs voisins, qui vivent dans l'intérieur des terres, et qui, plus nombreux et plus vaillans, combattent du haut d'un char, et, lorsqu'il le faut, l'abandonnent, et poursuivent le combat. Ils paraissent avec l'aurore, en foule aussi innombrable que les feuilles et les fleurs du printemps. Jupiter dès-lors nous fit éprouver les rigueurs de la fortune. Rangés en bataille près de nos vaisseaux, ils nous livrent un combat furieux; des deux parts l'airain donne

la mort. Tant que nous éclairaient les feux de l'aurore et que croissait le jour, nous soutenons ce combat, malgré l'infériorité du nombre : mais, à l'heure où descend le soleil et où l'on dégage les bœufs de leur joug, les Ciconiens, enfonçant nos cohortes, nous forcent à céder le terrain. Chacun de mes vaisseaux a perdu six braves guerriers ; ils sont couchés dans la poussière ; le reste échappe à la redoutable Parque. Nous reprenons notre route, partagés entre la satisfaction de nous dérober à la mort, et les regrets amers où nous plongeait la perte de nos compagnons. Quelque pressés que nous fussions de revoler loin de tant de périls, sur les mers, nos vaisseaux ne s'ébranlèrent point que nos cris, par trois fois, n'eussent appelé chaque ombre des infortunés dont nous abandonnions, hélas! les corps dans ces champs funestes.

Mais le dieu qui promène à son gré le tonnerre, Jupiter, déchaîne contre notre flotte l'aquilon et la tempête ; la terre et les eaux se voilent de sombres nuées ; soudain descend du ciel une profonde nuit. Mes vaisseaux, poussés par le flanc, sont emportés sur les ondes ; l'aquilon siffle, déchire nos voiles avec un rauque et horrible fracas. Pour éviter

notre perte, nous les plions, et nous nous efforçons, la rame en main, à gagner une rade voisine.

Là, nous demeurons deux jours et deux nuits étendus sur le rivage, accablés de fatigue et de chagrins. Le troisième jour, dès que la blonde Aurore a reparu, nos mâts sont relevés, nos voiles déployées éclatent dans les airs, et nous sommes assis dans nos vaisseaux dont le vent et nos pilotes dirigent la course. Et déjà tout me promettait un heureux retour dans ma patrie; nous tournions autour des bords de Malée, quand tout à coup l'impétueux aquilon et les rapides courans nous entraînent, et nous égarent loin de l'île de Cythère. Durant neuf jours entiers les vents orageux nous jettent çà et là sur les eaux; enfin nous abordons à la terre des Lotophages, qui se nourrissent d'une plante fleurie.

Nous montons sur le rivage, nous y puisons l'eau des fontaines, et je prends en hâte un repas avec mes guerriers, sans m'éloigner de ma flotte. Après qu'il a ranimé nos forces, j'envoie deux des plus hardis, accompagnés d'un héraut, reconnaître le pays, voir quels sont les mortels dont cette terre est la nourrice.

Ils partent, et pénètrent au séjour des Lotophages, peuple tranquille, qui ne leur dresse aucun piége mortel; il leur présente le lotos, ses délices. Au moment où mes guerriers ont porté à leurs lèvres ce fruit aussi doux que le miel, loin de songer à mes ordres ni à leur départ, ils n'aspirent qu'à couler leurs jours parmi ce peuple; savourer le lotos est leur seul charme; ils ont oublié jusqu'au nom de leur patrie. Je les arrache à cette terre, peu touché de leurs larmes; je les entraîne dans la flotte, et les y retenant par des liens, j'ordonne à tous mes autres compagnons de voler dans nos vaisseaux rapides, avant qu'aucun d'entre eux eût goûté le lotos, et eût voulu rester sur ces bords. En un moment ils sont embarqués; et, assis avec ordre sur les bancs, frappent de l'aviron la mer blanchissante.

Nous voguons loin de cette côte, le cœur rempli de tristesse, et nous sommes jetés par les vents sur les terres des Cyclopes, peuple sauvage et féroce. Abandonnant aux dieux le soin de les nourrir, jamais leurs mains ne plantent ni ne dirigent la charrue; leurs champs, sans y être forcés par aucuns travaux, se couvrent d'orge, de froment et d'autres productions variées; on voit s'y propager d'elle-

même la vigne, qui porte en de longues grappes un vin délicieux; Jupiter, par ses pluies, fait descendre la fertilité sur ces terres. Les Cyclopes ne forment point de conseil, n'ont aucune loi; dispersés sur les cimes de hautes montagnes, ils vivent en de profondes cavernes, sans aucun souci de leurs voisins; chacun règne sur sa femme et sur ses enfans.

A quelque distance de leurs bords est une petite île hérissée de forêts, et peuplée d'innombrables troupes de chèvres sauvages, qui se multiplient sans trouble en ce lieu, où l'on ne voit point les pas des hommes; jamais n'y pénétra le chasseur, le chasseur infatigable à percer les épaisses forêts et à gravir au sommet de roches escarpées. On ne découvre en aucun endroit de l'île ni troupeaux apprivoisés ni marque de labourage; toujours inculte et déserte, elle ne retentit que de la voix tremblante des chèvres; car les Cyclopes, ses voisins, n'ont point de vaisseaux; parmi eux le vermillon ne colore aucune proue, et il n'est point de ces constructeurs dont l'industrie enfante des bâtimens flottans, qui les lieraient avec toutes les côtes, toutes les demeures des hommes, comme tant de peuples ardens à traverser les mers. Loin d'être infé-

conde, cette île, pour peu qu'on la défrichât, se couvrirait, en leur saison, de tous les fruits de la terre; des prairies, coupées de sources, et tapissées d'un tendre gazon, bordent, le long de ses rives, la sombre mer; on y cueillerait le raisin durant toute l'année; son sein fertile s'ouvrirait facilement au soc; et, à chaque automne, des épis hauts et serrés tomberaient en faisceaux épais sous la faux du moissonneur. Et quoi de plus favorable encore que son port! là il n'est besoin ni d'ancre ni de cordages; abordé, le navire y reste paisiblement jusqu'à ce qu'aspirant au départ, les nautonniers l'ébranlent, et qu'un vent fortuné enfle les voiles. Près du port, sortie du fond d'une grotte, coule une source argentée; autour d'elle naissent de beaux peupliers.

Nous abordons à cette île, conduits sans doute par un dieu, dans une nuit obscure. Des brouillards ténébreux s'épaisissaient autour de ma flotte; aucun astre n'envoyait sa lumière, la lune était cachée au fond des nuages. Nul d'entre nous n'aperçut cette île, ni les grandes vagues qui roulaient contre ces terres. Avant de nous en douter nous étions dans le port; nous plions toutes les voiles, nous descendons sur le rivage; et, subjugués

par le sommeil, nous attendons la divine Aurore.

Couronnée de roses, à peine s'élevait-elle vers les cieux, que cette île frappe nos regards étonnés; nous y portons de tous côtés nos pas. Les filles de Jupiter, nymphes des forêts, précipitent vers nous, par troupes, les chèvres montagnardes pour soutenir les jours de mes compagnons. Nous courons dans nos vaisseaux prendre l'arc recourbé et de longs dards; partagés en trois corps, nous leur livrons la guerre; en peu de momens le ciel nous accorde une abondante proie. Douze navires étaient soumis à mes lois; chacun d'eux reçoit par le sort neuf victimes; dix, à mon choix, sont le partage du mien. Assis sur la rive, nous jouissons, durant le jour, et jusqu'à ce que le soleil ait fait place à la nuit, d'un festin où régnaient avec profusion des viandes exquises et la douce liqueur des vendanges; car nous n'avions pas consumé celle qui remplit nos vastes urnes, lorsque nous nous emparâmes de la ville des Ciconiens. Nous regardions la terre des Cyclopes qui était voisine; la fumée s'en élevait à nos yeux, et nous entendions les murmures de leurs voix, confondues avec celles de leurs brebis et de leurs chèvres,

La nuit se répandant sur la terre, nous dormons aux bords du rivage. Dès les premiers rayons du jour, assemblant tous mes compagnons : Chers amis, leur dis-je, attendez en ce lieu mon retour ; je vais, avec mon navire et ceux qui m'y ont suivi, reconnaître moi-même cette contrée, apprendre si ses habitans sont injustes et barbares, ou si l'hospitalité leur est sacrée, et si les dieux ont ici des autels.

En même temps je monte dans mon vaisseau, et commande aux miens de s'embarquer et de hâter le départ. Ils volent sur mes pas, se rangent sur les bancs ; les vagues blanchissent aux coups répétés de la rame.

Arrivés aux terres voisines, nous voyons sur la pointe la plus avancée dans la mer, une caverne élevée, toute couverte d'une forêt de lauriers, l'ordinaire asile de nombreux troupeaux de brebis et de chèvres. La spacieuse cour était entourée d'un mur bâti d'informes morceaux de roches, où répandaient une ombre épaisse plusieurs rangs de hauts pins et de chênes dont le front chevelu touchait les cieux. Là, demeure un terrible géant, loin de tous les habitans de ces bords : sa seule occupation est de mener paître ses troupeaux;

il n'a de commerce avec aucun des autres Cyclopes, et roule en son esprit des projets noirs et cruels. Monstre affreux, il inspire l'épouvante : il ne ressemble point à la race que nourrit le froment; on croit voir un roc isolé, dont le front hérissé de forêts domine toute une longue chaîne de montagnes.

J'ordonne à mes compagnons chéris de m'attendre, de veiller au salut de mon vaisseau; et choisissant parmi eux pour me suivre douze des plus déterminés, je m'avance. Nous avions eu soin de nous charger d'une outre remplie de la liqueur vermeille d'un vin exquis; c'était un présent du fils d'Evanthes, Maron, sacrificateur d'Apollon, et roi d'Ismare. Vivant à l'ombre d'un bocage consacré au dieu du jour, il avait été traité par nous avec respect, et garanti de toute insulte, lui, sa femme et ses enfans. Il mit entre mes mains les plus magnifiques dons, sept talents d'or finement ouvragé, une coupe d'argent et douze urnes de ce vin, long-temps conservé dans son palais, et dont la possession était un secret connu seulement de lui, de sa femme et de la fidèle sommelière. Versait-on sur vingt mesures d'eau une coupe de ce nectar, l'urne exhalait un parfum semblable à celui qu'on

respire dans l'Olympe ; alors ce n'eût pas été sans effort qu'on se fût privé de ce breuvage. Nous portions une grande outre remplie de ce vin, et quelques alimens ; car j'avais d'abord pressenti que nous rencontrerions un homme doué d'une force terrible, plein de férocité, et sourd à toutes les lois.

Arrivés à l'entrée de sa caverne, nous n'y trouvons point le géant ; déjà il avait conduit ses troupeaux aux pâturages. Nous entrons ; et, portant l'œil de tous côtés, nous admirons l'ordre et l'abondance qui régnaient en ce lieu ; les nombreux paniers s'affaissant sous le poids du lait caillé ; la foule des agneaux et des chevreaux se pressant dans de vastes parcs, et chaque classe dans une enceinte séparée, les plus grands, ceux qui étaient moins avancés, et ceux qui, tendres encore, ne venaient que de naître ; les vaisseaux de toute espèce, pour traire les troupeaux, nageant dans la crême.

Tous mes compagnons, prêts à prendre quelques-uns de ces paniers, et à pousser hors des parcs, jusque dans nos navires, une troupe de ces agneaux et de ces chevreaux, me conjurent de partir et de fendre avec rapidité les ondes. Je refuse de les écouter.

Que ne cédai-je à leurs prières ! mais je voulais à tout prix voir le cyclope et connaître si je recevrais de sa main un gage d'hospitalité : entrevue, hélas ! fatale à plusieurs de mes compagnons ! . . . . . .

Nous allumons le feu ; et après nous être nourris de lait caillé, dont nous offrons les prémices aux dieux, nous l'attendons, assis dans la caverne. Enfin, précédé de son troupeau, le cyclope arrive, portant sur ses épaules l'immense faix de troncs d'arbres arides pour préparer son repas. Il jette cette charge dans son antre ; le roc entier en retentit ; saisis d'épouvante et d'horreur, nous courons nous tapir au fond de l'antre. Cependant il y fait entrer les troupeaux à la mamelle traînante, les chèvres et les brebis, pour les traire, laissant errer les beliers et les boucs dans la cour. Puis levant aux nues une énorme roche, il ferme la caverne mugissante ; vingt chars roulant à quatre roues ne pourraient ébranler la lourde masse : telle est la porte immense dont il a fermé sa demeure. Maintenant assis, il trait avec un soin assidu les brebis bêlantes et les chèvres aux cris tremblans, rend chaque petit à la mamelle de sa mère, fait cailler une partie de

la blanche liqueur du lait, la dépose en des corbeilles artistement tressées, et verse l'autre dans de grands vaisseaux pour lui servir de breuvage à son repas. Ayant fini promptement tous ces travaux, il allume le feu, et nous voit.

O étrangers, s'écrie-t-il, qui donc êtes-vous ? de quels bords êtes-vous descendus sur la plaine humide ? Le trafic est-il l'objet de votre course? ou, méprisant la mort, parcourez-vous les mers, d'une proue errante, pour ravager toutes les contrées ?

Il dit : au rugissement de sa voix, et à l'aspect affreux du monstre, nos cœurs se brisent de terreur. Mais je surmonte ce sentiment ; cette réponse sort de ma bouche : Nous venons de Troie ; égarés par tous les vents sur les gouffres de Neptune, et n'aspirant qu'à revoir la Grèce, notre patrie, nous avons été jetés (ainsi l'a voulu Jupiter), d'écarts en écarts, jusque sur ces bords ignorés. Nous nous glorifions d'avoir suivi aux combats le fils d'Atrée, cet Agamemnon dont, sous le ciel, aucun mortel n'égale aujourd'hui la renommée ; telle fut la splendeur de la ville qu'il réduisit en cendres, et tel le nombre des peuples dont triompha sa valeur. Main-

tenant nous venons embrasser tes genoux ; accorde-nous un asile, ou quelque léger don, signe de ta bienveillance. Grand personnage, respecte les dieux ; nous sommes tes supplians ; souviens-toi que Jupiter, protecteur de l'hospitalité, conduit les pas vénérables des malheureux et des étrangers, et qu'il est le vengeur sévère de leurs droits.

Ainsi je l'implorais ; sa réponse manifesta sa cruauté impie et féroce : Tu es dépourvu de sens, ô étranger, ou tu viens des terres les plus lointaines, toi qui me prescris de craindre et de respecter les dieux. Les cyclopes n'ont aucun souci de Jupiter ni de toute la troupe paisible et fortunée des immortels ; nous prétendons être supérieurs à leur race. Ne crois donc pas que la peur de sa vengeance m'engage à t'épargner ni toi ni tes compagnons, si mon cœur n'incline à la pitié. Mais dis-moi, où as-tu laissé ton navire ? est-ce à une côte éloignée ou voisine ?

J'étais trop instruit pour être abusé par cette question artificieuse ; et lui rendant ruse pour ruse, je lui répondis en ces mots : Le terrible Neptune a fracassé mon vaisseau loin d'ici, à l'autre extrémité de vos terres, contre la pointe d'un rocher où sa main l'a précipité,

en même temps que le poursuivait la tempête. Seul, avec ceux-ci, je me suis dérobé au trépas.

Le cruel garde un farouche silence. Tout à coup il fond sur nous, étend sur deux des miens ses bras formidables, et les empoignant à la fois, il les brise contre le roc, comme de jeunes faons; leur cervelle et leur sang jaillissent et coulent en ruisseaux dans la caverne. Puis il les démembre et les dévore, tel qu'un lion féroce; il s'abreuve de leur sang, suce leur moelle; il ne reste d'eux ni chair, ni intestins, ni os. A ce spectacle horrible nous levons, tout en pleurs, nos bras vers Jupiter; le désespoir glace notre sang et nous rend immobiles. Le cyclope, ayant assouvi de chair humaine ses énormes flancs, et vidé une grande cuve de lait pur, s'étend dans toute sa longueur sur le dos, au milieu de ses troupeaux. Entraîné par le premier mouvement de mon courage indigné, je saisis mon épée, et prêt à me jeter sur le barbare, je veux la plonger jusqu'au fond de son cœur : la prudence arrête mon bras. Après ce coup, nous périssions nous-mêmes dans ce lieu de la mort la plus sinistre : nos efforts réunis auraient-ils pu jamais écarter le roc qui fermait la gueule

de l'antre? Il nous fallut donc, non sans gémir, attendre l'aurore.

Elle parfume enfin l'air de ses roses. Le cyclope rallume aussitôt le feu, trait avec ordre ses troupeaux, rend les petits à leur mère ; et saisissant encore deux des miens, il fait son repas. Quand sa voracité est assouvie, il pousse ses troupeaux hors de la caverne, enlève l'accablante masse qui en couvrait l'entrée, l'y reporte aussi facilement que s'il fermait un carquois ; et faisant retentir les airs d'un effroyable sifflement, il précipite ses troupeaux vers une montagne.

Je demeure donc au fond de la caverne, roulant en mon ame divers projets de vengeance, incertain si Pallas m'accorderait la gloire de punir ce monstre. Voici enfin le parti où se fixe ma pensée.

Il y avait dans ce lieu, près de l'enclos des brebis, une massue énorme, tronc vert d'un olivier arraché par le cyclope, et qui, étant séché, devait guider ses pas. Il nous semblait voir le mât de ces grands navires à vingt rames, portant de lourds fardeaux à travers les abîmes d'Amphitrite ; telles étaient la longueur et l'épaisseur de cette massue. J'en abats plusieurs coudées, remets la poutre

à mes compagnons, leur ordonnant de la dégrossir; elle devient lisse entre leurs mains; je me hâte d'en aiguiser moi-même l'extrémité, de la durcir dans une flamme ardente, et cache avec soin cette arme sous le fumier entassé çà et là dans la caverne. J'ordonne ensuite aux miens d'interroger le sort pour le choix de ceux qui, levant avec moi cette barre pesante, oseraient l'enfoncer dans l'œil du géant, quand il serait enseveli dans un profond sommeil. Le sort nomme, au gré de mes vœux, quatre de mes plus braves compagnons; je me mets volontairement à la tête de l'entreprise.

A la fin du jour, le cyclope revient des pâturages avec ses troupeaux gras et éclatans; il les fait tous entrer dans la vaste caverne, sans laisser les mâles dans la cour, soit par le soupçon de quelque surprise, soit par l'impulsion d'un dieu propice à nos desseins. Après qu'il a levé en l'air et posé la roche, porte de l'antre, il s'assied; des vases reçoivent le lait qui coule des mamelles de ses troupeaux dont les voix remplissent la caverne; les petits sont libres ensuite de teter leurs mères. Deux de mes compagnons assouvissent encore sa faim vorace. Je m'approche alors

du monstre, tenant une informe coupe remplie d'un vin brillant de pourpre, et lui dis : Cyclope, qui as pu te nourrir de chair humaine, tiens, bois de ce vin; tu sauras quel trésor nous gardions dans notre vaisseau. J'en ai sauvé ce que tu vois pour t'offrir des libations comme aux dieux, si, touché de compassion, tu favorisais mon retour dans ma patrie; mais ta fureur a passé toutes les limites. Barbare! qui d'entre les nombreux humains voudra désormais s'approcher de ton île? rougis de ta férocité.

A ces mots il prend la coupe et boit; il savoure, en la vidant, ce breuvage délicieux; il m'en demande encore : Donne, donne, mon ami, une seconde coupe de ce vin, et apprends-moi ton nom; je veux t'accorder un présent qui répandra la joie dans ton ame. La terre fertile des Cyclopes produit aussi du vin; il ruisselle de grosses et longues grappes, et nous nous reposons de leur accroissement sur les pluies de Jupiter : mais il n'approche pas de cette liqueur, ruisseau de nectar qui coula de la coupe même des dieux.

Il dit. Je contente son désir; trois fois je lui présente la coupe, trois fois l'insensé la vide. Dès que les fumées du vin ont troublé sa

raison : Mon cher cyclope, dis-je d'une voix insinuante, tu me demandes mon nom ; je vais te l'apprendre : toi, satisfais à ta promesse. PERSONNE est mon nom ; ainsi m'appellent mon père, ma mère et tous les miens.

Oh bien ! me répond-il avec une férocité inouie, PERSONNE sera le dernier de tous ses compagnons que je dévorerai : voilà le gage d'hospitalité que je te prépare.

Il dit ; tombant en arrière, il s'étend sur le pavé, son énorme cou incliné sur son épaule ; et il cède au poids du sommeil qui dompte tout ce qui respire. La bouche du monstre ronflant, enseveli dans une profonde ivresse, rejette, avec des ruisseaux de vin, des lambeaux sanglans de chair humaine.

Alors je plonge la barre d'olivier dans un grand tas de cendres embrasées, et j'encourage mes compagnons, pour qu'aucun d'eux, se laissant maîtriser par l'effroi, ne m'abandonne au fort du péril. Le tronc vert allait s'enflammer, et par l'extrémité était d'un rouge ardent ; je me hâte de le tirer du feu ; autour de moi se pressaient mes compagnons ; un dieu nous inspire de l'audace. Ils portent le pieu aigu sur l'œil du cyclope ; moi, prenant le haut de ce pieu, je l'enfonce et le tourne

entre mes mains. Tel le constructeur, creusant une forte poutre, fondement d'un navire, conduit le sommet de la longue tarière, que, sans relâche, ses compagnons, avec des brides, tirent de l'un et de l'autre côté, et font tourner d'un mouvement impétueux : tel, avec le secours des miens, j'agite dans l'œil du monstre l'olivier embrasé et dévorant. Le sang jaillit autour de la pointe ardente; la vapeur de la prunelle, qui est toute en feu, consume en un moment les paupières et le sourcil, pendant que ses racines pétillent avec éclat dans la flamme. Et comme à l'instant qu'un prudent forgeron, pour donner au fer la trempe qui le fait résister au temps, plonge dans l'eau froide une hache ou une scie toute brûlante, l'eau mugit, et l'air est déchiré par un sifflement sonore : ainsi l'œil bouillonnant siffle et mugit autour de la masse embrasée.

Le cyclope pousse des hurlemens épouvantables, tout le rocher en retentit : effrayés, nous fuyons çà et là dans les recoins de l'antre. Il arrache de l'œil le pieu tout souillé de sang ; tourmenté, ses mains le jettent à une courte distance.

Cependant sa voix hurlente appelle les Cyclopes, qui, répandus autour de sa demeure,

habitaient les antres des cimes orageuses. A ces cris ils accourent de toutes parts en foule ; et environnant la caverne, ils lui demandent le sujet de son désespoir : Quel malheur, ô Polyphême, te fait élever, au milieu des douces ombres de la nuit, des clameurs si terribles, et bannir le sommeil de nos paupières ? Quelqu'un des mortels t'aurait-il ravi tes troupeaux ? ou t'arracherait-il la vie par la ruse ou à force ouverte ? Quel est le nom du téméraire ?

Hélas ! mes amis, PERSONNE, leur répond du fond de son antre le géant ; je suis victime non de la force, mais de la ruse. Que veux-tu dire ? (ces paroles se précipitent de leurs lèvres bruyantes.) Puisque, de ton propre aveu, tu n'essuies aucune insulte réelle dans ta caverne solitaire, qu'exiges-tu de nous ? soumets-toi aux maux qu'il plaît à Jupiter de t'envoyer. Invoque, tu le peux, Neptune ton père ; il est le roi des ondes.

En même temps ils se retirent. Je ris au fond de mon cœur de les avoir tous abusés par ce nom. Le cyclope pousse de longs gémissemens : déchiré par la douleur, il marche à tâtons ; et parvenant enfin à écarter la lourde roche, porte de la caverne, il s'assied à l'en-

trée, étendant ses vastes bras pour saisir celui qui voudrait s'échapper en sortant avec ses troupeaux. Qu'il me croyait dépourvu de sens! Je méditais les moyens qui me restaient pour nous arracher, mes compagnons et moi-même, au plus terrible trépas; je roulais promptement en mon esprit tous les desseins que pouvaient me suggérer la prudence et la ruse : car il ne s'agissait pas moins que de notre vie, et, pour délibérer, nous n'avions qu'un moment. Voici le parti qui fixa mon irrésolution.

La caverne enfermait de beaux et grands beliers, chargés d'une toison épaisse et noire. J'unis, dans le plus profond silence, trois à trois, ces animaux avec de fortes branches d'osier qui servaient de lit au monstrueux cyclope nourri dans l'impiété; je confie au belier du milieu et j'attache sous lui un des miens; les deux autres, marchant aux côtés, assurent sa retraite. Chacun de mes compagnons était donc porté par trois de ces animaux. Il y avait un belier d'une grandeur surprenante, et qui, par sa force et par sa beauté, était le plus distingué de tout le troupeau. Je le saisis au dos, me coule sous son ventre hérissé; et empoignant à pleines mains

les grandes boucles de sa toison, j'y demeure attaché avec une constance inébranlable. Ainsi nous attendons, en soupirant plus d'une fois, l'arrivée de l'aurore.

A peine a-t-elle coloré les cieux, que les beliers, en tumulte, se précipitent vers les pâturages. Les brebis, qui n'avaient pas été traites, remplissaient la caverne de leurs bêlemens; traînant leurs mamelles chargées de lait. Le cyclope, assis et tourmenté par des douleurs aiguës, tâtait le dos de tous ses beliers qui se dressaient avec impétuosité en se faisant jour à travers le troupeau : l'insensé ne soupçonnait pas qu'ils portaient mes compagnons sous leur sein velu. Enfin le plus grand belier sort avec lenteur le dernier de la caverne, chargé et de sa pesante toison, et de moi qui étais agité de soins. Le terrible Polyphême lui passe aussi les mains sur le dos, et l'arrête.

Belier, mon ami, dit-il, pourquoi sors-tu aujourd'hui le dernier de ma caverne? Eh quoi! avant ce jour, loin d'être jamais devancé par le troupeau, tu marchais à sa tête à grands pas; chaque matin tu étais le premier à brouter les fleurs naissantes et le tendre gazon des prairies; tu t'abreuvais le premier dans les

fleuves ; et à peine le soir avait-il répandu ses ombres, que le premier encore tu revenais dans mon antre. Aujourd'hui (se peut-il?) le dernier de tous! Ah! regretterais-tu de n'être plus conduit par l'œil de ton maître ? Un homme pervers, PERSONNE, assisté de ses compagnons non moins pervers, m'a plongé dans une nuit éternelle, après avoir triomphé de mes forces par la liqueur du vin ; mais j'espère qu'il n'est pas encore échappé à sa perte. Si donc tu pouvais partager mes sentimens, si donc tu pouvais parler, et me dire en quel recoin ce malheureux tremble et se dérobe à ma fureur! ah! au même instant, de son crâne brisé contre terre, le sang et la cervelle jailliraient de toutes parts dans mon antre ; mon cœur goûterait quelque soulagement après tous les maux où m'a plongé cet ennemi, le plus vil des humains.

En achevant ces paroles, il laisse passer le belier. Bientôt je me dégage de l'animal qui me portait ; je détache mes compagnons, et nous hâtant de pousser devant nous, par divers circuits, une partie de ces beliers sous les pas alongés desquels fuyait la terre, nous arrivons à notre vaisseau. Nos amis, qui nous croyaient au séjour des morts, nous revoient avec des

transports de joie ; ils donnent cependant des sanglots à ceux qui nous manquent. J'interromps leurs regrets ; mes signes leur interdisent les plaintes et les larmes, leur ordonnent de précipiter ce troupeau dans le navire et de fendre l'onde salée. Ils s'élancent sur les bancs, et bouleversent de leurs rames la mer éclatante d'écume.

Quand nous sommes à la distance jusqu'où retentit une forte voix : Ah ! cyclope, m'écriai-je, ta rage barbare n'a pas englouti les compagnons d'un lâche ; te voici enfin la victime de tes nombreux attentats. Homme féroce ! toi qui, sans respect pour l'hospitalité, as dévoré tes supplians, reconnais la punition dont t'accablent Jupiter et tous les dieux.

A ces paroles redouble la rage qui bouillonne dans son cœur. Il arrache la cime d'un roc, et la jette avec tant de roideur, qu'elle tombe devant la proue du vaisseau. A la chute du roc les flots jaillissent vers les nues, retombent, et, entraînant le navire, roulent vers le rivage inondé. Je saisis un immense aviron, et, heurtant le continent, repousse la nef loin de ces bords : et animant mes compagnons, je leur ordonne, des signes et de la tête et des mains, de se courber tous

sur les rames pour fuir les plus horribles désastres. Se précipitant sur les rames, ils fendent les flots.

Lorsque nous sommes deux fois plus qu'auparavant éloignés du rivage, je me retourne vers le cyclope, et élève ma voix : mais tous mes compagnons s'élançant autour de moi, chacun s'efforce à me retenir par les paroles les plus persuasives : Téméraire, pourquoi irriter encore ce géant féroce ? Un roc, lancé comme un trait, vient de rejeter le navire au rivage ; nous avons cru y trouver la mort. Que ta voix frappe son oreille, un roc plus terrible (tant sa main les jette avec roideur) fracassera nos têtes, et fera voler le navire en éclats.

C'est ainsi qu'ils m'imploraient. Mais ils ne peuvent fléchir mon ame haute et intrépide ; j'exhale une seconde fois mon courroux : Cyclope, si, parmi les mortels, on t'interroge sur celui dont la main imprima sur ton front cette honteuse difformité, dis que le destructeur des remparts, le fils de Laërte, Ulysse, habitant d'Ithaque, t'a plongé dans cette nuit profonde.

Les hurlemens de la rage éclatent sur ses lèvres. O destinée, s'écrie-t-il, il est donc vrai,

et d'anciens oracles s'accomplissent! Jadis vint dans ma demeure un grand personnage, le fils d'Euryme, Télème, qui était le plus habile des mortels à prédire l'avenir, et qui vieillit parmi les Cyclopes dans l'exercice de son art. Il m'annonça tout ce qui vient de m'arriver, me dit que mon œil me serait ravi par les mains d'Ulysse. Sur cette prédiction, je m'attendais à l'arrivée d'un héros remarquable par sa beauté, par sa stature, et armé d'une force invincible. Et c'est le plus vil des mortels, un nain sans vigueur, qui, m'ayant dompté par le vin, m'a privé de mon œil! Ah! viens, je t'en prie, approche, Ulysse! que je t'ouvre ma demeure, que tu reçoives les plus riches dons, et que je te recommande au puissant Neptune; car je suis son fils, il s'honore d'être mon père. Il me guérira dès qu'il le voudra, sans que j'implore d'autre secours, ni parmi les humains, ni parmi les dieux.

Rejette cet espoir, répartis-je; ton œil ne sera jamais guéri, pas même par le pouvoir de Neptune. Plût au ciel que je fusse aussi assuré de t'avoir privé de la vie, et précipité dans le sombre empire de Pluton!

A ces mots il lève ses mains vers le séjour

des astres, et cette imprécation sort de ses lèvres : Ecoute-moi, Neptune, dieu terrible, à la chevelure noire et majestueuse, toi dont les bras ceignent la terre : s'il est vrai que je sois ton fils, si tu te glorifies d'être mon père, fais que ce destructeur des remparts, cet Ulysse, né de Laërte, et habitant d'Ithaque, n'imprime jamais le pied dans sa terre natale; ou si les destins veulent qu'il revoie ses amis et ses foyers, qu'il y rentre malheureux, après une longue suite de traverses, conduit par un navire étranger, pleurant la perte de tous ses compagnons, et qu'il trouve dans son palais de nouvelles infortunes.

C'est ainsi qu'il l'invoque, et Neptune l'exauça. Mais Polyphême levant une roche beaucoup plus grande encore que la première, l'agite en l'air d'un rapide effort, et la jette avec une vigueur semblable à celle des immortels; elle tombe près de la poupe; peu s'en faut que le gouvernail ne soit heurté. Jaillissante, l'eau de la mer recule, et heureusement les flots émus poussent en avant le vaisseau, et l'approchent de l'île où, près de la flotte réunie, nos compagnons assis, en pleurs, languissaient après notre retour. Nous touchons au sablonneux rivage, nous descen-

dons à terre; et faisant sortir du navire les troupeaux, chacun, avec égalité, participe au butin : mes compagnons, dans ce partage, joignent, d'une voix unanime, à ce qui m'est dû, le belier qui m'a tiré de l'antre. Je le sacrifie aussitôt à Jupiter, qui, du haut des sombres nuées, règne sur tout ce qui respire ; ma main allume l'offrande : mais loin d'y jeter un œil favorable, il me préparait de nouveaux malheurs, et songeait à perdre mes vaisseaux et tous mes compagnons.

Cependant, jusqu'à ce que le soleil ait achevé sa course, ce jour est pour nous un banquet continuel. Lorsque les ténèbres ont remplacé l'astre de la lumière, le sommeil, aux bords de la mer, nous prodigue ses faveurs; et, dès les rayons naissans de la vigilante aurore, j'anime les miens à monter dans nos vaisseaux, à déployer les voiles. Ils s'embarquent, se placent sur les bancs, et, armés du tranchant aviron, frappent de concert le sein écumeux des ondes.

Ainsi, le cœur serré, nous poursuivons notre route, nous félicitant d'être échappés à la mort, mais, hélas! privés de nos amis.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT NEUVIÈME.

(Page 51. Quoi de plus satisfaisant que le spectacle de l'alégresse.....!)

HOMÈRE se sert ici du mot τέλος. Madame Dacier a traduit : « Et je suis persuadé que la fin la plus agréable « que l'homme puisse se proposer, c'est de voir tout « un peuple en joie, etc. ». Elle n'est pas ensuite peu embarrassée à justifier Homère sur tout ce passage, qui, selon elle, a pu donner lieu à Epicure d'établir la volupté pour fin première de l'homme. Athénée a dit qu'Ulysse s'accommode à tous, aux coutumes et aux mœurs de ceux à qui il parle, qu'il flatte le prince dont il a besoin. Il n'était pas nécessaire d'insulter les Phéaciens, ni de faire d'Ulysse un bas flatteur. Τέλος ne signifie ici que χρῆμα, RES. On a dit souvent τέλος θανάτου, RES MORTIS, pour dire LA MORT. Οὐ τέλος χαριέστερον peut donc être rendu par « Il n'y a rien de « plus agréable ».

On est cependant surpris qu'Ulysse s'engage dans un éloge assez long de la musique et de la bonne chère. Cet éloge, sévèrement condamné par Platon, a été l'objet des plaisanteries de Lucien; en faisant le panégyrique de la vie du parasite, il s'est appuyé du sentiment d'Homère, qui a mis, dit-il, ces maximes dans la bouche du plus sage des hommes. Mais personne n'a plus critiqué ce passage que Rapin. « Celui que le

« poëte, dit-il, nous propose comme un modèle de « sagesse, se laisse enivrer par les Phéaciens ». Pope, prenant le style des commentateurs, a accusé ce critique de n'avoir pas été à jeun lorsqu'il a fait cette remarque.

On ne s'est peut-être pas assez rappelé la fin du chant précédent. Alcinoüs a dit que tous les assistans ne prenaient pas une égale part aux chants de Démodoque, et il a beaucoup insisté sur la tristesse d'Ulysse. Celui-ci, en répondant à ce discours qu'il pouvait prendre pour une espèce de reproche, commence par louer Démodoque, et fait ensuite l'éloge de ce festin. La substance de ces paroles est qu'il s'est plu à entendre ce chantre merveilleux, et qu'il ne connaît pas de plus grande satisfaction que celle de prêter l'oreille aux chants d'un fils des muses pendant un festin aussi agréable. Selon Maxime de Tyr, l'éloge tombe principalement sur les plaisirs de la musique. Or on sait qu'elle était liée à la poésie, et que l'objet ordinaire de celle-ci, dans les festins, était de célébrer les actions des héros. Aristote justifie ce passage d'Homère en le considérant sous ce point de vue, et il dit que ces plaisirs dont parle Ulysse sont les plus propres à remplir le loisir des hommes libres. Si Ulysse paraît un peu se complaire à célébrer les agrémens de la bonne chère, c'est que la paix, le repos et les festins où se livraient les Phéaciens devaient le charmer après tous les désastres de la guerre dont il avait été le témoin, et tous les malheurs dont il venait de sortir. Chez les Orientaux, comme on le voit dans l'Ecriture, la musique, les festins et la danse, étaient les termes dont on se servait pour exprimer la félicité d'une nation. Enfin il

paraît, par une foule d'exemples, qu'en ce temps les anciens, dont l'exercice entretenait la vigueur, et qui ne cherchaient point à dissimuler leurs sentimens, ne se cachaient pas du prix qu'ils attachaient aux plaisirs de la bonne chère, où ils n'avaient pas introduit une délicatesse ruineuse pour la santé autant que pour ces plaisirs mêmes.

On croit qu'il a vécu réellement avant Homère un poëte nommé Démodoque, et qu'il a chanté la prise de Troie et les amours de Mars et de Vénus. Plutarque et Démétrius de Phalère le font Corcyréen.

(Page 52. Je suis le fils de Laërte, cet Ulysse.)

Démodoque venait de célébrer les actions d'Ulysse : ce héros, en se nommant, devait donc exciter l'attention de toute l'assemblée; chacun devait être curieux d'entendre le récit de ses aventures. Ulysse semble parler ici de lui-même avec ostentation. Etant étranger, il doit, a-t-on répondu, se faire connaître pour intéresser les Phéaciens en sa faveur. Ajoutons qu'il paraît opposer sa célébrité à l'état misérable de sa fortune. D'ailleurs Homère et d'autres anciens poëtes nous offrent beaucoup d'exemples de la naïveté avec laquelle les anciens héros se louaient eux-mêmes. Virgile fait ainsi parler Enée.

Sum pius Æneas, raptos qui ex hoste penates
Classe veho mecum, famâ super æthera notus.

ÆNEID. LIB. I.

Scaliger demande si des ruses sont un sujet d'éloges.

Il s'agit ici de ruses guerrières et de la sagesse d'Ulysse. J'épargne au lecteur plusieurs parallèles que ce critique fait à cette occasion, et où ne brillent ni son goût, ni son équité. Voici l'arrêt qu'il prononce : « Virgile n'a « pas tant imité Homère que montré comment il eût dû « écrire ».

(Page 52. La verte Zacynthe.)

Aujourd'hui ZANTHE ; elle est au midi de Céphalénie ou Samé. C'est une île de soixante milles de tour, toute pleine de hautes montagnes couvertes de bois ; et c'est ce qui lui fit donner ce nom.

(*Ibid.* Ithaque, plus humble et moins éloignée de l'Epire.)

Ithaque est la plus voisine du continent de l'Epire, et la plus occidentale, par rapport à la Grèce. Elle a au levant Dulichium et quelques autres îles, et au midi Samé et Zacynthe.

On se plaît à voir Ulysse, en parlant d'Ithaque, oublier qu'il doit faire le récit de ses malheurs. Il prouve par là ce qu'il vient de dire, que rien n'est à ses yeux préférable à la patrie [1].

[1] Je joins ici une note qui m'a été fournie par mon savant confrère, M. *Dutheil.*

Lorsqu'Homère a placé Ithaque vers *les parties ténébreuses*, il n'a pu vouloir dire autre chose, sinon qu'elle était située à l'occident de la Grèce. En effet, si l'on observe que c'est dans l'île des Phéaciens ou de Corcyre qu'Ulysse s'adresse au roi Alcinoüs, on concevra qu'il ne pouvait pas lui dire, comme l'ont pensé plusieurs interprêtes, qu'il habitait dans le nord,

(Page 53. Sur les côtes des Ciconiens, sous les murs d'Ismare.)

Ces Ciconiens étaient sur les côtes de Thrace, près de Maronée, qu'on prétend être la même qu'Ismare. Ulysse les attaqua parce qu'ils avaient envoyé du secours aux Troyens, comme on le voit au second livre de l'Iliade.

(Page 54. Chacun de mes vaisseaux a perdu six braves guerriers.)

Comment est-il possible, disait Zoïle, qu'il périsse justement six hommes de chaque vaisseau ? La perte générale est répartie entre tous les vaisseaux, dont chacun devait porter le même nombre d'hommes. Aulu-Gelle a montré que la répétition **θάνατον τε μόρον τε** n'est pas oiseuse, et qu'elle exprime la douleur qu'Ulysse éprouve de cette perte.

(*Ibid.* Que nos cris, par trois fois, n'eussent appelé chaque ombre.)

Et magnâ manes ter voce vocavi.

Æneid. lib. vi.

puisqu'Ithaque était beaucoup plus méridionale que Corcyre. Il y a plus; Ulysse venait de dire, **Ναιετάω δ' Ἰθάκην εὐδείελον**, que les traducteurs ont rendu par *habito autem Ithacam apricam*, mais qu'il faut exprimer par *habito autem Ithacam benè ad solis occasum sitam*. Alors les mots **πρὸς ζόφον** qui suivent et qui forment un sens douteux, se rapportant à **εὐδείελον**, signifient les ténèbres occidentales; et c'est dans ce sens qu'on les trouve employés par Apollonius de Rhodes.

Quand on ne pouvait remporter les corps dans leur patrie, on rappelait les ames. On voit le même usage dans Pindare.

(Pag. 54. Mes vaisseaux, poussés par le flanc, sont emportés sur les ondes.)

On a cru qu'ils suivaient la direction du pilote, selon cette expression de Virgile,

Obliquatque sinus in ventum.

ÆNEID. LIB. V.

Mais c'était plutôt par la force du vent; *ἐπικάρσιαι*, OBLIQUÆ, DE CÔTÉ, lorsque les vaisseaux ne vont pas droit par la proue, mais qu'ils sont poussés par le côté.

(Page 55. Enfin nous abordons à la terre des Lotophages.)

Je dois me borner à rapporter en peu de mots les principales conjectures de ceux qui ont voulu interpréter les courses d'Ulysse; elles sont, pour la plupart, dénuées de vraisemblance. Je rapporterai aussi le sommaire des réfutations qui en ont été faites; je n'exercerai guère ici que la fonction d'historien. Si j'avais passé ces remarques sous silence, le lecteur curieux eût été obligé de les chercher ailleurs; et j'ai cru devoir lui en épargner le soin. Polybe a mis l'île des Lotophages près des côtes d'Afrique. La peine qu'ont prise les plus grands écrivains à justifier Homère, lorsqu'il paraissait s'écarter de la vraisemblance, est honorable à ce poëte, en ce qu'elle marque la déférence qu'eut pour lui l'an-

tiquité. Elle est un bon indice de la justesse de la plupart de ses descriptions et de ses récits. Un bon vent peut porter du cap de Malée à cette île en dix jours. On a cru que c'était celle qui fut appelée Ménix, et par les Arabes Girba; on la nomme aujourd'hui Gerbi ou Zerbi. Selon Strabon, on y montrait un autel consacré à Ulysse. Il dit aussi que l'arbre appelé Lotos y abonde, et donne un fruit délicieux.

Il y a une espèce de lotos qui est proprement une herbe comme du sainfoin. Il y en a une autre appelée lotos ægyptia; c'est une sorte de lis. Hérodote dit qu'il naît abondamment dans les eaux du Nil quand ce fleuve a inondé la terre, qu'il ressemble à un pavot, et qu'après l'avoir séché on en fait du pain. Mais les anciens prétendent qu'Homère parle d'une troisième espèce, appelée libyca, dont Polybe fait cette description [1]: « Le lotos est un petit arbre rude, épineux. Son fruit, « qui a la douceur de celui du palmier, devient, en « croissant, couleur de pourpre. Il est de la grosseur « de l'olive ronde, et a un noyau fort petit. Cet aliment « a le goût de la figue et des dattes, et une odeur en-« core plus agréable. On en tire un vin délicieux, et « qui a le goût de vin mêlé avec du miel ». C'était peut-être cette dernière espèce de lotos ainsi préparée, que goûtèrent les compagnons d'Ulysse; et cela expliquerait comment ce fruit triompha de leur raison.

Les compagnons d'Ulysse préférèrent les plaisirs et le repos des Lotophages aux dangers de la mer. On a jugé avec raison que ce récit était allégorique, et devait montrer que ceux qui se livrent aux plaisirs ont de la

[1] *Voyez* Athénée.

peine à s'en arracher, et qu'ils ont besoin d'un Ulysse pour rentrer dans le chemin de la gloire.

(Page 56. Et nous sommes jetés par les vents sur les terres des Cyclopes.)

De l'endroit où l'on a placé l'île des Lotophages, on peut facilement être porté dans un jour sur les terres des Cyclopes, qui, dit-on, habitaient la partie occidentale de la Sicile, près de Lilybée et de Drépanum. Les Grecs donnèrent au nom de ce peuple une origine grecque, comme s'il avait été ainsi nommé parce qu'il n'avait qu'un œil tout rond au milieu du front. Selon Eustathe, l'œil unique des Cyclopes est une profonde allégorie; elle doit enseigner que les hommes, dans la colère ou dans la passion, ne voient qu'un seul objet.

Y a-t-il jamais eu un peuple ainsi nommé? Thucydide écrit que les bords de la Sicile furent d'abord habités par des géans, appelés LESTRIGONS et CYCLOPES, peuple sauvage et barbare. Voici ce que dit Cédrénus sur le sujet dont il s'agit ici : « Ulysse tomba parmi les Cyclopes, « dans la Sicile. Il n'est pas vrai que ce peuple n'eût « qu'un œil; mais leur stature était gigantesque, leur « caractère sauvage et féroce ».

Le tableau qu'Homère nous offre dans cet épisode est remarquable : il n'est pas entièrement fabuleux; d'un côté il nous présente l'origine des sociétés et des gouvernemens, qui est le gouvernement paternel, et de l'autre une nation anthropophage. La fable, en animant par le merveilleux ce tableau, y répand un coloris poétique.

Aristote dit que ce n'est qu'à Sparte que le législateur se mêlait de l'éducation des citoyens, et que, partout ailleurs, chacun, se conduisant comme il voulait, régnait, à la manière des Cyclopes, sur sa femme et sur ses enfans.

Si c'est la fertilité de la Sicile qu'Homère vante ici, il parle le langage de l'histoire.

(Page 57. A quelque distance de leurs bords est une petite île.)

On assure qu'il parle de l'île Ægusa, l'île des Chèvres. Elle a des prairies, des fontaines, un port commode, et son terroir est fort gras. Cluvier, qui l'a visitée, y a observé toutes ces choses. Homère ne nomme pas l'île; il est vraisemblable, dit-on, que n'étant pas encore habitée, elle n'avait pas de nom.

(Page 58. Conduits sans doute par un dieu, dans une nuit obscure.)

S'il eût fait jour, et qu'ils eussent vu à se conduire, ils seraient plutôt abordés à la terre qu'on juge être la Sicile, et par-là ils se seraient perdus, et n'auraient jamais pu échapper des mains du cyclope.

(Page 60. Je vais..... reconnaître moi-même cette contrée.)

Il ne se fiait plus à ses compagnons, après ce qui venait de lui arriver dans l'île des Lotophages et dans le pays des Ciconiens; il y va lui-même. Cette dé-

marche était d'autant plus généreuse, qu'il soupçonnait, comme il le dit ensuite, qu'il rencontrerait un peuple féroce. On pourrait taxer Ulysse de témérité : mais il était attiré par l'aspect de la fertilité de ce pays, par le désir de s'instruire, et celui de former des liens d'hospitalité : « *Multorum vidit et urbes* ». Les voyages suppléaient alors à d'autres moyens d'acquérir des connaissances.

(Page 60. Là, demeure un terrible géant.)

On parlait alors des Cyclopes comme on a parlé de nos jours des Patagons. Homère a bien soin d'avertir que l'antre du cyclope était dans l'endroit le plus reculé, loin de tout secours ; il différait des autres cyclopes en ce qu'il était seul, sans femme et sans enfans. Homère s'est plu à le représenter comme plus farouche encore que le reste des habitans de ces lieux.

Tous les écrivains de l'antiquité, tant sacrés que profanes, parlent des géans. Pour ne citer que Plutarque : « Ce siècle-là, dit-il dans la vie de Thésée, portait des « hommes d'une taille prodigieuse ». L'histoire naturelle a dissipé ce merveilleux. « Pour ce qui regarde, « dit M. Bomare, la découverte des dents, des vertè- « bres, des côtes qu'on donne, attendu leur grandeur « et leur grosseur, pour des os de géans, que tant de « villes conservent encore, et montrent comme tels, « les naturalistes ont prouvé que c'étaient de véritables « ossemens d'éléphans, ou d'autres animaux, soit ter- « restres, soit marins, enterrés par hasard dans les dif- « férens lieux de la terre où on les trouve, etc. ».

(Page 61. Vin, long-temps conservé dans son palais.)

Un passage de Pline ferait penser qu'Homère a moins exagéré qu'on ne croit en parlant de la force de ce même vin. « *Durat etiam vis eadem in terra generi* « *vigorque indomitus : quippe cùm Mutianus ter con-* « *sul, ex his qui nuperrimè prodidêre, sextarios sin-* « *gulos octogenis aquæ misceri compererit, præsens* « *in eo tractu* ». Lib. XIV. La force de ce vin explique la prompte et profonde ivresse du cyclope.

(Page 62. Et ceux qui, tendres encore, ne venaient que de naître.)

Casaubon a remarqué qu'Homère, qu'il appelle le père de l'élégance, a le premier nommé ROSÉE, ἔρσῃ, des agneaux naissans.

(Page 67. Arraché par le cyclope.)

Au rapport d'Eustathe, les manuscrits les plus corrects portent, τὸ μὲν ἔσπασε. Un géant de la force du cyclope ne s'amuse pas à couper un arbre, il l'arrache. La massue était l'arme ordinaire des géans. Par cette arme, Homère fait juger de la taille de celui qui la porte.

(Page 68. Soit par le soupçon de quelque surprise.)

Ces étrangers, qu'il avait laissés dans son antre, lui

faisaient soupçonner qu'il y en avait d'autres de cachés pour le piller. Plutarque a observé que non-seulement Ulysse, mais ses compagnons, savent garder le silence, et ne pas trahir un secret. Ils souffrent que le cyclope les brise contre le roc et les dévore, sans prononcer le nom d'Ulysse, et sans donner le moindre indice du pieu destiné à la vengeance de ce chef.

(Page 69. Tiens, bois de ce vin.)

Hiérocles, amené devant son juge, et déchiré de coups par une sentence inique, reçut dans le creux de sa main le sang qui coulait de ses plaies; et le présentant au juge, il lui dit : « Tiens, cyclope, bois de ce vin, « après t'être nourri de chair humaine ».

(*Ibid.* Ruisseau de nectar qui coula de la coupe même des dieux.)

Madame Dacier veut que ἀποῤῥώξ signifie ici la MÈRE GOUTTE, OU LA PREMIÈRE GOUTTE. Mais rien ne détermine ce sens. Plusieurs endroits parallèles expliquent ce passage. Dans le texte, l'ambroisie est confondue avec le nectar. On a supposé qu'Homère donnait cela à la grossièreté du cyclope. Plusieurs poëtes qui sont venus après Homère, ont mis le nectar pour la nourriture sèche, et l'ambroisie pour la liquide.

(Page 70. PERSONNE sera le dernier de tous ses compagnons que je dévorerai.)

Il y a dans le grec une équivoque. Si je ne l'ai pas

conservée, il n'y a pas grand mal. « Je ne mangerai plus « personne ».

Cervicem inflexam posuit, jacuitque per antrum
Immensus, saniem eructans ac frusta cruento
Per somnum commixta mero.

ÆNEID. LIB. III.

Dans ce tableau de Virgile on ne voit pas l'ÉNORME cou du cyclope.

Eustathe et madame Dacier se répandent en éloges sur le jeu de mots qu'offre le nom que se donne Ulysse. Il faut convenir qu'il paraît plus digne d'une farce que de l'épopée. Euripide a copié cet endroit, comme la plus grande partie de cet épisode, dans LE CYCLOPE, pièce qui tient de la farce. L'exemple de Cicéron et d'autres auteurs prouve que les anciens n'étaient pas aussi difficiles que nous sur les jeux de mots. Pope, qui condamne celui-ci, cherche aussi à le justifier, en disant que cela était assez bon pour les Phéaciens. On oublie qu'ils étaient instruits dans les arts; qu'ils avaient parmi eux un poëte célèbre, Démodoque, l'élève d'Apollon, et qui, en excitant leur admiration, ne charmait pas moins l'oreille d'Ulysse. Je dirais plutôt que ce jeu de mots était bon pour le cyclope, je veux dire, à marquer sa stupidité.

(Page 71. Tourmenté, ses mains le jettent à une courte distance.)

On a remarqué qu'ἀλύω, dont la seconde syllabe est brève, s'alonge ici pour indiquer la faiblesse où la douleur réduit ce monstre.

(Page 72. Et bannir le sommeil de nos paupières.)

Barnès a fait rentrer ici dans le texte un vers qui n'avait point paru dans les éditions connues : « A-t-on « éteint le flambeau de l'œil qui est le guide de tes pas » ? Diogène Laërce le cite dans la Vie de Zénon, liv. VII. Le mot λαμπάς, qui se trouve dans ce vers, pour exprimer l'œil du cyclope, a fourni à Virgile l'image qu'il emploie en parlant du même cyclope :

Argolici clypei aut phœbeæ lampadis instar.

ÆNEID. LIB. III.

Lycophron fait allusion à ce vers d'Homère, quand il nomme Ulysse, Λαμπτηροκλέπτης.

(*Ibid.* Le cyclope pousse de longs gémissemens.)

Denys d'Halicarnasse a fait sentir comment la marche du vers peint l'effort du cyclope pour trouver à tâtons la porte, et pour l'ouvrir.

(Page 73. Chargés d'une toison épaisse et noire.)

Ernesti rend ἰοδνεφὲς par BLANCHE, parce qu'Homère loue ces troupeaux ; il allègue qu'il y a des violettes blanches.

(Page 74. Enfin le plus grand belier sort avec lenteur le dernier.)

Ulysse fait sauver ses compagnons, et demeure le dernier. Voilà le héros dont Horace a dit :

Dum sibi, dum sociis reditum parat, aspera multa
Pertulit.

Ep. lib. 1, ep. 2.

Toute la conduite de Polyphême montre sa stupidité et sa folie. Au sortir de sa caverne, il néglige d'appeler à son secours les Cyclopes. Il n'avait pas plus de prudence, dit Cicéron, que le belier auquel il adresse la parole.

(Page 76. Elle tombe devant la proue du vaisseau.)

Le vers qui suit est marqué d'un point; ce qui indique qu'il est déplacé. En effet, il ne se peut pas que cette masse, qui est tombée devant le vaisseau, c'est-à-dire, devant la proue, soit tombée presque sur le gouvernail. J'ai profité de l'observation des critiques pour retrancher ici ce vers, qu'on verra plus bas à sa place. Pour sauver la contradiction que je viens de remarquer, les uns ont dit qu'Ulysse avait tourné son vaisseau pour parler au cyclope; d'autres, que son départ avait été si précipité, qu'il n'avait pas eu le temps de tourner son vaisseau : apologies qui m'ont paru peu solides.

(Page 78. Un héros remarquable par sa beauté, par sa stature.)

Polyphême entendait un homme beau, bien fait, c'est-à-dire, un monstre comme lui. Ulysse, auprès du géant, devait paraître un nain.

(Page 79. Tombe près de la poupe.)

La première roche était tombée devant le vaisseau;

mais comme il avait fait du chemin, celle-ci tombe justement derrière. La première l'avait fait reculer vers l'île qu'on croit être la Sicile; celle-ci le doit pousser en avant, vers la petite île où il est d'abord arrivé.

L'histoire du cyclope est très à sa place. Les Cyclopes étaient les anciens ennemis des Phéaciens, puisqu'ils les avaient chassés de leur domicile. Ceux-ci devaient être charmés de la vengeance qu'Ulysse tira de ce monstre.

Selon Rapin, cet épisode, qui offre une peinture originale, est égal aux beaux endroits de l'Iliade; Longin et Démétrius de Phalère y trouvent une espèce de sublime singulièrement horrible. Virgile l'a imité. Dans Homère, il est plus varié et plus intéressant, parce que le héros court en cette occasion un bien plus grand danger qu'Enée. Homère fait mieux connaître les mœurs des Cyclopes. Le poëte le plus ancien mêle aussi le plus de fables à son récit.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT IX.

CHANT X.

Nous parvenons heureusement à l'île d'Eolie, île accessible et connue, où règne le fils d'Hippotas, Eole, l'ami des immortels. Un rempart indestructible d'airain, bordé de roches lisses et escarpées, ceint l'île entière. Douze enfans du roi font l'ornement de son palais, six fils et six filles; ils sont tous dans la fleur de l'âge: il les unit des liens de l'hyménée, et leurs heures s'écoulent, auprès d'un père et d'une mère dignes de leur vénération et de leur amour, en de continuels festins, embellis de ce qu'ont de plus flatteur la variété et l'abondance. Durant le jour, le palais odorant retentit du concert harmonieux des flûtes; la nuit, ces époux dorment sur des lits moelleux.

Ce roi, dont le palais nous a reçus, m'accueille, durant un mois, avec amitié; il ne cessait de m'interroger sur Ilion, sur la flotte des Grecs et sur leur retour: je lui fais un récit fidèle de tous ces événemens. Dès que je lui témoigne l'impatience où je suis de partir, et le prie de seconder mes vœux, il s'y montre favorable. Il me donne une outre, dépouille du plus fort et du plus énorme

taureau : là il vient d'emprisonner les vents orageux ; car le fils de Saturne l'a nommé le roi des vents, et c'est à son gré que s'allume ou s'appaise leur furie. Il attache l'outre au fond de mon navire par d'éclatantes chaînes d'argent, pour qu'aucun d'eux ne trouble l'air de sa plus légère haleine : il laisse en liberté celui qui part de l'occident, lui ordonnant de s'élever et de guider nos vaisseaux dans notre patrie ; ordre inutile ! la folie de mes compagnons devait être notre perte.

Durant neuf jours et autant de nuits nous sillonnons les ondes. A la dixième aurore se manifestait à mes regards ma terre natale ; nous découvrions les feux allumés sur le rivage. Alors accablé de veilles et de fatigue, je me laisse surprendre aux charmes du sommeil ; car ma main n'avait pas cessé de tenir le gouvernail, ne le confiant à aucun de mes compagnons, tant j'étais impatient de revoir notre patrie. Pendant que je sommeillais, des propos séditieux se répandent parmi eux de bouche en bouche, dans la persuasion que je revenais comblé d'or et d'argent, présens du magnanime Eole.

Ciel ! se disent-ils l'un à l'autre, combien ce mortel est honoré de tous, en quelque

terre et en quelque ville qu'il paraisse ! combien il reçoit de témoignages d'amitié ! que de belles et riches dépouilles n'a-t-il pas aussi remportées de Troie ! Et nous, les compagnons fidèles de sa route et de ses périls, nous rentrons, les mains vides, dans notre patrie ! Ce n'était pas assez de tant de trésors ; voici un gage particulier de la tendresse généreuse d'Eole. Quel est ce présent mystérieux ! Sachons combien d'or et d'argent est renfermé dans cette outre précieuse.

Telles sont leurs paroles, et ils exécutent ce dessein funeste. Ils ouvrent l'outre profonde : soudain tous les vents se précipitent dans les airs ; la tempête, malgré les sanglots et les cris des miens, emporte mes vaisseaux sur l'immense mer, loin de ma patrie. Eveillé, je délibère si je ne chercherai pas la mort dans les ondes, ou si, calme au sein de cette infortune, je prolongerai ma vie. Je la prolonge, je soutiens cet assaut avec intrépidité, et, couché sur le tillac, la tête couverte de mon manteau, j'attends notre destinée dans un profond silence, tandis que mes compagnons exhalaient des plaintes lamentables. Ma flotte est repoussée par la tempête aux côtes de l'île d'Eole.

Nous montons sur le rivage; et puisant une eau limpide, nous ranimons en hâte, près de nos vaisseaux légers, nos forces par quelque nourriture. Puis m'associant un héraut et un autre de mes compagnons, je précipite mes pas au palais d'Eole. Il se livrait aux plaisirs d'un festin avec sa femme et la troupe fortunée de ses enfans. Nous nous arrêtons humblement à la porte de la salle; pleins de honte et de respect, nous nous jetons sur le seuil. A notre aspect, ils sont glacés de surprise; ils m'interrogent: Ulysse, qu'est-ce qui te ramène? quel démon ennemi te poursuit? Ne t'avions-nous pas donné tous les secours nécessaires pour arriver au sein de ta demeure et partout où tu dirigerais ta route?

Telles étaient leurs questions. Plongé dans la douleur: Mes compagnons infidèles, répondis-je, et un moment d'un sommeil funeste ont causé ma perte. Mais vous, mes amis, vous qui le pouvez, soulagez mes infortunes. Ainsi je m'efforçais de les fléchir.

Leurs bouches sont muettes. Le roi rompt enfin le silence: Fuis dès cet instant de cette île, ô le plus indigne des mortels! Il ne m'est permis ni d'ouvrir mon palais à celui que poursuit la vengeance des dieux, ni de favo-

riser sa route. Fuis ; tu es chargé de l'exécration céleste. Il me renvoie ainsi de son palais, qui retentit de mes vains gémissemens.

Nous voguons loin de ces lieux, le cœur rempli d'une sombre tristesse. Mes compagnons (suite fatale de notre imprudence), toujours armés de la pesante rame, luttent péniblement contre les flots ; ils s'épuisent, leur courage s'abat ; l'accès à notre patrie nous semble fermé pour jamais.

Six jours et six nuits nous fendons la plaine liquide ; le septième jour se déploient à nos yeux les immenses portes de la ville élevée des Lestrigons, bâtie par Lamus, ancien roi de ce peuple. Là, rentrant avec ses troupeaux, le berger excite par ses cris le berger, qui, répondant à sa voix, précipite déjà les siens dans les campagnes ; là le pâtre qui sait vaincre le sommeil, gagne un double salaire en menant paître tour à tour, sans interruption, les bœufs mugissans et les troupeaux à la toison argentée, tant les routes du jour et de la nuit sont voisines.

Nous approchons d'un admirable port, formé par deux vastes rochers qui, s'élevant aux nues, s'avancent au sein des ondes, et paraissent courir s'embrasser, ne laissant qu'un

étroit passage. Tous les vaisseaux de mes compagnons se précipitent dans cette enceinte profonde, où, l'un à côté de l'autre, ils sont attachés par des liens. Jamais ne s'y élève le moindre flot; la surface des eaux est unie, et partout y brille la sérénité. Seul je refuse d'entrer dans ce port: liant mon navire à un rocher escarpé, j'y monte, et laisse errer au loin mes regards. Je n'aperçois aucune trace de labeur ni des bœufs, ni des hommes; seulement je vois s'élever dans les airs des tourbillons de fumée.

Alors je choisis deux des miens, auxquels j'associe un héraut sacré; ils vont, par mon ordre, s'instruire quel est le peuple que nourrit cette terre. Ils suivent une grande route, frayée par les chars qui, des monts élevés, traînaient à la ville la dépouille des forêts. Ils rencontrent non loin de ces murs, près de la fontaine de la nymphe Artacie, une jeune fille remarquable par la noblesse de son port; elle était née d'Antiphate, roi des Lestrigons; l'urne en main, elle puisait dans cette fontaine argentée, ouverte à tous les citoyens: mes compagnons la saluent, lui demandent le nom de ce peuple et du roi qui le gouverne. Elle leur montre un palais qui

touchait le ciel ; c'était le palais de son père. Ils entrent dans cette demeure ; et le premier objet qui frappe leurs regards est la femme du roi. A son aspect ils sont saisis d'horreur : par sa stature elle ressemblait à une montagne. Elle appelle hors du conseil son mari, le formidable Antiphate, qui leur destine la plus affreuse mort. A peine a-t-il paru, qu'il saisit l'un d'entre eux et le dévore ; les deux autres fuient d'un vol précipité jusqu'à nos vaisseaux.

Mais ce monstre fait retentir dans la ville entière sa voix terrible. A cette voix les invincibles Lestrigons accourent de toutes parts en foule innombrable : ils ne sont point semblables à la race ordinaire des hommes ; le rivage est bordée d'un peuple de géans. Ils font pleuvoir sur nous les sommets accablans des rochers. Un tumulte horrible s'élève de notre flotte dans les airs, formé des cris lugubres de nos guerriers écrasés, et du fracas de nos vaisseaux sautant en mille éclats : d'autres de mes compagnons, comme on ravit aux eaux leurs habitans, sont transpercés des longues lances de l'ennemi, et enlevés pour lui servir de pâture. Pendant que le carnage et le trépas régnaient dans la profonde enceinte du port, mon épée fend le cable, lien de mon navire,

et j'exhorte la troupe des miens à se courber de tous leurs efforts sur leurs rames nombreuses et agiles. Tout m'obéit; bouleversés, les flots écument. Par un heureux essor, loin de ces roches qui pleuvaient sur nous, mon navire a gagné la plaine liquide. Mais, hélas! les autres, sans qu'il en échappe un seul, sont ensevelis au sein de ce port dans une ruine commune.

Nous poursuivons notre course; et la joie de notre délivrance était troublée par les regrets douloureux que nous donnions à nos amis. Nous arrivons à l'île d'Æa, où régnait Circé, déesse puissante qui enchante les mortels par sa beauté et par les accens mélodieux de sa voix. Sœur du prudent Æétès, elle a reçu la naissance du Soleil qui verse en torrens la lumière, et de la nymphe Persa, fille de l'Océan. Conduits par quelque divinité, nous entrons en silence dans un large port. Deux fois naissent le jour et la nuit, et nous demeurons étendus sur le rivage, accablés de fatigue, et minés d'une sombre douleur.

Mais le troisième jour, dès que la blonde Aurore a doré les côteaux, je prends ma lance et mon glaive, et me rendant sur une haute montagne, je porte l'œil de tous

côtés, et prête l'oreille, impatient de découvrir des traces d'habitans, et d'entendre le son de la voix humaine. J'aperçois dans l'éloignement une noire fumée qui s'élevait du milieu d'une épaisse forêt de vieux chênes où se dérobait à nos regards le palais de Circé. Mon premier dessein est de porter sans retard mes pas vers cette habitation. Je me détermine à me rendre à mon navire pour satisfaire au devoir le plus pressé, celui d'animer le courage de mes compagnons, et de leur procurer quelque nourriture, résolu d'envoyer un corps nombreux à la découverte de cette contrée. Je n'étais plus éloigné du rivage; un dieu fut touché de me voir dans la disette et sans aucun secours: tout à coup paraît sur ma route un grand cerf au bois majestueux, qui, embrasé des feux les plus ardens du soleil, s'élançait des pâturages de la forêt pour se désaltérer dans le fleuve. Ma lance l'atteignant au milieu de sa course, le frappe au dos, et le perce de part en part; il s'abât avec un cri dans la poussière, sa vie s'enfuit avec son sang. J'accours; posant le pied sur le cerf, j'arrache ma lance de son corps, et l'incline contre un côteau. Je brise des branches d'osier, je les tords,

et en formant un lien de plusieurs coudées, je garrotte les pieds du monstrueux animal. Mon cou est chargé de ce fardeau, trop lourd pour le porter d'une seule épaule, et je me rends à la rive, appuyé sur ma lance. En arrivant je jette ce fardeau devant mon navire; et ranimant la constance de mes compagnons : Amis, leur dis-je d'un ton affectueux, quelque désespoir qui nous presse, nous ne descendrons point dans la demeure de Pluton avant le jour marqué par les Destins. Levez-vous; tant que le ciel nous fournira des alimens, jouissez de l'abondance, et prévenons la cruelle mort dont nous menace la faim.

Leur désespoir s'adoucit à ma voix. Sortant des antres où ils s'étaient retirés, ils se rassemblent sur le rivage, et considèrent avec admiration cet animal d'une grandeur démesurée. Dès qu'ils ont contenté leurs regards, ils répandent sur leurs mains une eau pure, et font les apprêts d'un festin. Assis sur la rive, nous le prolongeons jusqu'à la fin du jour; l'abondance dissipe la faim, le vin bannit le souvenir de nos peines. La nuit ayant répandu ses ombres paisibles, nous nous livrons au sommeil sur les bords de la mer. Mais aux

premiers rayons dont l'aurore rougit les cieux, je forme un conseil, et au milieu de toute ma troupe, je lui tiens ce discours :

Compagnons, prêtez-moi l'oreille, malgré tant d'infortunes. O mes amis, nous ne connaissons point la terre où nous sommes; nous ignorons à quelle distance elle est du septentrion, du midi, des lieux où l'astre vivifiant de la lumière descend sous l'horizon, et de ceux où il ramène le jour aux humains. S'il nous reste encore un parti à prendre, considérons sans retard celui que nous suggère la prudence; quant à moi, je n'en connais point. Du haut de cette roche, j'ai vu que nous sommes abordés à une île très-basse, qu'environne une vaste mer. Du milieu de l'île s'est élevée à mes regards une grande fumée, sortie de l'épais ombrage d'une forêt.

A ces mots leurs cœurs se brisent, et leur esprit se retrace le roi des Lestrigons, Antiphate, et le terrible Cyclope, qui dévorent des hommes. Ils poussent tous des gémissemens et des cris, ils versent des ruisseaux de larmes. Mais les cris et les larmes changent-ils la destinée des malheureux? Moi, je partage leur troupe en deux corps : je me mets à la tête du premier, l'autre est com-

mandé par Euryloque. Deux lots sont promptement agités dans un casque d'airain ; celui d'Euryloque frappe aussitôt nos regards. Il part sans balancer, suivi de vingt-deux compagnons. Ils ne peuvent nous quitter sans répandre des larmes; nous ne pouvons les voir s'éloigner sans pousser des sanglots.

Ils arrivent, à travers la forêt, dans une grande vallée, où, formé de marbre éclatant, domine le superbe palais de Circé. On voyait, à l'entrée, des loups et des lions, hôtes féroces des forêts, apprivoisés par ses enchantemens. Loin de se précipiter avec fureur sur mes compagnons, ils se dressaient autour d'eux, et les flattaient, en agitant leurs queues hérissées. Tels, lorsqu'il sort d'un banquet, des chiens domestiques et fidèles accourent et accueillent avec de vives caresses leur maître qui, pour les réjouir, leur apporte toujours quelque appât friand : tels ces loups et ces lions à l'ongle meurtrière caressaient mes guerriers épouvantés à l'aspect de ces monstres des forêts. Ils s'arrêtent aux portes du palais, et prêtent l'oreille aux accens mélodieux que formait la belle déesse, tandis que sous ses mains naissait, sur une grande toile, une broderie merveilleuse par

sa finesse, par sa grâce et par son éclat, ouvrage semblable à ceux des déités de l'Olympe. Un des chefs de cette troupe, le vaillant Politès, le plus cher de mes compagnons, celui dont je respectais le plus la prudence, prend la parole : O mes amis! une mortelle, ou plutôt une déesse, en formant de ses mains une broderie admirable, fait retentir tout ce palais d'une voix dont l'harmonie enchante. Conjurons-la de paraître.

Il dit; leurs voix réunies l'appellent. Elle vient aussitôt ouvrir la porte, et les presse d'entrer. Insensés! tous, sans balancer, suivent ses pas : le seul Euryloque, soupçonnant quelque embûche, demeure prudemment hors du palais. La déesse conduit ces guerriers sur des siéges où l'on repose mollement; sa main leur prépare un breuvage où le lait caillé, la fleur de farine et le miel frais s'unissent à un vin séduisant par sa douceur; elle y distille un poison qui, par un charme invincible, doit effacer de leur esprit le souvenir de leur patrie. Elle leur présente cette coupe; ils la vident. Les frappant aussitôt de sa baguette, elle les précipite dans une profonde étable. O soudaine métamorphose! ils ont la tête, la voix, toute la figure de pourceaux;

ils sont hérissés de soie : mais ils se connaissent ; à cet égard leur sens n'a subi aucune altération. Ils pleurent, retenus dans ce cachot. Circé leur jette avec dédain des cornouilles et des glands, que dévore avec avidité l'animal grommelant dans la fange.

Euryloque revole au rivage, impatient de nous annoncer le sort désastreux de ses compagnons. Il ne peut proférer une parole ; son cœur est frappé d'une douleur profonde, ses yeux sont noyés de larmes. Présageant la plus terrible catastrophe, saisis d'étonnement et de trouble, nous l'interrogeons, nous le pressons long-temps de rompre le silence ; il parle enfin, il nous fait connaître notre infortune :

Selon tes ordres, noble Ulysse, nous traversons la forêt ; nous trouvons au fond d'une grande vallée un beau palais de marbre ; formant une broderie, une mortelle, ou plutôt une déesse, fait éclater des chants célestes. Mes compagnons l'appellent. La porte s'ouvre ; la déesse vient ; sa voix flatteuse nous offre un asile. Imprudens, ils la suivent tous ; seul, je prévois quelque embûche ; je reste hors du palais. Leur troupe entière a péri, aucun n'a reparu ; en vain, l'œil fixé sur la porte,

suis-je demeuré long-temps à les attendre.

Il dit. Je suspends à mon flanc mon glaive terrible ; mon arc charge mon dos, et je lui ordonne de me guider vers ce palais. Il tombe à mes genoux, il les embrasse. Ne va point en ce lieu funeste, homme trop intrépide, dit-il ; ne m'oblige pas à t'y suivre. Je sais que tu ne ramèneras aucun des guerriers qui m'ont accompagné, et que tu cours toi-même à ta perte. Fuyons avec ceux qui nous restent ; peut-être est-il encore temps d'échapper au péril dont ce jour de malédiction nous menace.

Demeure, toi, Euryloque, près du navire, répondis-je ; n'y songe qu'à couler les heures dans les banquets. Quant à moi, j'irai seul ; l'invincible nécessité m'en fait une loi.

En même temps je cours loin de la rive. Entré dans la vallée, je m'approchais du palais de la formidable enchanteresse : tout à coup le dieu armé du roseau d'or, Mercure, se présente à moi sous la forme du plus beau des mortels ; sur son menton fleurit à peine un léger duvet ; entré dans l'adolescence, il charme par sa jeunesse et par sa grâce. Il me prend la main, et me dit :

Où vas-tu, malheureux, toi qui, sans con-

naître ce dangereux séjour, parcours seul d'un pas téméraire ces forêts et ces montagnes? Tes compagnons, par le pouvoir de Circé, ont subi la plus honteuse métamorphose : comme des pourceaux immondes, ils sont emprisonnés en de sombres étables. Viendrais-tu pour les délivrer ? Ah! crains que le retour ne te soit interdit à toi-même ; crains que tu ne sois détenu dans ce palais avec ceux dont tu regrettes la perte. Rassure-toi ; je compâtis à ton sort, et veux te tirer de ce péril funeste. Reçois cette plante salutaire, et porte hardiment tes pas dans le palais de Circé. Connais les artifices pernicieux de l'enchanteresse. Elle te préparera un breuvage ; elle y distillera des sucs magiques. Tu seras supérieur au charme ; telle est la vertu de cette plante merveilleuse. Ecoute encore. Quand Circé t'aura frappé de sa longue baguette, cours vers elle, le glaive à la main, comme pour lui ravir le jour. Effrayée de cette audace, elle voudra te gagner par ses appas, et t'offrira son cœur ; ne dédaigne point l'amour d'une déesse, si tu veux obtenir la délivrance de tes compagnons et les secours nécessaires à ta route. Mais oblige-la de jurer

par le serment terrible des immortels, que tu n'auras à redouter de sa part aucun piége; crains qu'après t'avoir désarmé, elle n'énerve et n'avilisse ton courage.

Ainsi parle Mercure; et arrachant du sein de la terre cette plante, il la remet entre mes mains; il m'en fait connaître les vertus. Elle est noire par sa racine, sa fleur a la blancheur du lait : MOLY est le nom quelle a reçu des dieux. Il est difficile aux hommes de la découvrir, mais elle ne peut échapper aux yeux des immortels.

Mercure, à travers les forêts de l'île, revole dans l'Olympe. Je m'avance vers la demeure de Circé; à chaque pas mon cœur palpite, agité de soins. Arrivé à l'entrée du palais de la déesse, je m'arrête, et fais éclater ma voix : la déesse l'entend, les portes sont ouvertes; elle paraît elle-même, et me prie d'entrer dans cet asile. Je la suis, plongé dans une morne tristesse. Elle me place sur un siége éblouissant, mes pieds posent sur une estrade. Sa main me présente, dans une coupe d'or, un breuvage où elle a mêlé ses magiques poisons. Je prends la coupe, et je bois; le charme est sans effét. Elle me frappe de sa baguette. Va, dit-elle, dans l'étable

fangeuse t'étendre auprès de tes compagnons.

Elle parlait encore, lorsqu'armé de mon épée je me précipite vers elle, comme pour l'immoler. Elle pousse un cri terrible, tombe à mes genoux; des larmes paraissent aux bords de sa paupière, et ces mots volent de ses lèvres: Quel es-tu? quel est ton pays? et qui t'a donné le jour? Quoi! tu as pris ce breuvage et triomphé du charme! Jamais encore mortel n'a pu résister à ces poisons, dès que la coupe a touché ses lèvres. Un cœur invincible respire dans ton sein. Je n'en puis douter, je vois cet Ulysse, fameux par sa prudence, et dont le vaisseau (Mercure me l'a souvent annoncé) doit, à son retour de Troie, aborder à ma rive. Renferme ton épée; tu as vaincu une déesse : elle t'offre son cœur; que l'amour bannisse de nos ames la défiance.

Telles furent ses paroles. Moi, sans céder à ses piéges: O Circé, répondis-je, comment veux-tu que mon ame s'ouvre aux sentimens de la confiance et de la tendresse, toi qui changeas mes compagnons en de vils animaux? Tes paroles flatteuses, ton amour, ne sont-ils pas un nouvel artifice pour me retenir dans ce palais, me dépouiller de mes armes, énerver mon courage, et me confondre parmi

les plus lâches des mortels? La félicité que tu me destines ne saurait m'éblouir. Sais-tu, ô déesse, ce que j'exige de toi pour rassurer ma défiance? l'inviolable serment des immortels.

Elle profère ce terrible serment. Après que sa bouche l'a prononcé, je cède au bonheur que m'offre une déesse. Elle était servie par quatre nymphes, sorties des fontaines, des bois, et des fleuves sacrés qui portent à l'Océan le tribut de leur onde. L'une jette sur les siéges des voiles de lin et des tapis de pourpre; l'autre dresse une table d'argent et y pose des corbeilles d'or; la troisième ayant apporté de brillantes coupes, verse dans une urne précieuse un vin exquis, odorant; et la quatrième va puiser l'eau claire des fontaines, et préparer le bain. Une grande flamme éclate sous une immense cuve; l'eau siffle et bouillonne. Une nymphe me conduit au bain; je sens avec délices couler des torrens d'eau tiédie sur ma tête et sur tout mon corps, jusqu'à ce que je sois délivré de l'abattement qui me restait de tant de peines et de travaux. Après que le bain et un parfum huileux m'ont ranimé, elle me présente une tunique d'une extrême beauté, un manteau superbe, et me

remenant dans la salle, me place sur un siége radieux; mes pieds posaient sur une estrade. Une autre nymphe s'avance, tenant une aiguière d'or, et verse d'un bassin d'argent, sur mes mains, l'eau des fontaines. On sert les mets les plus exquis; la déesse me presse d'y participer. Mais ils m'étaient odieux; j'étais plongé dans une profonde rêverie; mon ame, absorbée dans le sentiment des malheurs que j'avais essuyés, en présageait d'aussi terribles.

Circé vit ma sombre tristesse. Ulysse, dit-elle, pourquoi ronger ton cœur de chagrin, perdre la parole, et ne porter à tes lèvres ni aliment, ni breuvage? Craindrais-tu quelque nouvelle embûche? Ah! bannis la défiance: ma bouche n'a-t-elle pas prononcé le serment le plus inviolable?

O Circé, répartis-je, quel homme en ma place, s'il n'a pas dépouillé tout sentiment d'humanité, pourrait goûter ni aliment, ni breuvage, avant d'avoir obtenu la délivrance de ses compagnons, et joui de la douceur de les revoir? Me presses-tu par le penchant d'une amitié sincère de participer à ce festin? rends-leur la liberté; que mes amis reparaissent à mes regards.

A peine ai-je parlé, qu'elle sort, tenant sa baguette. Elle ouvre la porte de l'étable, en tire mes compagnons, semblables à des pourceaux nourris dans la fange, et les fait entrer dans la salle. Je les considérais. Circé va de rang en rang, et les oint tour à tour d'une huile magique. Soudain s'évanouissent de tous leurs membres les soies dont les avait hérissés un breuvage funeste; et ils ont repris leur première forme, avec plus de jeunesse, plus de force et de beauté. Ils me reconnaissent au même instant, chacun vole dans mes bras; des cris et des sanglots mêlés de charme éclatent au milieu de nos embrassemens; le palais, dans sa profonde enceinte, en mugit d'une voix terrible; la déesse même est émue.

Fils de Laërte, prudent Ulysse, dit la généreuse Circé, que tardes-tu? cours au rivage. Tirez votre navire sur mes bords; après avoir déposé dans les grottes les agrès et vos richesses, reviens et m'amène le reste de tes amis si chers à ton cœur.

Elle dit. Mon ame est trop généreuse pour ne pas s'ouvrir à la confiance : je précipite mes pas au rivage de la mer, et trouve près du vaisseau mes compagnons ensevelis dans la plus sombre douleur; des ruisseaux de

larmes coulaient de leurs yeux. Quand les génisses, s'éloignant de pâturages fertiles, et traînant leurs mamelles chargées de lait, rentrent le soir dans leurs parcs, leurs jeunes rejetons, pleins de joie, se précipitent à leur rencontre; tout bondit; aucun enclos ne peut les retenir, ils courent autour de leurs mères en poussant de longs mugissemens : ainsi mes compagnons volent à moi et m'environnent avec de grands cris, ils pleurent de joie; déjà ils semblent être au sein de ces rochers d'Ithaque où ils naquirent et furent nourris. Au milieu de l'ivresse de leurs transports, ces paroles éclatent sur toutes les lèvres : O favori de Jupiter, oui, ton retour nous inspire autant d'alégresse que si nous rentrions en ce moment dens les foyers où nous reçûmes la vie. Mais parle, raconte-nous la déplorable mort de tous nos compagnons.

Qu'on tire le vaisseau sur ces bords, leur dis-je d'une voix calme et persuasive; agrès, richesses, qu'on dépose tout dans les grottes, et suivez-moi promptement à la demeure sacrée de Circé; vous y verrez nos compagnons tenant en main les coupes, et livrés aux plaisirs d'un festin où rien ne manque à leurs désirs.

Ils exécutent aussitôt mes ordres. Le seul Euryloque veut retenir leur troupe entière. Ah! malheureux, leur dit-il, où courons-nous? Quelle ardeur vous entraîne à votre perte? Irons-nous au palais de Circé, qui nous transformera tous en de vils pourceaux, ou en loups et en lions, pour garder, ô dure nécessité! les portes du séjour où elle règne? Ne vous souvient-il donc plus de l'antre du cyclope, où furent enfermés nos amis qui s'y rendirent sur les pas d'Ulysse? Son aveugle audace les précipita dans la plus horrible mort.

Il dit. Dans le premier transport de ma fureur, le long cimeterre qui était suspendu à mon flanc charge mon bras; et malgré l'étroite alliance qui unissait ce chef à ma maison, je suis près de faire rouler sa tête à mes pieds. Mes compagnons accourent, chacun s'efforce à m'adoucir: Elève des dieux, laissons, si tu le permets, laissons ce chef sur le rivage; qu'il garde le navire: nous, conduis-nous dans l'auguste demeure de Circé.

En même temps ils s'éloignent avec moi du navire. Euryloque même ne reste point sur la rive; il nous suit, entraîné par mes fortes menaces.

Cependant mes compagnons, retenus dans

le palais de Circé, avaient été rafraîchis par le bain, et, parfumés d'essences, couverts de beaux vêtemens, étaient rassemblés dans un festin. A l'entrevue de leurs amis renaît dans toute la troupe le souvenir de leurs malheurs ; ils s'interrogent, se retracent, par des récits mutuels, tout ce qu'ils souffrirent depuis leur départ d'Ithaque : les larmes recommencent à couler, les sanglots éclatent, on entend gémir tout le palais.

Fils magnanime de Laërte, dit alors la déesse, interrompez ces larmes. Je connais les infortunes que vous avez essuyées sur la mer, et tous les maux que des ennemis barbares vous ont fait souffrir sur la terre. Mais jouissez dans mon palais du repos et de l'abondance, jusqu'à ce que vous ayez rappelé en vous les forces et le courage qui vous animèrent au sortir des rochers d'Ithaque. Abattus, consternés, tant de courses, de travaux et de revers sont toujours présens à vos yeux ; votre cœur semble pour jamais fermé à la joie.

Sa voix rappelle le calme dans nos ames. Nous passons dans ce séjour une année entière ; le repos, l'abondance, les plus doux présens des vendanges dissipent le souvenir de nos maux et raniment nos forces. Mais

lorsque les Heures ont amené ce terme, que tant de jours et de mois ont disparu, mes compagnons me tirant à l'écart : Infortuné, me dirent-ils, n'est-il donc pas temps que tu songes à ta patrie, si le ciel veut permettre que tu revoies ton palais et les champs de tes pères?

Ils n'ont pas en vain proféré ces paroles. Dès que la nuit remplace le soleil, obscurcit le palais, et que mes amis, se rendant à leurs retraites, dorment à la faveur de ses ombres, je vais dans l'appartement où repose la déesse : je saisis cet instant favorable, et je l'implore en suppliant ; elle me prête une oreille attentive. O Circé, lui dis-je, remplis tes sermens, et veuille me renvoyer dans ma patrie : j'y suis entraîné par mon cœur et par mes compagnons. A peine es-tu retirée, qu'ils m'environnent en larmes, et l'aspect de leur désespoir déchire mon ame.

Cette réponse sort des lèvres de la déesse : Fils généreux de Laërte, pars, si tu le veux : mais n'espère pas de respirer sitôt l'air de ta patrie ; une autre route t'appelle. Il faut que tu descendes au redoutable empire de Pluton et de Proserpine pour consulter l'ombre de Tirésias, ce prophète dont Thèbes enten-

dit jadis les oracles, et qui, privé de la vue, avait l'esprit si éclairé. Seul des morts, par la faveur de Proserpine, son ame est douée d'une rare sagesse, tandis qu'en ce lieu ne voltigent que de vains fantômes.

A ces paroles mon cœur est brisé par le désespoir. Je baigne son lit de mes larmes; la vie est pour moi un fardeau; je ne veux plus voir la lumière du soleil. Après avoir donné un libre cours à ma douleur : Circé, dis-je enfin, quel pilote me guidera dans une route si périlleuse? Jamais navire ne parvint au séjour des enfers.

Ulysse, me répond la déesse, n'attends point de guide. Elève ton mât, et les voiles ouvertes, abandonne ton navire au souffle de Borée. Quand tu auras franchi l'empire de Neptune, tu verras un rivage bas, d'un facile abord, et ombragé de hauts peupliers, de saules stériles, et d'autres arbres, noires forêts de Proserpine. Arrête ton navire à cette plage, bordée des gouffres profonds de la mer; toi, entre dans l'horrible demeure de Pluton. Là s'élève un rocher où le Cocyte, roulant lentement du lit du Styx, et le Phlégéthon enflammé, se rencontrant et confondant leurs eaux, tombent éternellement dans

l'Achéron avec un tumulte épouvantable. Noble héros, avance près de ce rocher; creusant une profonde et large fosse, fais autour d'elle, à tous les morts, des effusions de lait mêlé au miel, de vin pur, et de l'eau des fontaines, blanchissant ces effusions avec de la fleur de farine. Puis invoque long-temps les ombres; engage-toi par un vœu solennel à leur sacrifier dans Ithaque, à ton retour, une génisse stérile, la plus grande et la plus belle qui soit dans tes pâturages, à consumer dans un bûcher des offrandes précieuses, tandis qu'en l'honneur du seul Tirésias coulera le sang d'un belier noir, la fleur du troupeau. Après ces prières et ces vœux adressés au peuple sacré des morts, immole une brebis et un belier noirs, en dirigeant leur tête vers l'Erèbe; toi, tourné vers le côté opposé, tu regarderas la mer. Bientôt s'assemblera la foule innombrable des ombres. Alors, ordonne à tes compagnons de dépouiller et d'embraser les victimes égorgées; qu'ils implorent les dieux infernaux, l'invincible Pluton, et la terrible Proserpine. Mais toi, armé de ton glaive, ose écarter du sang des victimes les spectres, ombres légères des morts, jusqu'à ce que celle du prophète s'élève de-

vant toi du sein de l'empire ténébreux. Que son oracle te serve de guide : qu'il t'indique ta route, et les moyens de retourner à travers les flots dans ta patrie.

A peine eut-elle parlé, que l'Aurore parut sur son trône radieux. La déesse me décore d'une tunique et d'un manteau qui jettent un vif éclat. Elle revêt une robe dont rien n'égale la finesse et la beauté, et qui, aussi éblouissante que les rayons du jour, flotte jusqu'à ses pieds ; une ceinture d'or marque sa taille ; une tiare orne sa tête.

Je cours dans tout le palais, ma voix affectueuse excite le zèle de mes compagnons : Mes amis, cessez de savourer les douceurs du sommeil ; partons, l'auguste Circé nous le permet.

A ces mots ils brûlent de me suivre. Cependant je ne pus ramener, même de ces lieux, tous mes compagnons. Parmi eux un jeune homme, nommé Elpenor, qui n'avait pas encore montré beaucoup de valeur ni de prudence, s'était endormi, loin de ses amis, au faîte de la maison, où il était monté pour calmer, par la fraîcheur de l'air, le feu dont l'excès du vin avait embrasé ses veines. Réveillé subitement au tumulte de ses compa-

gnons qui hâtaient avec ardeur le départ, il se lève ; dans son trouble et son impatience, au lieu de descendre les degrés, il se précipite du toît, et se brise le cou ; son ame vole au sombre empire.

L'espoir paraît dans vos yeux, dis-je à la troupe des miens qui s'avançaient ; vous croyez vous rendre dans votre patrie au sein de nos heureux foyers. Circé nous a tracé une route bien différente. Il faut que nous descendions au séjour de Pluton et de Proserpine, pour consulter l'ombre de Tirésias.

Ils pâlissent de terreur ; l'air est percé de leurs cris ; ils se jettent dans la poussière ; s'arrachent les cheveux. Mais de quoi servent à l'infortuné les pleurs et les gémissemens ?

Pénétrés de tristesse, et versant des larmes, ils se rendent au rivage. Nous trouvons les victimes attachées au sombre vaisseau ; une brebis et un belier noirs. Sans être aperçue, Circé avait passé devant nous d'un vol rapide. Quand les dieux veulent être invisibles, quel mortel découvrirait la trace de leurs pas ?

FIN DU CHANT DIXIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT DIXIÈME.

(Page 97. Nous parvenons heureusement à l'île d'Eolie, île accessible et connue.)

DIODORE, qui était sicilien, veut qu'Eole ait reçu Ulysse dans son palais; il dit que ce prince était juste, pieux et hospitalier. Le grave Polybe rejette le bon mot d'Eratosthène, qui disait « qu'on trouverait tous les « lieux où Ulysse avait été porté, quand on aurait trouvé « celui qui avait cousu le sac où tous les vents étaient « renfermés. » Polybe soutenait, ainsi que Strabon, que le fond des récits d'Homère était vrai, mais qu'il y avait mêlé les fictions de la poésie.

Quant à ces fictions, on a dit que l'ignorance et la crédulité des Phaéciens faisaient l'apologie d'Homère. Mais Enée raconte les mêmes fables dans une assemblée de Carthaginois, qui ne passaient pas pour ignorans; ce qui confirme les réflexions que j'ai faites sur cette apologie tant répétée par les commentateurs. Virgile semble avoir donné une nouvelle sanction à ces fables, en les insérant dans son Enéide. Horace les appelle MIRACULA SPECIOSA. Il dit:

Ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque, et cum cyclope Charybdin.
ART. POET.

Longin dit qu'ils sont des rêves, mais les rêves de

Jupiter. La plupart des critiques anciens ont loué Homère d'avoir fait un heureux alliage de la fable et de l'histoire, pour rendre sa poésie plus merveilleuse et plus amusante. Aristote en particulier, dans sa poétique, donne Homère comme un modèle dans la partie fabuleuse de la poésie. Il dit que ce chantre de la Grèce a montré aux poëtes comment ils devaient mentir. C'est dans ces endroits, ajoute-t-il, que le poëte doit employer tous les charmes de la diction, afin de persuader. Au reste, il faut bien se souvenir, en lisant le récit des voyages d'Ulysse, que le siècle d'Homère était celui des fables.

Entre la Sicile et l'Italie il y avait sept îles, qu'on appelait VULCANIENNES et EOLIENNES; elles sont aujourd'hui au nombre de onze. On croit qu'Homère ne parle que d'une, qu'il nomme du nom de son roi Eole, EOLIE, quoiqu'il n'y en ait point qui porte ce nom. On juge que tout ce qu'il dit d'Eolie convient à LIPARI.

J'ai rendu πλωτῇ par « île accessible et connue » : mais d'autres l'ont expliqué « flottante », épithète, dit-on, qu'Homère donne à cette île, à cause des fréquens tremblemens de terre qui la remuent de sa place, ou par quelqu'autre raison; car on débitait que cette île paraissait tantôt à droite, tantôt à gauche. Les naturalistes ne rejettent pas l'existence des îles flottantes, et ils en expliquent l'origine. « Celles que l'on voit dans la « partie supérieure de la mer Adriatique, dit M. Bo- « mare, se forment des racines de roseaux arrachés, « charriées, et qui sont entrelacées ».

J'ai cependant adopté une autre explication que celle qui est la plus reçue. Un scoliaste observe qu'Ulysse

n'aurait pu vraisemblablement retrouver cette île si elle avait été flottante. D'ailleurs on ne conçoit guère qu'une île flottante pût être habitée, et le séjour de la joie et des plaisirs.

L'île d'Eolie a été ainsi nommée à cause des terribles courans d'air qui en sortent de temps en temps, selon l'observation des voyageurs modernes. C'est ce qui a pu donner lieu à la fable. « Les vents y sont emprisonnés « et en sortent au gré d'Eole ». AOL, en phénicien, signifie « tourbillon orageux »; ἄελλα, qui a le même sens, en dérive, ainsi que le nom d'Eole. Cette île, dit Homère, avait des murs d'airain; cela pouvait paraître ainsi, à cause des feux souterrains qui de temps en temps sortaient de ses entrailles. Aristote, en parlant de Lipara, aujourd'hui Lipari, dit « que la nuit on voit cette île « éclairée par des feux »; et Strabon y reconnaît des soupiraux de feu. C'est pourquoi l'on a placé dans ses carrières les forges de Vulcain et des Cyclopes.

Selon Polybe et d'autres écrivains, Eole est un roi qui, par une longue expérience, connaissait les vents qui devaient régner, et il en jugeait par le cours de la fumée qui sortait de son île, ou par le bruit que faisaient les feux et les vents dans ses cavernes souterraines. Il connut l'usage et le gouvernement des voiles. « Les « premiers, dit Héraclide, qui, au moyen de l'astrono- « mie, enseignèrent l'art de la navigation, ne purent- « ils pas faire naître l'idée qu'ils étaient les dispensa- « teurs des vents » ?

Pour dire un mot de l'outre merveilleuse, que Longin a donnée comme un exemple des petitesses où tombe quelquefois un génie élevé, ceux qui se vouaient à l'art

des enchantemens se servaient de la peau d'un dauphin, et s'arrogeaient, au moyen de certaines cérémonies, le pouvoir de disposer des vents. Il y a eu des peuples du nord qui débitaient qu'ils vendaient les vents, et ils trouvaient des acheteurs. Bossu, au lieu des vents, enferme dans cette outre une allégorie merveilleuse; ces vents, dit-il, indiquent les mystères du gouvernement, que les princes tiennent serrés, et qu'il est dangereux de sonder.

Le vent du couchant, qu'Eole laisse en liberté, était le seul bon vent pour aller de Lipara à Ithaque.

Ulysse, qu'on fait sortir de Lipara, vogua heureusement pendant neuf jours. On pouvait cependant arriver en très-peu de temps de cette île à Ithaque.

Que sont ces douze enfans d'Eole? L'année a douze mois. Ce rapport a fait dire à Eustathe et à Héraclide, qu'Eole était l'année. D'autres ont dit que ces enfans sont les douze vents principaux; leurs festins sont les feux et les exhalaisons qui les entretiennent; leurs mariages, le mélange des vents : mais on a montré que les anciens n'avaient point distingué douze aires de vent. Ces fables ont fait enfanter bien des fables. Diodore nomme les six fils : mais il ne dit rien des filles d'Eole. « Des historiens, tels que Polybe, Strabon et Diodore, « dit Pope, ont avancé que cette relation était en partie « historique : s'il y eut un roi nommé Eole, pourquoi « n'aurait-il pas été père de six fils et d'autant de filles? « Une histoire claire vaut mieux qu'une ténébreuse « allégorie ».

(Page 97. Durant le jour, le palais odorant retentit du concert harmonieux des flûtes.)

« Dans une des sept îles d'Eolie, dit Aristote, on « raconte qu'il y a un tombeau dont on dit des choses « prodigieuses; on assure qu'on y entend un bruit de « tambour et de cymbales avec des cris éclatans ». Il est, dit-on, aisé de voir que cela est fondé sur le bruit que faisaient ces feux enfermés dans les cavernes de cette île; et par-là Homère fait allusion à l'ancien nom de l'île, Méligounis, du mot phénicien méloginin, qui signifie « l'île de ceux qui jouent des instrumens ». M. Rochefort réfute ici les commentateurs avec raison; il observe que d'ordinaire les vents règnent la nuit plus que le jour. On pourrait adopter la correction qu'il propose, αὐλῇ au lieu d'αὐλή; autrement l'expression grecque, dit-il, ne répondrait nullement à la peinture que fait le poëte des plaisirs qui règnent dans le palais d'Eole, et même n'aurait aucun sens. Madame Dacier dit: « On y entend un bruit harmonieux ». Mais la leçon ordinaire ne saurait avoir cette signification.

(Page 98. Et c'est à son gré que s'allume ou s'appaise leur furie.)

Et mulcere dedit fluctus, et tollere vento.

Æneid. lib. i.

(*Ibid.* Et nous découvrions les feux allumés sur le rivage.)

Comme l'île était toute entourée de rochers, les ha-

bitans d'Ithaque tenaient des feux allumés nuit et jour, pour marquer aux vaisseaux le lieu le plus sûr pour la descente.

La sagesse d'Ulysse, et le plaisir de revoir sa patrie, devaient-ils lui permettre de se livrer au sommeil ? Il n'avait pas fermé l'œil pendant neuf jours et autant de nuits ; ce sommeil était involontaire, et l'effet d'une fatigue excessive.

Ses compagnons ne pouvaient-ils pas s'apercevoir, par la légèreté de cette outre, qu'elle ne renfermait aucun trésor ? Il est dit qu'Eole l'avait attachée fortement au fond du vaisseau.

(Page 99. La tête couverte de mon manteau.)

C'était la coutume dans tous les grands malheurs, comme pour dire qu'on n'attendait plus rien que des dieux.

(Page 101. Le septième jour se déploient à nos yeux les immenses portes de la ville élevée des Lestrigons.)

Il ne fallait pas sept jours pour arriver de l'île d'Eolie à la ville de Lamus, qu'on juge être l'ancienne Formies, sur les côtes de la Campanie. Cicéron dit à Atticus : « *Si verò in hanc τηλέπυλον, veneris λαιστρυγονίην,* « *Formias dico* ». Voyez aussi Pline. On a cru que les Lestrigons, dans leur première origine, avaient habité la Sicile. Il est difficile et peu important de savoir si τηλέπυλος est le nom propre d'une ville ou une épithète.

AEli, vetusto nobilis ab Lamo,
Auctore ab illo ducis originem
Qui Formiarum mœnia dicitur
Princeps......

Hor. Od. lib. iii, od. 17.

Incultos adiit Læstrigonas, Antiphatenque,
Mobilis Artaciæ gelidos quos irrigat unda.

Tib. lib. iv.

(Page 101. Là, rentrant avec ses troupeaux.)

Quand Homère a parlé de la terre des Cyclopes, il a dit qu'il n'y avait que des moutons et des chèvres. Ici, pour caractériser le terrain de Lestrigonie, il fait voir qu'il consistait en pâturages, et qu'il nourrissait non-seulement des troupeaux de moutons, mais aussi des troupeaux de bœufs. Ces derniers ne se menaient paître que la nuit, à cause des mouches qui sont très-incommodes en ce pays-là, au lieu que les moutons paissaient le jour, parce qu'ils sont garantis par la laine. Homère décrit cela poétiquement, et il dit que le berger, ramenant ses troupeaux de moutons le soir, avertit le pasteur des bœufs qu'il est temps de sortir.

(*Ibid.* Tant les routes du jour et de la nuit sont voisines.)

Plusieurs ont expliqué ce passage en disant que les divers pâturages étaient proches.

Selon Cratès, il s'agit ici « de la brièveté des nuits ». Il a dit que les Lestrigons étaient sous la queue du Dragon, où il n'y a presque pas de nuit l'été. Tout cela, a-t-on répondu, ne peut s'accorder ni avec la raison ni

avec la géographie. Qu'est-ce que cette brièveté des nuits ferait au berger ? le jour n'aurait-il pas ses vingt-quatre heures également ? Il est vrai : mais, en adoptant l'explication de Cratès, le berger ne serait pas tenté de dormir, vu que les nuits sont si courtes. Le premier sens est celui de Didyme et d'Eustathe, et il a été suivi par madame Dacier et Pope.

J'ai cru cependant, avec quelques interprètes, devoir adopter l'autre sens, non que je veuille, comme Cratès, le concilier avec la géographie. Homère, quoiqu'exact dans ses descriptions, n'est pas exempt d'erreur. Voici les raisons qui m'ont déterminé. Les expressions d'Homère seraient bien recherchées pour dire simplement que des pâturages sont voisins. Pour l'exprimer, lui qui est si naturel, eût-il dit : « Les routes de la nuit « et du jour sont voisines » ? Je vais citer ensuite un passage d'Aratus, qui a une grande conformité avec celui d'Homère. En parlant du Dragon, il dit : Κείνη πυ κεφαλὴ τῇ νήχεται, ἧχι περ ἄκραι Μίσγονται δύσιές τε, καὶ ἀντολαὶ ἀλλήλῃσιν. Cicéron a traduit ainsi ces vers :

> Quod caput hic paulum sese subitoque recondit,
> Ortus ubi atque obitus parte admiscentur in una.

Il est possible qu'Homère ait eu quelque notion de pays où, durant une partie de l'année, il n'y a pas de nuit, et qu'il l'ait cru de la Lestrigonie.

Hésiode décrit ainsi le crépuscule : Νύξ τε καὶ ἡμέρα ἆσσον ἰοῦσαι, « La nuit et le jour marchent l'un près de « l'autre ». Ce tour a beaucoup de conformité avec celui d'Homère :

> Ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἤματός εἰσι κέλευθοι.

Formies, Hormies, ainsi nommée à cause de la commodité de son port, ὅρμος. *Voyez* Strabon.

Le récit de la barbarie de Polyphême et d'Antiphate n'est pas entièrement fabuleux. Dans les temps où la navigation a été perfectionnée, on a découvert bien des nations anthropophages. Il n'est pas étonnant que les nations les plus civilisées de l'antiquité aient regardé de tels peuples, non comme des hommes, mais comme des monstres. C'est le point de vue sous lequel Homère les représente.

(Page 102. Seul je refuse d'entrer dans ce port.)

Il semble qu'Ulysse songe ici plus à lui-même qu'à ses compagnons. Le récit d'Homère n'est pas assez détaillé : mais on peut l'expliquer par la connaissance qu'il donne en beaucoup d'endroits du caractère d'Ulysse et de ses compagnons; ils étaient impétueux et indociles. Il paraît qu'ils furent en cette occasion justement punis de leur désobéissance. Tout d'ailleurs indique qu'Ulysse était toujours occupé de leur salut.

(Page 104. Nous arrivons à l'île d'Æa.)

On croit que c'est à Circéi, montagne fort voisine de Formies, et qu'il appelle une île, parce que la mer et les marais qui l'environnent en font une presqu'île. *Voyez* la description qu'en donne Strabon. Procope parle ainsi de ce promontoire : « *Cerceium haud modico* « *tractu in mare porrectum insulæ speciem fert, tam* « *præternavigantibus quàm terrestri itinere præte-*

« *reuntibus* ». Là était la ville de Circé, et il y avait un autel consacré à Mercure. Selon la plupart des critiques, Homère donne à cette île le nom d'Æa, parce qu'il transporte ici tout ce qui est dit d'Æa dans la Colchide.

Hésiode est d'accord avec Homère dans la généalogie de Circé et d'Æétès; ils les font descendre du Soleil. Cette expression vient des contrées orientales, où les rois et les grands personnages sont appelés les frères et les fils du Soleil.

Strabon juge qu'Homère, connaissant ce qu'on a dit de Colchos, la navigation de Jason, et toutes les fables de Médée et de Circé, leurs enchantemens, les a faites de la même famille, quoique l'une habitât à l'extrémité du Pont-Euxin, et l'autre sur la côte de l'Italie. Circé, dit-il, est une déesse fabuleuse; les poëtes ont le privilége d'attribuer à une personne ce qu'on raconte d'une autre.

Ubi solis filia lucos
Assiduo resonat cantu.

Æneid. lib. vii.

Madame Dacier fait une apologie différente de celle de Strabon. « Homère savait bien, dit-elle, que ceux à « qui Ulysse parlait ne découvriraient pas ces men- « songes ». Les commentateurs justifient toujours Homère aux dépens des Phéaciens. Ils oublient que les Phéaciens étaient de grands marins, et avaient, au rapport de notre poëte, visité toutes les terres habitables.

Homère n'avait des idées justes que des pays qu'il avait vus lui-même, tels que la Grèce, quelques contrées voisines, et une partie de l'Asie mineure. La Sicile et

l'Italie étaient alors le pays des fables, et passaient pour être éloignées, vu l'enfance de la navigation. La géographie n'était pas perfectionnée, et ne pouvait l'être. Les fautes de ce genre qu'Homère peut avoir commises doivent donc être mises sur le compte de son siècle, et ne ressemblent pas aux fautes de beaucoup d'autres poëtes contre la géographie, lorsqu'on l'avait portée à une grande perfection.

Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, tome VI : Homère ne connaissait rien vers l'orient au delà de Sidon et de l'embouchure du Nil ; la Sicile et l'extrémité de l'Italie étaient le bout du monde vers l'occident ; au delà était l'océan qui entoure la terre, et le pays des fables, les îles Fortunées, le séjour des dieux et des héros. Ninive, Babylone, Ecbatane, étaient inconnues à Homère : Memphis même l'était ; il n'en parle pas, quoiqu'il fasse mention de Thèbes.

(Page 104. Nous entrons en silence dans un large port.)

Ce silence marque autant la douleur que leur causait encore la perte de leurs compagnons, que la crainte de rencontrer de nouveaux périls en ce lieu.

(Page 107. A quelle distance elle est du septentrion, du midi.)

Ulysse ne veut pas dire qu'il ignore où sont les quatre points cardinaux ; mais il veut faire entendre qu'il lui est impossible de connaître à quelle élévation du pôle ils sont, et si cette île est plus ou moins orientale que

les terres qu'ils connaissent. Selon quelques-uns, Ulysse ne parle ici que du couchant et du levant; le sens est à peu près le même. J'ai cru devoir suivre l'explication de Strabon et d'autres bons critiques. L'ignorance où se trouve Ulysse a paru quand il est parti de Formies : car, au lieu de prendre à gauche, comme il fallait, pour aller à Ithaque, il a pris à droite.

(*Ibid.* Quant à moi, je n'en connais point.)

Ceci a paru indigne d'un héros, et propre à plonger ses compagnons dans le désespoir. « Les plus grands « hommes, dit ici Pope, peuvent montrer quelques « degrés de sensibilité ». Cela est vrai : mais on voit aussi qu'Ulysse, après tant de catastrophes, craint de révolter ses compagnons en leur proposant d'une manière directe d'aller visiter ces lieux; il n'était pas assuré d'être obéi. C'est en leur montrant qu'ils sont dénués de toute ressource, qu'il veut faire naître ce désir dans leur esprit. Voilà pourquoi il a recours au sort. Il est si loin de décliner ce péril, qu'il veut le partager. Toute la manière dont il se conduit dans la suite marque, non son désespoir, mais sa fermeté. Cet endroit de l'Odyssée est fort pathétique. Le silence de cette troupe pendant que l'on consulte le sort, fait beaucoup d'effet : ils ne délibèrent point s'ils iront à la découverte de cette contrée; sans oser en prononcer la résolution, qui leur paraît terrible, ils se préparent à l'exécuter.

(Page 108. On voyait, à l'entrée, des loups et des lions..... apprivoisés.)

Circé est l'emblème de la volupté, et Homère veut

faire voir que la volupté dompte les animaux les plus féroces. Xénophon nous apprend que Socrate expliquait ainsi cette fable. Circé, dit-on, était une fameuse courtisane qui retint Ulysse chez elle assez long-temps. Ses mœurs corrompues n'empêchèrent pas la postérité de lui accorder les honneurs divins. Du temps de Cicéron elle était encore adorée par les habitans de Circéi. Hésiode dit qu'Ulysse eut d'elle deux fils, AGRIUS et LATINUS, qui régnèrent en Toscanie. D'autres les appellent NAUSITHOUS et TÉLÉGONUS. Virgile a emprunté d'Homère toute cette description de Circé, et l'a embellie.

Hinc exaudiri gemitus iræque leonum
Vincla recusantum, et sera sub nocte rudentum;
Setigerique sues atque in præsepibus ursi
Sævire, ac formæ magnorum ululare luporum.

ÆNEID. LIB. VII.

On a critiqué Homère d'avoir donné à ces animaux un caractère doux et apprivoisé. Virgile leur laisse leur férocité ordinaire. On aurait dû se souvenir que, dans l'Odyssée, ces animaux ne sont pas des métamorphoses, mais de vrais animaux; le changement qui s'est fait en eux marque le pouvoir des enchantemens de Circé.

(Page 110. Selon tes ordres, noble Ulysse, nous traversons la forêt.)

Longin a cité ce passage entier pour montrer que rien ne donne plus de mouvement au discours que d'en ôter les liaisons : « C'est la marque d'une vive

« douleur qui empêche en même temps et force de « parler ».

(Page 111. Il tombe à mes genoux.)

Ce caractère d'Euryloque est celui d'un homme sage qui, ayant vu ce qui était arrivé à ses compagnons, se défie de lui-même, et croit que le plus sûr est de fuir le danger. On voit briller avec d'autant plus d'éclat l'intrépidité d'Ulysse, qui, se confiant en sa sagesse et dans le secours des dieux, tente l'aventure pour délivrer ses compagnons.

Dum sibi, dum sociis reditum parat, aspera multa
Pertulit, adversis rerum immersabilis undis.

HOR. EP. LIB. I, ep. 2.

Quand à Euryloque, il y a cependant des critiques qui, malgré l'épithète de « magnanime » que lui donne Homère, trouvent de la poltronnerie dans sa conduite. Sur de bonnes autorités, j'omets ici un vers qui ne paraît pas dans plusieurs bons manuscrits : Euryloque y montre trop de faiblesse; il y pleure; il s'y lamente.

(P. 112. Comme des pourceaux immondes.)

Par ce seul mot COMME, Homère fait voir que cette métamorphose est une allégorie. Pope déclare d'une manière positive qu'il croit à la magie. La baguette de Circé fait penser à madame Dacier que tous les magiciens sont des singes de Moïse, et qu'ils lui ont dérobé leur verge.

Je renvoie à la petite dissertation qui se trouve à la

fin de mes remarques du chant v de l'Odyssée, ceux qui voudraient comparer Circé et Armide. La différence des mœurs et des situations doit en mettre dans les tableaux.

(Page 112. Ne dédaigne point l'amour d'une déesse.)

Voilà un conseil peu sévère pour un dieu. Dans ces temps-là ces commerces étaient non-seulement soufferts, mais encore permis et même loués. Ulysse, dira-t-on peut-être, ne fit qu'imiter ses compagnons. Ils furent possédés par Circé; Ulysse, fortifié par un préservatif, ne se livre qu'avec quelque sorte de sagesse pour les délivrer, et pour obtenir les secours qui lui sont nécessaires. La moralité de toute cette fable est que le plaisir est un ennemi plus dangereux que Polyphême, et plus difficile à vaincre.

Sirenum voces et Circes pocula nosti,
Quæ si cum sociis stultus cupidusque bibisset,
Sub domina meretrice fuisset turpis et excors,
Vixisset canis immundus; vel amica luto sus.

HOR. EP. LIB. 1, ep. 2.

(Page 113. Ainsi parle Mercure; et arrachant du sein de la terre cette plante.)

On dérive μωλυ de μωλυειν, « dissiper un charme ». On dit qu'il y avait une plante qui portait ce nom en Egypte et en Arcadie, et qu'on l'employait contre les enchantemèns. Pline et Théophraste la décrivent. Isocrate et d'autres ont expliqué l'allégorie que cet endroit

présente; elle mérite d'être rapportée. Mercure est la raison; cette plante qu'il donne, c'est l'industrie, la sagesse : sa racine est noire; les principes de l'instruction sont désagréables et amers : la fleur est blanche et douce; les fruits de l'instruction sont doux, agréables et nourrissans : Mercure prend cette plante dans le lieu même où il est; partout où Dieu se trouve, on peut trouver l'instruction et la sagesse. Maxime de Tyr a dit : « Ne vois-tu pas comment Ulysse, en opposant la vertu « à l'adversité, conserve sa vie? Voilà le moly qui le « garantit des pièges de Circé; voilà l'écharpe qui le tire « de la tempête, et ce qui le sauve de Polyphême, de « l'enfer, etc. ».

(P. 115. Après que sa bouche l'a prononcé.)

Celui qui exigeait le serment le dictait lui-même, et il n'oubliait rien pour le rendre très-précis et sans aucune équivoque. C'est ce que les latins appellaient *conceptis verbis jurare* et *jurare in verba alicujus*.

(Page 116. Une autre nymphe s'avance, tenant une aiguière d'or.)

Madame Dacier retranche ici cinq vers. J'ai cru devoir n'en retrancher qu'un; il ne se trouve pas dans le manuscrit de Bentley, et offre une répétition inutile.

(*Ibid.* Mon ame...... en présageait d'aussi terribles.)

Voilà la sagesse et la prudence d'Ulysse.

Télégonus, qu'Ulysse eut de Circé, le tua, dit-on, par inadvertance.

Telegoni juga parricidæ.
Hor. Od. lib. iii, od. 29.

Xénocrate, envoyé chez Antipater, de la part des Athéniens, pour traiter du rachat des prisonniers, et invité par lui à sa table, lui répondit avec succès ce qu'Ulysse dit à Circé : « Quel homme en ma place, s'il « n'a pas dépouillé tout sentiment d'humanité, pourrait « goûter ni aliment ni breuvage, avant d'avoir obtenu la « délivrance de ses compagnons » ?

(Page 117. Avec plus de jeunesse, plus de force et de beauté.)

La joie de se voir délivré des maux qui accompagnent toujours le vicieux, et d'être en possession des biens que la vertu promet à ceux qui la suivent, le rajeunit et le fait paraître tout autre.

(Page 119. Et malgré l'étroite alliance.)

Il était beau-frère Ulysse.

(Page 121. Ils n'ont pas en vain proféré ces paroles.)

Les deux vers suivans sont manifestement interpolés. Je ne les ai point traduits. *Voyez* l'édition d'Ernesti.

(Page 123. A consumer dans un bûcher des offrandes précieuses.)

Du miel, des fleurs, de riches étoffes, des armes,

comme c'était la coutume. Il ne fallait offrir aux morts aucun animal fécond.

(Page 125. Il se précipite du toit.)

On allait sur les toits des maisons; ils étaient tous en terrasse.

Le caractère d'Ulysse est-il bien soutenu? Il perd toute une année chez Circé. Ses compagnons l'avertissent de partir, et semblent montrer plus d'ardeur que lui à s'éloigner de ces lieux. Son départ ne dépendait pas de lui, mais de la déesse; il l'implore pour en obtenir la permission. Il voulait que la proposition de partir vînt de la part de ses compagnons, qui l'accusaient de les avoir entraînés dans plusieurs de leurs infortunes. Homère fait sentir d'un seul mot que ce temps a paru long à Ulysse, *ἤματα μακρά*.

SUR LA DESCENTE D'ULYSSE

AUX ENFERS.

Je considérerai les motifs de la descente d'Ulysse aux enfers, et le lieu où l'on place la scène.

Pourquoi Circé dit-elle à Ulysse qu'il doit descendre aux enfers, et aller consulter l'ombre de Tirésias? N'était-elle pas déesse? Ne pouvait-elle pas lui découvrir tout ce qu'il apprend dans l'empire ténébreux, et lui épargner un voyage si terrible?

Eustathe dit que Circé veut qu'Ulysse apprenne de la bouche même de Tirésias, « que la mort lui doit « venir de la mer », afin qu'il soit disposé à s'arrêter

dans son île. Madame Dacier et Pope répète ces paroles d'Eustathe.

Cette réponse est peu satisfaisante. La passion de Circé pour Ulysse n'éclate pas d'une manière assez vive pour recourir à cette explication; son caractère est plus d'une courtisane que d'une amante. Les détails où elle entre en donnant ce conseil au héros, annoncent un autre but. D'ailleurs ces paroles où l'on prétend que Tirésias dit à Ulysse « que la mort lui doit venir de la « mer », et qui se trouvent au chant suivant, paraissent devoir être interprétés en un sens absolument contraire. Enfin si Circé, comme déesse, savait ce que Tirésias dirait à Ulysse, elle pouvait aussi savoir que ce chef n'en serait pas moins disposé à partir.

La descente d'Ulysse aux enfers peut être considérée ou comme une allégorie, ou comme un voyage à quelque lieu où se faisaient des évocations; peut-être ici l'allégorie se mêle à l'histoire.

Le côté allégorique n'est pas difficile à saisir. Un homme sage doit, autant qu'il dépend de lui, ne rien ignorer; il devrait être prêt, s'il le fallait, à pénétrer dans les entrailles de la terre, à descendre aux enfers pour découvrir la vérité. Un homme intrépide est ferme au milieu des plus grands périls; il n'est point d'épreuve assez forte qui le fasse reculer. C'est sous le même emblème que paraissent être représentés les exploits des plus grands héros de l'antiquité. La descente d'Hercule et de Thésée aux enfers couronne leurs actions éclatantes.

Facilis descensus Averni;
Noctes atque dies patet atri janua Ditis:

Sed revocare gradum, superasque evadere ad auras,
Hoc opus, hic labor est. Pauci quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti, potuêre.

ÆNEID. LIB. VI.

Ceux qui formaient des expéditions et des voyages très-éloignés, dit Strabon, passaient pour être descendus aux enfers. Il semble donc que Circé annonce à Ulysse qu'en reparaissant dans sa patrie il sortirait comme du tombeau, et ne devrait son salut qu'à l'effort le plus extraordinaire du courage.

Je ne m'arrêterai pas plus long-temps à l'allégorie. C'est un pays où d'autres risqueront peut-être moins de s'égarer.

Je passe au point de vue historique, et je me crois fondé à soutenir que l'intention d'Homère est de représenter une course d'Ulysse, dont le but était d'évoquer les mânes. Mais pourquoi aller consulter Tirésias? Circé ne connaissait-elle pas tous les secrets de la magie?

D'abord, elle n'était pas au rang des grandes déesses. La volupté était le but de ses enchantemens : elle pouvait ne pas connaître tous les secrets de l'empire ténébreux. Disons ensuite que les rangs entre les dieux et ces fameux devins n'étaient pas entièrement fixés. Tirésias, selon la fable, ne fut-il pas pris pour arbitre entre Jupiter et Junon, sur un badinage indigne de ces dieux? Les habitans de l'Olympe avaient été des hommes; ceux-ci pouvaient aspirer aux honneurs dont jouissaient les premiers. Il n'y avait rien de plus célèbre que les oracles de Tirésias. Callimaque donne à ce prophète le privilége de prédire après sa mort:

Cicéron en parle aussi. La grande réputation qu'eut Tirésias pendant sa vie, et dont on peut juger par le rôle important qu'il joue dans les tragédies anciennes, établit cette opinion [1]. Non-seulement Tirésias prophétisa après sa mort; mais il eut une fille nommée Daphné, qui fut prêtresse à Delphes. Homère, dit-on, reçut même d'elle beaucoup de vers sybillins, dont il embellit ses poëmes, et l'on prétend que c'est par reconnaissance qu'il immortalisa les oracles de Tirésias dans l'Odyssée. Je suppose que Zoïle est l'auteur de cette fable recueillie par Diodore. On ne croira guère plus à la poésie des Sibylles qu'à leurs oracles.

Mais Homère, en conduisant son héros aux enfers, n'avait-il pas encore un autre but que de lui faire consulter l'ombre de Tirésias? Il faut remonter ici jusqu'à l'origine du culte des morts et des dieux lares.

Les honneurs qu'on leur rendait dans le vestibule, venaient de l'ancienne coutume d'y enterrer les morts, qui a subsisté long-temps en Egypte. Lorsqu'on les transporta ailleurs, on rendit à leurs représentations les mêmes devoirs. Ce culte devait naturellement conduire à des évocations, pratique qui passa de l'Orient dans la Grèce, où on la voit établie du temps d'Homère. Il y avait des gens qui faisaient publiquement profession d'évoquer les ames, et il y avait des temples consacrés aux mânes, où l'on allait consulter les morts.

[1] Plutarque nous apprend que Caton l'ancien appliquait à Scipion le vers d'Homère qui renferme un éloge si distingué de la sagesse et de la science de ce prophète : « Seul il est doué d'une « rare sagesse, tandis qu'en ce lieu ne voltigent que de vains « fantômes ».

Il y en avait un chez les Thesprotes. La magie était une extension du culte religieux [1].

A ces faits, joignons ce qui nous a été transmis au sujet des mystères qui remontent à une haute antiquité, et dont on a cru qu'Homère avait eu connaissance, ce que pourrait indiquer sa description des enfers. Car on pense, avec assez de fondement, qu'une partie considérable de ces mystères consistait en évocations; et si Homère n'a pas été initié lui-même, comme on l'a dit, à ceux de Cérès Eleusine, il a pu puiser dans quelque autre source. Orphée passe pour avoir reçu l'initiation, et pour être lui-même descendu aux enfers. Il paraît qu'Homère a voulu représenter une partie de ces mystères.

Quoi qu'il en soit, il est reconnu qu'on avait institué un culte, non-seulement aux dieux lares de sa famille, mais en général aux mânes. Ce culte, auquel on associait souvent les évocations, se pratiquait sans doute dans les grands périls, dans les expiations. Les dieux avaient, si je puis ainsi parler, leurs départemens séparés; l'empire ténébreux avait ses secrets; il n'était pas même permis à tous les dieux de les pénétrer. Lucain nous offre un exemple bien remarquable de l'évocation qui se fit d'un mort dans le dessein de connaître l'avenir. Annibal, au rapport de Tite-Live, offrit en Italie un sacrifice aux mânes. Je n'examine point si c'était pour se rendre Pluton propice, ou pour s'engager à grossir les torrens de sang qu'il avait répandus. En ce cas Pluton, aussi bien que Mars, eût mérité d'être le

[1] *Voyez* Macrobe, Servius, et les Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

dieu des conquérans. Pour parler plus sérieusement, il est très-vraisemblable qu'Annibal fit cet acte religieux dans quelque vue expiatoire, ou parce qu'il tentait une entreprise périlleuse. Il se peut aussi que la renommée du lieu l'y engageât, afin d'avoir plus de conformité avec plusieurs héros de l'antiquité. Il y avait des cultes appropriés à certains lieux. L'antiquité en offre une foule de témoignages; et cette considération sert aussi à expliquer le conseil que Circé donne à Ulysse dans l'endroit qui est l'objet de cette discussion.

Ulysse ne va pas seulement aux enfers pour consulter Tirésias. Circé lui dit expressément d'y faire un sacrifice aux morts, et de leur promettre solennellement de riches offrandes lorsqu'il serait de retour dans sa patrie. Elle décrit toutes les cérémonies de ce sacrifice. Les compagnons d'Ulysse doivent appeler à grands cris Pluton et Proserpine. On voit clairement ici l'usage d'honorer les morts par un culte religieux. Le héros persécuté par le sort ne devait rien négliger de ce que lui prescrivaient d'anciens rites pour l'adoucir, et pour fléchir au moins les dieux des enfers : on peut lui appliquer ce vers de Virgile :

Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo.

AEneid. lib. vii.

Ulysse, éloigné depuis si long-temps des autels où il sacrifiait à ses lares, était particulièrement appelé à offrir un sacrifice aux morts. J'ai parlé d'un temple des Thesprotes dédié aux mânes. Quand même Homère n'eût pas suivi des traditions consacrées par l'antiquité, et qu'Orphée paraît avoir célébrées, quoi de plus naturel à une imagination poétique que de transporter un

héros, non dans ce temple, ou dans quelque autre semblable, mais sur la rive même des enfers? J'ai dit que des expiations étaient souvent le but de ces évocations. Ce qui le confirme, c'est que Tirésias ordonna à Ulysse un voyage accompagné de quelques cérémonies, pour appaiser le courroux de Neptune.

Quant aux cérémonies qui accompagnent ces évocations, on les retrouve dans l'histoire, et même on en voit une copie exacte dans d'autres poëtes, qui probablement n'eussent pas marché ici sur les traces d'Homère, si ses peintures n'eussent pas été conformes à la tradition. Voici deux passages de Silius :

Mactare repostis
Mox umbris, inquit, consueta piacula nigras
Sub lucem pecudes, reclusæque abdere terræ
Manantem jugulis spirantum cæde cruorem.
Tunc populos tibi regna suos pallentia mittent......

Eductumque tene vaginâ interritus ensem.
Quæcumque ante animæ tendunt pôtare cruorem,
Disjice, dum castæ procedat imago sibillæ. Lib. xiii.

Je serai moins long dans l'examen de l'endroit où Homère place la descente d'Ulysse aux enfers. C'est, dit-il, à l'extrémité de l'empire de la mer, dans la demeure des Cimmériens. Ici nous n'avons que des conjectures très-vagues. La plupart mettent la scène près de l'Averne. Pausanias croit que ce poëte, ayant vu dans le pays des Thesprotes les fleuves dont il parle, a donné leur nom aux fleuves des enfers. Silius dit que le lac Lucrin fut appelé anciennement Cocyte, et l'Averne, Styx. Est-ce Homère qui leur fit donner ces noms? ou nous apprend-il leur nom véritable? Ulysse arrivant le même jour aux enfers, en partant de l'île de Circé,

l'endroit où il aborde ne pouvait être éloigné. « Les an-« ciens, dit Strabon, ont placé la nécromancie d'Homère « près de l'Averne ». On a écrit que des Cimmériens habitèrent autrefois l'Italie, que la grotte fameuse de Pausilype fut commencée environ au temps de la guerre de Troie, et que les Grecs y offrirent un sacrifice aux mânes, ce qui a pu donner lieu aux fictions d'Homère. Lucrèce place près de l'Averne l'entrée des enfers. C'est par-là que Virgile y fit descendre son héros. C'est là qu'Annibal offrit un sacrifice aux mânes.

Mais la description d'Homère ne s'accorde pas avec celle des lieux où l'on veut que la scène se passe. Son héros traverse la mer, arrive à l'extrémité de l'empire de Neptune, dans un pays couvert de ténèbres. « Ja-« mais, dit le poëte, le soleil ne regarde ce pays, soit « qu'il monte vers les cieux, soit qu'il roule vers l'O-« céan ». On ne reconnaît pas à cette peinture l'Italie, contrée que le soleil regarde avec complaisance. Aussi plusieurs ont-ils placé ailleurs le séjour des enfers que dépeint Homère; ils l'ont reculé vers le nord. Un anglais, Georges Carleton [1], a entrepris de prouver que par le pays des Cimmériens où se rendit Ulysse, il faut entendre l'Angleterre. Les principales raisons sur lesquelles il se fonde, sont qu'il y eut des Cimbres qui passèrent dans ce pays, qu'il est presque toujours couvert de nuages, et que les anciens Bretons étaient fort adonnés à la magie.

Ces raisons ne paraissent pas trop bonnes. Quoique l'Angleterre soit souvent couverte de nuages, il s'en faut bien que son climat ressemble à la peinture que fait Ho-

[1] *Voyez* la Bibliothèque de Le Clerc, t. XXIV.

mère d'une contrée toujours enveloppée de la nuit, que ne regarde jamais le soleil, etc. Si les anciens Brétons étaient adonnés à la magie, ils avaient cela de commun avec la plupart des nations de leur temps.

D'autres, comme Claudien, disent qu'au rapport de la renommée, une des côtes septentrionales des Gaules fut le lieu de ces évocations. Carleton eût pu citer cette autorité pour confirmer son hypothèse.

Comme le vent qui conduisait le vaisseau d'Ulysse fut envoyé par Circé, il serait facile de mettre ici du merveilleux, et de dire que ce chef fit en très-peu de temps une route immense. Mais Homère ne paraît pas avoir eu recours à ce merveilleux, qui seul pourrait tirer d'embarras les commentateurs.

Il reste une autre solution qu'on ne leur arrache pas aisément, et qui peut-être est la seule vraie; c'est qu'Homère n'avait pas des notions fort exactes des pays que parcourut Ulysse. D'ailleurs, puisqu'il racontait des aventures fabuleuses, était-il nécessaire qu'il marquât si précisément le lieu de la scène? Les commentateurs diront-ils encore ici, pour le justifier, que tout était bon pour les Phéaciens? mais ils oublient que ce ne sont pas des Phéaciens qui lisent Homère.

Je finirai par rapporter deux passages, l'un de Strabon, l'autre de Denys. Homère, dit le premier, a pu connaître le Bosphore cimbrique, et les Cimbres qui depuis s'étaient répandus jusqu'à l'Ionie. C'est d'après les descriptions de leur pays qu'il a offert, dans celle des enfers, l'image d'une contrée toujours sombre et couverte de nuages.

Denys, au rapport d'un témoin oculaire, dit que les

Cimbres du Bosphore, pour se garantir du froid, habitaient des antres souterrains; qu'ils vivaient du produit des mines et de la magie; que les étrangers, pour leur demander des métaux et la connaissance de l'avenir, étaient obligés d'entrer dans les entrailles de la terre; et que ce peuple, ayant reçu quelques lois, fuyait cependant le soleil, et ne sortait que la nuit du fond de ses antres. Des voyageurs modernes rapportent que des peuplades du Kamtzchatka vivent de même sous terre.

Il semble donc que ces contrées moins favorisées de la nature, et ces cavernes habitées par des hommes adonnés à la magie, ont pu suggérer à Homère quelques traits du tableau qu'il fait des enfers.

Il serait assez singulier que les erreurs, où tomba Homère par rapport au climat du pays où il établit l'entrée des enfers, n'eussent pas empêché ses successeurs de suivre ses traces à cet égard. Ce serait une nouvelle preuve du pouvoir de sa muse.

Je présente ici une dernière conjecture pour concilier, s'il se peut, la géographie avec ce récit d'Ulysse; c'est qu'il y avait dans ces lieux quelque endroit inculte, marécageux, quelque antre obscur où ne luisait jamais le soleil, et que l'on appelait l'entrée des enfers : alors ce qu'Homère dit du pays entier ne regarderait proprement que ce canton et cet antre [1].

[1] Je renvoie le lecteur aux remarques sur le chant XII, qui ont pour objet les voyages d'Ulysse.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT X.

CHANT XI.

LANÇANT à la mer notre vaisseau, nous l'armons du mât et des voiles, nous embarquons les victimes, enfin nous y montons nous-mêmes, pâles, les paupières mouillées de larmes, l'ame saisie d'horreur. La déesse, qui triomphe par sa beauté et par les accens de sa voix, Circé, nous envoie un vent favorable; compagnon fidèle de notre route, il souffle; nos voiles s'enflent; notre proue fend avec impétuosité la mer azurée. Nous sommes assis et tranquilles, tandis que le pilote et le vent dirigent notre course. Durant le jour entier sont tendues les voiles du vaisseau qui franchit l'empire des ondes; et lorsqu'enfin le soleil disparaît, et que les ténèbres de la nuit se répandent, nous touchons à l'extrémité de la profonde mer. Là sont les habitations des Cimmériens, toujours couvertes d'épais nuages et d'une noire obscurité. Jamais le dieu brillant du jour n'y porte ses regards, soit qu'il gravisse vers le haut sommet de la voûte étoilée, soit que son char descende des cieux et roule vers la terre; une éternelle nuit enveloppe

de ses voiles funèbres les malheureux habitans de ces contrées.

Abordés au rivage, nous débarquons nos victimes, et nous pénétrons jusqu'au lieu que nous indiqua Circé; l'enfer s'ouvre à nos regards. Là, Euryloque et Périmède saisissent les victimes : moi, armé de mon glaive étincelant, je creuse une fosse large, profonde; sur ces bords coulent des effusions de miel, de vin, et d'eau limpide, en l'honneur du peuple entier des mânes; la fleur pure de farine blanchit ces libations. Que de prières j'adresse aux ombres! je promets de leur immoler, dès que je rentrerai dans Ithaque, une génisse stérile, la plus belle de mes troupeaux, et d'allumer un bûcher chargé d'offrandes précieuses; je promets à Tirésias le sacrifice d'un belier, le plus distingué de ceux qui paissent dans mes prairies, et aussi noir que la nuit.

Après avoir adressé aux morts mes prières et mes vœux, j'égorge les victimes sur la fosse. Le sang coule en noirs torrens. Bientôt du fond de l'Erèbe, s'élève de tous côtés le peuple léger des ombres. On voit confondus les épouses, les hommes enlevés dès leur printemps, les vieillards courbés sous le faix

des ans et des travaux, les jeunes filles gémissant d'avoir exhalé à leur tendre aurore le souffle de la vie; une foule de guerriers, victimes de Mars, couverts de profondes blessures, et chargés d'armes ensanglantées. Ces ombres se pressaient autour de la fosse avec des hurlemens affreux; j'étais glacé par la terreur. Cependant j'anime les miens à dépouiller les victimes étendues sans vie, à les livrer à la flamme, en invoquant à grands cris les dieux infernaux, l'horrible Pluton, et l'inexorable Proserpine. Moi, le glaive à la main, loin de reculer, j'ose écarter la foule des ombres, sans leur permettre d'approcher du sang, avant que Tirésias ait rendu ses oracles.

D'abord m'apparaît l'ombre de notre compagnon, le malheureux Elpénor; la terre ne l'avait pas encore reçu dans son sein. Entraînés par d'autres soins, nous avions laissé son corps dans le palais de Circé, sans l'arroser de nos larmes, sans lui rendre les honneurs funéraires. A son aspect, touché de compassion, mes yeux se mouillèrent de pleurs. Elpénor, dis-je, comment es-tu descendu au séjour de la profonde nuit? Sans voile et sans aviron, tu as devancé mon navire.

O fils généreux de Laërte, répond-il d'une

voix gémissante, un mauvais génie, et l'excès d'une liqueur fatale, causèrent ma perte. Couché au haut du palais de Circé, mon réveil fut plein de trouble; impatient de te suivre, je me précipitai du toit; mon cou fut brisé, mon ame s'envola aux enfers. Mais je t'en conjure par ceux dont tu regrettes l'absence, et que ton cœur adore comme des dieux, par ton épouse, par ton père qui éleva ton enfance avec les soins les plus tendres, par le jeune Télémaque, ce cher et unique rejeton que tu laissas dans ton palais, veuille, ô roi, dès que tu reverras l'île de Circé, te souvenir encore de ton compagnon; car je sais qu'échappé du royaume des morts, ton navire doit aborder encore à cette île. Ne m'y abandonne point sans m'avoir donné des larmes, sans m'avoir accordé un paisible tombeau; que je n'aie pas le malheur de t'attirer l'indignation des dieux. Consume mon corps, toutes mes armes, et dresse aux bords de la mer à un infortuné un monument qui soit connu des races futures; enfin que l'aviron dont mes mains, tandis que j'étais parmi mes compagnons, guidèrent ton navire, soit érigé sur ce monument. O toi, dont je déplore le sort, repartis-je, n'en doute point,

mon cœur te le promet ; tes vœux seront pleinement accomplis.

Nous formions ce lugubre entretien ; je tenais d'un bras ferme mon glaive nu sur le sang ; le fantôme, dont je n'étais séparé que par la fosse, ne cessait d'exprimer sa douleur et ses vœux. Tout à coup s'élève l'ombre pâle de ma mère, la fille d'Autolicus, la vénérable Anticlée ; elle vivait encore lorsque je partis pour la fatale Troie. J'attache sur elle un œil baigné de pleurs ; mon cœur est troublé par le désespoir. Mais, quelque effort qu'il m'en coûte, je ne laisse point approcher du sang cette ombre chérie, avant d'avoir rempli mon premier devoir et consulté Tirésias.

Enfin, blanc de vieillesse, le prophète, l'honneur de Thèbes, Tirésias paraît. Il tient en main son sceptre d'or. Il me regarde, et soudain me reconnaît. O fils infortuné de Laërte, dit-il, pourquoi as-tu quitté la lumière du soleil, et vu les mânes et leur horrible séjour ? Recule de la fosse, retire ton glaive ; laisse-moi m'abreuver de ce sang, et je te dévoilerai l'avenir. Il dit, je recule, je retire mon glaive. L'ombre approche, s'abreuve du sang noir. Voici ses oracles :

Fameux Ulysse, tu n'aspires qu'après un

fortuné retour dans ta patrie : mais un dieu semera les obstacles sur ta route ; tu n'échapperas point à l'œil de Neptune ; il nourrit au fond du cœur le plus vif ressentiment contre toi, tu as ravi la vue à son fils.

Cependant vous parviendrez, quoiqu'à travers une foule de maux, au séjour de vos ancêtres : mais ce n'est qu'à cette condition ; maîtrise tes désirs et ceux de tes compagnons, lorsqu'échappé aux tempêtes, ton vaisseau heurtera les bords de l'île de Thrinacie. Là, vous verrez paître dans de belles prairies les troupeaux florissans du Soleil, l'œil et l'oreille de l'univers. Respectez ces troupeaux, alors l'infortune s'acharne en vain à vous poursuivre ; vous reporterez un jour vos pas dans Ithaque. Malheur à vous, si vous répandez leur sang ! je t'annonce la perte de ton vaisseau et de tes compagnons : et si, par la faveur des dieux, tu évites toi-même le trépas, ton retour est lent, malheureux ; après avoir vu disparaître tous tes amis, tu reviens dans ta patrie, seul, sur un navire étranger. De nouvelles disgraces t'attendent au sein de ton palais ; tu y trouves des princes ambitieux, qui envahissent tes biens, briguent la main de ta vertueuse épouse, et cherchent à la

séduire par l'offre de leurs dons. Cependant parais dans ta demeure, et tu puniras leur orgueil et leur insolence.

Mais après les avoir immolés par la ruse ou par la force, homme né pour les périls et les travaux, reprends, il le faut, reprends l'aviron, parcours de nouveau l'onde et la terre jusqu'à ce que tu arrives chez un peuple qui n'a aucune connaissance de Neptune, qui n'assaisonne point de sel ses alimens, qui même n'a jamais entendu parler ni de proues que le vermillon colore, ni de rames, ces ailes des navires. Je vais te donner un signe certain de ton arrivée chez ce peuple. Un étranger, attachant l'œil sur le large aviron qui sera dans ta main, se présentera devant toi; il dira qu'un van repose sur ton épaule brillante de pourpre : enfonce l'aviron dans cette terre; offre à Neptune, au milieu de ce peuple, de beaux sacrifices, un belier, un verrat, un taureau; laisse dans ce lieu ton aviron, et pars. Retourné dans ton palais, fais ruisseler en l'honneur des dieux du spacieux Olympe, sans en oublier aucun, le sang des hécatombes les plus distinguées. Alors tu auras enfin appaisé Neptune; et, loin de la mer, la mort te plongeant dans un paisible sommeil, déliera

doucement le fil de ta vie, à la fin de la plus longue et de la plus heureuse vieillesse, et tu laisseras ton peuple dans la prospérité. La vérité même a dicté cet oracle.

Il dit. Tirésias, répartis-je, les décrets des dieux s'accompliront. Mais je vois près de la fosse l'ombre de ma mère immobile et muette; elle n'adresse pas une parole à son fils, ni même ne lève sur lui ses regards. Dis, ô divin prophète, par quel moyen pourra-t-elle me reconnaître?

Tu vas l'apprendre, répond-il. Celui des morts auquel tu permettras d'approcher de cette fosse et de s'abreuver de ce sang, ne tardera pas à te reconnaître, et t'instruira de ce qui peut t'intéresser : mais celui que tu en écarteras fuira dans la nuit profonde.

L'ombre, après m'avoir rendu ses oracles, se retire et se perd dans la sombre demeure de Pluton. Je restais avec constance en ce lieu. Ma mère enfin s'approche, touche de ses lèvres le sang noir des victimes. O mon fils, dit-elle soudain d'une voix lamentable, comment es-tu descendu vivant dans ce séjour de ténèbres? l'aspect en est interdit à ceux qui respirent. De grands fleuves, de redoutables torrens, et avant d'y arriver, une barrière

immense, l'océan, qu'on ne peut franchir sans le secours du meilleur des vaisseaux, nous séparent. A ton retour de Troie, égaré long-temps dans ta course, aurais-tu été jeté, avec tes compagnons, dans cette triste demeure? Quoi! tu n'es pas encore rentré dans Ithaque? tes yeux n'ont-ils pas revu Pénélope et ton fils?

Ma mère, dis-je, l'excès de mes disgraces m'a contraint d'aller dans l'empire des morts consulter l'ombre de Tirésias. Toujours errant de plage en plage, poussé d'infortune en infortune, du moment où, sur les pas du grand Agamemnon, je courus attaquer Troie, je n'ai point encore touché les bords de ma terre natale, ni de la Grèce. Mais, dis-moi, je t'en conjure, quel destin t'a plongée dans l'éternelle nuit des enfers? Sont-ce les langueurs de longues infirmités? ou Diane, par le vol rapide et insensible de ses flèches, a-t-elle rompu la trame de tes jours? Parle-moi du bon vieillard mon père Laërte, et du fils que je laissai dans mon palais; vivent-ils encore? sont-ils en possession de mes domaines? ou quelqu'un a-t-il osé les en dépouiller? N'a-t-on plus d'espoir de mon retour? Fais-moi connaître aussi les pensées, les sentimens de

mon épouse. Un lien étroit l'attache-t-il toujours à cet enfant? et veille-t-elle à la conservation de mes biens? ou enfin a-t-elle donné sa main à quelque prince illustre de la Grèce?

Ton épouse! répond ma mère vénérable; rien aurait-il pu ébranler sa constance? Ah! elle n'a pas quitté le seuil de ton palais; ses jours et ses nuits, cercle de douleurs, se consument dans les larmes. Tant que j'ai vécu, personne ne s'est emparé de tes domaines; déja Télémaque, tout jeune qu'il est, dirige la culture de tes champs; et, formé par le ciel, pour être roi et juge suprême, il participe aux festins du peuple, et chacun s'honore de l'y admettre. Mais ton père, hélas! ne porte plus ses pas à la ville; absorbé dans le désespoir, il se cache au sein de ses campagnes. Il s'y traite durement. Il n'est plus pour lui ni tapis brillans, ni superbes couvertures, ni riches vêtemens; l'hiver même, il n'a d'autre lit que la terre; enveloppé de vils manteaux, entouré de ses esclaves, ce roi sommeille près du feu, dans la poussière. Dans les jours plus heureux de l'été et de l'automne, on lui forme, à l'abri d'une treille, au milieu de ses fertiles vignobles, un humble lit des feuilles dont la terre est jonchée. Là,

il gémit ; chaque instant accroît son désespoir ; il déplore sans cesse ta destinée, et à tant de peines, se joint le fardeau de l'importune vieillesse. C'est ainsi que je vis arriver le terme fatal. Non, les traits de Diane, mort trop fortunée, ne me précipitèrent point au tombeau, ni aucune infirmité, sort commun des hommes, ne sépara mon ame d'un corps lentement consumé ; mais les soupirs et les pleurs continuels que je te donnais, mon cher Ulysse, mes vives inquiétudes sur ta destinée, le souvenir toujours présent de ton ame noble et tendre, m'arrachèrent enfin, après de longs tourmens, cette lumière tant souhaitée, la lumière du jour.

Elle dit. Je désire ardemment d'embrasser la pâle image d'une mère adorée ; trois fois je m'élance pour la serrer contre mon sein, trois fois elle s'envole de mes bras : ainsi disparaît une ombre fugitive, un songe léger. Une douleur plus vive déchire mon ame. O ma mère, m'écriai-je, pourquoi te dérober à mes embrassemens? Unis par ces tendres étreintes, au moins dans les enfers, nous nous serions rassasiés du plaisir amer de confondre nos larmes. Cruelle Proserpine, au lieu de cette ombre si chère, ne m'as-tu envoyé qu'un

vain fantôme pour redoubler mes gémissemens et mon désespoir?

Hélas! mon fils, le plus infortuné des humains, répondit l'ombre, la déesse des enfers, Proserpine, ne t'a point abusé. Telle est, après le trépas, la condition des mortels : ils n'ont plus ni chairs, ni os; tout est la proie de la flamme dévorante, dès que le corps pâle et glacé a exhalé le souffle de la vie; l'ame, comme un songe voltigeant, fuit au séjour des ombres. Hâte-toi, remonte à la lumière; et souviens-toi de tous les secrets de l'empire ténébreux; qu'un jour ta bouche les dévoile à ta fidèle Pénélope.

Cependant, envoyées par la redoutable Proserpine qui hâtait leurs pas, accourent les ombres des épouses et des filles des plus grands héros; elles se pressent en foule autour de la fosse sanglante. L'ordre de Tirésias se retrace à mon esprit; mon épée brille aussitôt dans ma main intrépide, et ne leur permet point de s'abreuver toutes à la fois du sang des victimes. Elles approchent donc tour à tour; je les interroge à loisir; elles m'apprennent leur race et les événemens fameux de leur vie.

Celle qui s'offre à mes premiers regards;

est Tyro, d'un sang illustre, la fille du redoutable Salmonée, et l'épouse de Créthée né d'Eole. Jadis, éprise du divin fleuve Enipée, qui épanchait dans les campagnes les plus belles eaux, elle se baignait souvent dans ce crystal limpide. Neptune, un jour, sous la forme de ce dieu, surprend la jeune beauté près du fleuve roulant dans la mer. Soudain les vagues azurées s'élèvent comme une montagne, et, se courbant en voûte autour des deux amans, dérobent à tous les regards le dieu et l'aimable mortelle. Il lui délie la ceinture; sur les yeux de Tyro flotte la vapeur d'un léger sommeil, qui favorise l'erreur de cette amante. Belle Tyro, lui dit le roi des mers, tu ne dois pas rougir de ma flamme. Avant que l'année ait fini son tour, tu seras mère de deux illustres rejetons; la couche des immortels enfante des héros. Elève ces heureux fruits, prodigue-leur les plus tendres soins. Rentre dans le palais de ton père; mais garde-toi de révéler ce secret important, qu'il soit renfermé au fond de ton cœur. Reconnais le dieu qui commande aux flots. En achevant ces paroles, il se précipite dans les vagues agitées de la mer. Au temps marqué, Tyro mit au jour Pélias et Nélée, qui tous deux,

ministres du grand Jupiter, furent décorés du sceptre : l'un régna sur les plaines étendues d'Iolcos, couvertes de troupeaux ; l'autre fit la gloire de Pylos. Tyro fut ensuite unie à un mortel. D'elle et de Créthée son époux, naquirent d'autres rejetons célèbres, Æson, Phérès, Amythaon dont le char volait dans la carrière.

L'ombre d'Antiope vint, Antiope, dont Asope fut le père, et qui reposa entre les bras de Jupiter. Ses deux fils, Amphion et Zéthus, illustrèrent sa race. Ce sont eux qui jetèrent les fondemens de Thèbes aux sept portes, et la munirent de tours, ne pouvant, malgré leur valeur, habiter sans remparts une ville si spacieuse.

Cette ombre disparut, et je vis l'épouse d'Amphitrion, Alcmène : elle reçut dans ses bras le dieu du tonnerre ; de cette union naquit le plus grand des héros, cet Hercule, au cœur de lion, invincible dans les combats. A mes regards s'offrit aussi Mégare, la fille du superbe Créon, associée par les nœuds de l'hymen à ce héros nommé le fils d'Amphitrion, mais dont la constance et l'intrépidité annonçaient un rejeton des dieux.

Je vis l'ombre de la mère d'Œdipe, l'in-

fortunée Epicaste, qui, par une aveugle erreur, commit l'action la plus atroce, épousa son propre fils : parricide, il souilla le lit de sa mère. Cet horrible inceste fut dévoilé par les dieux. Roi de la fameuse Thèbes par leurs funestes décrets, il souffrit dans ces murs tout ce que l'infortune a de plus terrible. La reine, dans l'accès du plus violent désespoir, termina ses jours ; elle attacha un cordon fatal à une poutre élevée ; on l'y vit suspendue ; son ame fuit dans la demeure éternelle des enfers, laissant à son fils toutes les furies, et les inexprimables malheurs qu'elles ne se lassent point d'entasser sur la tête d'un mortel pour remplir les malédictions d'une mère.

Je vis la belle Chloris, la plus jeune des filles d'Amphion. Le roi qui tint le sceptre avec éclat dans Orchomène et Pylos, Nélée, charmé de ses grâces, la combla des plus magnifiques présens, et la conduisit dans son palais. De cet hymen naquirent trois fils illustres, Nestor, Chromius, le fier Périclymène, et une fille, l'aimable Péro, la merveille de son siècle. Elle était recherchée avec ardeur par tous les princes voisins : mais, pour l'obtenir de Nélée, il faut (entreprise terrible!) lui amener des champs de Phylacé

les taureaux indomptables, retenus injustement par le superbe Iphiclus. Le seul Mélampe, un divin prophète, ose annoncer qu'il tentera les hasards de cette conquête, et qu'il en triomphera. Traversé par les arrêts des dieux, il est d'abord vaincu par des pâtres féroces, et chargé de chaînes. Les jours et les mois s'écoulent, l'année finit son cours, l'heure arrive. Tout à coup l'inexorable Iphiclus ôte les liens à son prisonnier, qui a su lui expliquer d'anciens oracles. Ainsi s'accomplit la volonté de Jupiter.

Je vis s'avancer l'ombre de Léda, épouse de Tyndare, mère de deux héros, Castor qui dompte les coursiers, Pollux qui triomphe armé du ceste. Ils vivent, quoiqu'au sein profond de l'empire des morts : honorés de Jupiter au-delà du tombeau, chaque journée, et tour à tour, ils renaissent à la lumière, et se replongent au séjour de l'Erèbe ; ils partagent les honneurs qu'on rend aux dieux.

Je vis arriver aussi l'épouse d'Aloëus, Iphimédée, fière d'avoir eu Neptune entre ses bras. De cette union naquirent deux fils (leur vie eut cependant un terme fort court), Ephialtes et Otus, qui surpassèrent tous les géans. Le seul Orion, qui fut le plus terrible

des enfans de la Terre, eut une stature plus majestueuse et plus gigantesque encore. A peine comptaient-ils neuf ans, déjà neuf coudées étaient la mesure du contour de leur corps, vingt-sept celle de leur hauteur effrayante. Orgueilleux de leur taille et de leur force plus qu'humaine, ce sont eux qui menacèrent les immortels d'apporter dans leur séjour le tumulte et l'horreur de la guerre. Pour escalader les cieux, leurs bras s'efforcèrent de rouler l'Ossa jusque sur l'Olympe élevé, et de charger ensuite l'Ossa du Pélion avec ses forêts chancelantes. S'ils étaient parvenus à l'âge mur, ils auraient accompli leur dessein; mais, avant qu'un tendre duvet eût fleuri sous leur tempe et bruni leur menton, le fils de Jupiter et de Latone lança deux flèches, et les deux géans furent précipités dans les enfers.

Phèdre parût à mes yeux, ainsi que Procris, et Ariane, fille du sage Minos, la belle Ariane, que jadis Thésée enleva de Crète pour la mener aux heureuses contrées où s'élèvent les murs sacrés d'Athènes. Vain espoir! atteinte des flèches de Diane (ainsi l'attesta Bacchus), l'île de Dia fut son tombeau.

Enfin, du séjour de l'éternelle nuit sortirent les ombres de Mæra, de Clymène et de l'odieuse Eriphyle qui, pour un collier d'or, vendit son époux. Je ne puis vous décrire ni vous nommer toutes les épouses et toutes les filles des héros qui s'élevèrent de l'Erèbe : avant la fin de ce récit, la nuit aurait disparu avec ses douces ombres. Mais il est temps d'aller chercher le repos, soit dans ce palais, soit dans le navire auprès de mes compagnons. C'est aux dieux, ainsi qu'à vous, de fixer le moment de mon départ.

Il dit. Tous les chefs, enchantés de son récit, semblent être muets; et tandis que la nuit fait descendre ses ombres sur le palais, il y règne un profond silence. La reine Arété prend enfin la parole. Chefs des Phéaciens, dit-elle, que vous semble de cet étranger? quelle noblesse dans ses traits, dans son port! quelles sont les rares qualités de son ame! Je me glorifie d'avoir un tel hôte; mais chacun de vous participe à la satisfaction de l'entendre et à l'honneur de le recevoir. Ne précipitez donc pas son départ, et que trop de promptitude ne le prive pas des dons que vous lui devez pour adoucir ses infortunes et pour lui témoigner votre bienveillance.

Vos palais, par la libéralité des dieux, ont de grandes richesses.

Le plus âgé des Phéaciens, le héros Echénée, élevant la voix : Amis, dit-il, le discours de la reine est conforme à sa prudence, à sa générosité, à nos désirs et à notre devoir ; obéissons : mais Alcinoüs est ici la règle de nos actions et de nos paroles.

La volonté de la reine sera pleinement satisfaite, répondit Alcinoüs, si les dieux me conservent la vie et le sceptre. Que notre hôte veuille seulement retarder son départ jusqu'à demain, pour que rien ne manque à nos dons, gages de nos sentimens. Il peut s'assurer que tous les chefs, et moi qui tiens ici le rang suprême, nous favoriserons le plus ardent de ses vœux.

Alcinoüs, puissant roi, dit Ulysse, quand vous m'obligeriez de prolonger ici mon séjour, même d'une année, s'il vous fallait ce temps pour faire les apprêts de mon départ et pour m'illustrer par vos nobles dons, je ne balancerais pas à vous obéir. Comblé des marques de votre bienveillance, je serai plus révéré et plus chéri de tous ceux qui me reverront dans les murs d'Ithaque.

O fils de Laërte, reprit Alcinoüs, car tu

l'es, il ne faut que te voir et t'entendre pour être convaincu que tu n'es pas de ces hommes trop nombreux qui, sous un nom emprunté, parcourent la terre, composent des fables, et ourdissent l'imposture, tandis que leur contenance annonce l'ingénuité. Tes discours ont un charme attrayant; ton ame n'est pas moins belle. Semblable à un chantre divin, tu nous as raconté l'histoire des Grecs et celle de tes disgrâces touchantes. Daigne poursuivre, et m'apprendre si, dans les enfers, tu aperçus quelqu'un des héros qui t'accompagnèrent aux champs d'Ilion, et y trouvèrent leur tombeau. La nuit est longue, le temps qu'elle nous laisse est infini : l'entretien d'un tel hôte bannit aujourd'hui le sommeil de ce palais; continue à me parler de tant de merveilles. Pour moi, si, sans te fatiguer, tu pouvais me raconter ce qui t'est arrivé de funeste et de surprenant, je t'écouterais avec satisfaction jusqu'à l'aurore.

Grand roi, dit Ulysse, il est un temps pour les longs entretiens, il en est un aussi pour le sommeil. Cependant, si tu n'es pas las de m'écouter, je ne refuse point de te raconter des revers plus sinistres encore, qu'essuyèrent ceux de mes amis qui, échappés devant

les remparts d'Ilion à ce que la guerre a de plus terrible, ensanglantèrent leurs foyers par les fureurs d'une femme.

Par l'ordre de la chaste Proserpine, les ames des épouses et des filles de tant de héros disparaissent dans la nuit des enfers, et je vois s'avancer l'ombre majestueuse d'Agamemnon, plongé dans une morne douleur, entouré de ceux qui, dans le palais d'Egisthe, partagèrent sa triste destinée. A peine ses lèvres ont touché le sang des victimes, qu'il me reconnaît; il verse un long ruisseau de larmes, jette des cris plaintifs, et, les bras tendus vers moi, est impatient de me serrer contre son sein. Vains efforts! toute la vigueur et toute la souplesse de ses membres se sont évanouies. A son aspect mon cœur est vivement ému; enfin, les yeux baignés de pleurs, je profère ces paroles:

O fils d'Atrée, Agamemnon, le plus illustre des rois, est-ce bien toi qui t'offres à mes regards? quel destin a triomphé de toi, et t'a plongé dans le sommeil profond de la mort? Neptune, déchaînant contre toi la fureur de ses tempêtes, t'a-t-il enseveli dans ses abîmes, toi et ta flotte? ou ton sang a-t-il coulé dans les champs de la guerre, sur une rive enne-

mie, que ton bras victorieux ravageait, et dépouillait de ses riches troupeaux? ou, armé pour la conquête d'une ville, et près de la piller et d'emmener ses femmes captives, es-tu tombé devant ses remparts?

Fils de Laërte, héros fameux par ta patience et ton courage, me répondit le fantôme, les tempêtes de Neptune ne m'ont pas englouti dans les ondes; des ennemis ne m'ont point ravi le jour dans un combat sur une terre étrangère. C'est Egisthe; c'est ma barbare épouse, qui, m'attirant dans le piége le plus noir, m'assassinèrent au milieu d'un festin pompeux; ainsi, dans sa paisible étable, le bœuf tombe sans vie. Voilà ma fin déplorable. Autour de moi coula, en torrens, le sang de mes amis égorgés; tel aux superbes banquets, ou aux noces splendides d'un homme riche et puissant, le carnage fait ruisseler le sang des victimes et dévaste toute une bergerie. Ton œil intrépide vit bien des massacres, soit dans les combats singuliers, soit dans l'horreur de la mêlée, mais ton cœur eût été déchiré par ce spectacle affreux: autour des coupes sacrées, autour des tables chargées de tout l'appareil du festin, nos cadavres jonchaient le pavé; le sang inondait l'enceinte

entière de la salle. La voix lamentable de la fille de Priam, Cassandre, que la furieuse Clytemnestre immolait à côté de moi, frappa mon oreille. A cette voix, étendu à terre, je levai avec effort ma main mourante pour la porter à mon glaive; mais cette femme exécrable prit la fuite; elle ne daigna pas même ordonner qu'on me fermât les yeux, ni qu'on me rendît les devoirs funèbres. Non, il n'est rien sur la terre ni dans les enfers de plus audacieux ni de plus abominable qu'une femme qui a franchi toutes les barrières, et dont l'esprit a conçu l'attentat impie d'assassiner son époux. Hélas! je pensais que mon retour remplirait de joie mes enfans, mes serviteurs et toute ma maison: mais ce monstre, portant à son comble l'art des crimes, s'est souillé d'une éternelle infamie, qui sera pour tout son sexe, pour celles même dont il s'honore le plus, une tache flétrissante.

O ciel! lui répartis-je, combien Jupiter hait la race d'Atrée, race toujours victime de la perfidie des femmes! Nous périmes en foule pour la cause d'Hélène. Clytemnestre, en ton absence, ourdit contre toi cette noire trame..

C'est ainsi que ma douleur s'exprimait. Mon

exemple, reprit-il, doit t'instruire; n'aie pas toi-même une aveugle complaisance pour ton épouse : tu peux lui montrer de la confiance; mais sache te maîtriser, et ne lui découvre point tous les secrets de ton ame. Ulysse, tu n'as point à redouter des crimes semblables de la part de la fille d'Icare. La vertu respire au sein de Pénélope. Quand nous partîmes pour les combats, elle avait, depuis peu de temps, serré les nœuds de l'hyménée; son fils était encore à sa mamelle; aujourd'hui il est déjà sans doute assis avec éclat parmi les hommes faits. Quelle heureuse destinée! son père, rentré dans Ithaque, jouira de la satisfaction de le revoir, et ce fils, doux nœuds de la nature! serrera son père entre ses bras. Quant à moi, mon indigne épouse ne m'a pas même laissé goûter à souhait la douceur de revoir mon Oreste; elle a précipité le coup assassin. Crois-en les conseils d'un ami; n'aborde qu'en secret et sans être connu au rivage d'Ithaque : désormais il est permis d'avoir quelque défiance de la femme la plus accomplie. Mais réponds-moi; ne me cache rien; sais-tu si mon fils respire? peux-tu me nommer le lieu de sa retraite? où est-il? dans Orchomène, ou dans Pylos? ou chez mon frère

Ménélas à Sparte ? L'ombre d'Oreste n'a pas encore paru dans cette triste demeure.

Fils d'Atrée, lui dis-je, ne m'interroge pas à ce sujet : je ne veux point te flatter par des paroles mensongères. J'ignore s'il est au nombre des morts ou des vivans.

Tandis que pénétrés de douleur, et laissant couler nos larmes, nous nous livrions à cet entretien, paraît l'ombre d'Achille, accompagnée de son ami Patrocle. Le sage Antiloque les suit, ainsi qu'une ombre d'une taille gigantesque, l'ombre d'Ajax. Il fut le plus distingué des Grecs par sa force, par sa stature et par sa valeur ; le seul fils de Pélée l'emportait sur ce héros.

Le fantôme d'Achille me reconnaît. Intrépide Ulysse, nourri dans les stratagèmes, me dit-il d'une voix sombre, ô infortuné, quelle entreprise inouie doit encore effacer tes anciens exploits ! comment oses-tu descendre vivant au palais de Pluton, percer cet abîme, séjour des morts, ombres vaines des humains ?

O fils de Pélée, toi le plus grand des héros de la Grèce, répondis-je, je suis venu consulter Tirésias, apprendre comment je pourrais parvenir aux âpres rochers d'Ithaque ;

car, hélas! toujours précipité de malheurs en malheurs, je n'ai point encore imprimé le pied sur les bords de ma patrie, ni de la Grèce. Quant à toi, tu es le plus fortuné des hommes, soit des races passées, soit de celles qui doivent naître. Nous, toute la nation des Grecs, nous t'avons honoré durant ta vie, comme l'un des immortels; et après ton trépas, je vois que tu règnes encore sur le peuple des ombres. Ainsi, Achille, quoique dans l'empire des morts, bannis la tristesse et jouis de ta félicité.

Consolation trop vaine! répartit Achille. J'aimerais mieux être l'esclave du plus indigent des laboureurs, qui vit à la sueur de son front, que de régner sur le peuple entier des ombres. Mais parle-moi de mon fils. A-t-il paru avec distinction à la tête des héros? ou aurait-il démenti mon espoir? serait-il resté sans gloire dans ses foyers? N'as-tu rien appris aussi de Pélée? est-il toujours honoré des Phthiotes? ou la vieillesse qui, sans doute, rend ses mains tremblantes et ses genoux chancelans, l'exposerait-elle à leur mépris et à celui des autres Grecs? Hélas! je ne suis point à ses côtés pour le secourir. Je ne suis plus ce guerrier, tel que tu m'as vu, lorsqu'à

la clarté du soleil, volant à la défense des fils de la Grèce, j'exterminais, sous les remparts de Troie, un peuple entier de valeureux combattans. Si je paraissais sous cette forme, ne fût-ce qu'un moment, dans le palais de mon père, quels que soient les insolens qui osent l'opprimer et le dépouiller de ses honneurs, ils pâliraient en reconnaissant ce bras invincible.

Il dit. Je lui répondis : Aucune nouvelle du sage Pélée n'est parvenue à mon oreille. Quant à Néoptolème, ton fils, je puis, selon tes désirs, t'instruire de ses actions. C'est moi qui, sur mon vaisseau, le conduisis de Scyros à l'armée des Grecs. Chaque fois que nous formions un conseil sous les murs d'Ilion, il y faisait admirer son éloquence et la justesse de ses avis : seuls, le divin Nestor et moi, mûris par l'âge et l'expérience, nous l'emportions, dans cette lice, sur le jeune guerrier. Mais lorsque nous combattions devant ces remparts, on ne le vit jamais rester au milieu de nos rangs ; il se précipitait avec joie sur l'ennemi, loin de nous tous, son courage ne le cédant à aucun de nos héros. Que de valeureux combattans il perça de sa main dans l'ardente mêlée ! Je ne saurais te nommer le

peuple entier des victimes qu'il abattit en signalant sa bravoure pour les Grecs : c'est assez de t'apprendre que son glaive fit mordre la poudre à un héros terrible, le rejeton de Télèphe, et le plus beau des hommes après Memnon, fils de l'Aurore, Eurypyle, attiré à Troie par un noble prix, la main d'une des filles de Priam; autour de son corps, Néoptolème fit nager dans leur sang les nombreux compagnons de ce chef, les Cétéens, qui secondèrent jusqu'au dernier soupir son audace.

Mais jamais n'éclata plus le courage de ton fils que lorsqu'il nous suivit, nous l'élite des Grecs, dans ce monstrueux cheval de hêtre, l'ouvrage d'Epée. Tout reposait sur moi dans cette entreprise ; le moment de fermer ou d'ouvrir cette embuscade était commis à mes soins. Là, plusieurs des illustres chefs essuyaient furtivement leurs pleurs, et ne pouvaient raffermir leurs genoux tremblans : lui, je le sais, ne répandit pas une larme, et son jeune front ne se couvrit pas une seule fois de pâleur; au contraire, pouvant à peine dompter sa noble impatience, frémissant de rester caché, il me sollicitait de nous précipiter au combat, et portant une main à son glaive et

l'autre à sa lance, il brûlait de consommer la ruine de Troie. Enfin, quand nous eûmes réduit en cendres cette ville fameuse, il monta dans son vaisseau avec d'honorables prix et un riche butin, sans avoir essuyé la moindre atteinte ni du glaive tranchant, ni des traits ailés, auxquels il est si rare d'échapper dans la mêlée où l'aveugle Mars exerce toute sa rage.

Après avoir entendu ces paroles, l'ombre de l'impétueux rejeton d'Æaque, charmée d'apprendre de ma bouche que son fils a paru avec tant d'éclat parmi les héros, s'éloigne, traverse à grands pas la sombre prairie d'asphodèle.

D'autres morts s'arrêtèrent près de moi, et, livrés à la tristesse, me racontèrent leurs revers. Seule, une ombre morne, désolée, se tenait à une longue distance ; c'était le fils de Télamon, Ajax : toujours rempli d'un courroux superbe, il ne pouvait me pardonner la victoire que je remportai sur lui devant notre flotte, lorsqu'on débattit dans un conseil nombreux qui d'entre nos chefs serait le possesseur des armes d'Achille, prix proposé par la déesse Thétis, mère de ce héros, et décerné par Minerve et par nos captifs,

les fils de Troie. Eh! plût aux dieux que je n'eusse jamais obtenu ce triomphe! la terre n'enfermerait pas dans son sein une tête si précieuse; nous ne pleurerions point cet Ajax qui, par sa taille héroïque et par ses nombreux exploits, fut le premier des Grecs, après l'invincible fils de Pélée.

Ajax né de Télamon, lui dis-je d'une voix douce et affectueuse, peux-tu donc me haïr, même après le trépas? Oublie, ombre généreuse, oublie ces armes fatales, destinées par les dieux à être le malheur de la Grèce, qui perdit en toi son principal rempart. Chefs et soldats, nous sommes tous aussi inconsolables de ta mort que de la mort d'Achille. Il n'est aucun de nous à qui l'on doive imputer ce deuil; c'est au seul Jupiter, qui a conçu une haine terrible contre l'armée entière des Grecs, et qui, pour la punir, a borné le cours de tes journées. Approche, ô prince que j'honore; et daignant prêter l'oreille à mes discours, ne sois pas inexorable, dompte le fier courroux de ton cœur magnanime.

Il garde obstinément un morne silence, se retire, et fuit parmi la foule des ombres dans la nuit de l'Erèbe. Cependant, malgré son courroux, j'aurais suivi le spectre dans cette

nuit profonde, il n'aurait pu me refuser de m'adresser la voix ou d'entendre ma prière, si d'autres objets n'avaient excité mon attention et ma surprise.

Minos, fils de Jupiter, frappa mes regards. Assis sur un trône, et tenant un sceptre d'or, il jugeait les ombres. Tous les morts, les uns assis, les autres debout, se pressaient autour de ce roi; tour à tour ils répondaient de leurs actions à ce tribunal majestueux, qu'on découvrait dans le palais de Pluton; les portes immenses étaient ouvertes.

Je vis de loin un spectre, le plus énorme des géans, Orion, poursuivant, dans une longue prairie semée d'asphodèle, une foule d'animaux féroces, qu'autrefois il extermina sur les montagnes désertes. Son bras est toujours chargé de sa massue d'airain, forte et indestructible.

Au delà j'aperçus Titye, ce fils terrible de la Terre, étendu, mesurant de la longueur de son corps neuf arpens. Deux vautours rapaces, attachés incessamment à cette ombre, le bec enfoncé dans son sein, lui dévorent le cœur; ses mains ne peuvent les écarter. Il avait eu l'insolence d'attenter à la pudeur de Latone, épouse de Jupiter, un jour qu'elle

portait ses pas aux murs de Pytho, à travers les champs délicieux de Panope.

Là encore je vis Tantale, accablé d'inexprimables tourmens. Debout, le menton baigné par les flots, il était plongé dans un lac d'une eau plus claire que le cristal; haletant sans cesse, ses lèvres, ses regards, ses traits, tout annonçait la soif dont il était consumé. Chaque fois que le vieillard se baissait pour approcher ses brûlantes lèvres de l'onde, l'onde s'évanouissait, engloutie dans un abîme par le pouvoir d'une furie, et il ne voyait autour de lui qu'une terre aride. Des arbres qui touchaient le ciel, abaissaient sur sa tête leurs rameaux chargés des fruits les plus délicieux, la poire balsamique, l'orange dorée, la douce figue, la verte olive et la pomme attrayante : mais chaque fois qu'il levait les mains vers ces fruits pour en cueillir, un ouragan impétueux enlevait tout à coup ces rameaux jusques aux sombres nuées.

Sisyphe, à son tour, frappa mes yeux, Sisyphe qui succombe sous le poids d'affreux tourmens. Portant une roche énorme, travaillant et des bras et des pieds, il la poussait avec de lugubres gémissemens jusqu'au roide sommet d'un mont sourcilleux : mais hors

d'haleine, à l'instant où il était près d'y placer cette masse, une force invincible la repousse soudain, et l'impitoyable et accablante roche retombe, roule et se précipite en un moment au fond de la plaine. Au même instant Sisyphe reprenait le lourd fardeau, recommençait en vain sa laborieuse et pénible tentative; la sueur, en longs torrens, ruisselait de ses membres; un tourbillon de vapeur, semblable à un nuage de poussière, fuyait de sa tête fumante.

Enfin parut devant moi le formidable Hercule, ou plutôt son fantôme : car le demi-dieu lui-même, assis dans l'Olympe à la tête des immortels, s'abreuve de nectar; et la charmante Hébé le reçoit dans ses bras. Devant cette ombre, les morts épouvantés, comme des nuées de timides oiseaux, s'agitaient et fuyaient en poussant des clameurs perçantes. Il était aussi sombre que la nuit la plus noire. Son arc tendu, et la flèche appuyée sur la corde, il lançait autour de lui de terribles regards, comme toujours prêt à frapper. A l'aspect du large baudrier d'or qui lui couvrait le sein, on frémissait d'épouvante : là, par un travail merveilleux, respirent des ours furieux, des sangliers écumans, de féroces

lions; là on voit les combats, le sang, le meurtre et le carnage. Que l'artiste qui aurait formé un semblable baudrier, content d'être parvenu au comble de son art, laisse désormais reposer ses mains et son industrie.

Dès que cette ombre a tourné sur moi les yeux, elle me reconnaît. Fils illustre de Laërte, ah! mortel infortuné, me dit-elle d'une voix lugubre, tu portes donc aussi le fardeau des revers, mon éternel partage tant que m'éclairèrent les rayons du soleil! Mon père est le puissant Jupiter: cependant je ne voyais aucun terme à mes peines et à mes disgrâces. Je fus soumis au plus vil des hommes, et ses ordres m'imposèrent les plus grands et les plus périlleux travaux. Il me commanda même de descendre dans cette sombre demeure, et d'en ravir Cerbère, le gardien de l'empire des morts; il s'assurait que cette entreprise était impossible, et que j'y rencontrerais ma perte. Je triomphai cependant; et, guidé par Mercure et Minerve, je traînai l'affreux Cerbère hors des enfers.

En achevant ces mots il s'éloigne, et s'enfonce dans le séjour des mânes. Je restais immobile, espérant de voir les ombres d'autres héros de ces âges reculés. Peut-être au-

raient paru à mes yeux ceux que je désirais encore de connaître, tels que Thésée et son ami Pirithoüs, ces nobles descendans des dieux : mais autour de moi s'assemble et se presse le peuple innombrable des morts ; ils remplissent l'enfer de sombres hurlemens et de clameurs terribles. Je frémis ; la pâle horreur glaça mes sens ; je craignis qu'envoyée par Proserpine du fond de l'Erèbe, la tête hideuse de la Gorgone ne frappât mes regards. Je me rends aussitôt d'un pas rapide à mon vaisseau ; j'ordonne à mes compagnons d'y voler, de le détacher du rivage. Ils obéissent, occupent les bancs du navire ; de nombreux avirons l'ébranlent et le dirigent : un vent favorable s'élève ; et, portés sur les vagues mobiles, nous traversons le grand fleuve, l'empire majestueux de la mer.

FIN DU CHANT ONZIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT ONZIÈME.

On a observé que c'est sur l'ancienne croyance de l'immortalité de l'ame qu'est fondée la plus ancienne de toutes les sortes de divinations. Saül se sert d'une pythonisse pour évoquer Samuel; beaucoup de théologiens ont cru que c'était par le secours du démon. Dans une tragédie d'Eschyle, l'ame de Darius est évoquée. Homère a suivi des opinions établies.

Il est connu que les cérémonies usitées par les Egyptiens dans leurs sépultures, ont donné naissance aux descriptions qu'Orphée fit des enfers. On mettait le corps dans une barque, qu'un homme, nommé Caron, faisait traverser le lac Achérusia. Près du lac était le temple d'Hécate. A l'autre rive étaient ceux qui jugeaient le mort. Probablement ces cérémonies donnèrent lieu aux représentations que l'on voyait dans les mystères.

Virgile, en empruntant d'Homère cet épisode, l'appropria à son héros et aux Romains. L'abbé Fraguier, dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, donne la préférence à Virgile. Le but d'Enée, dit-il, est plus important que celui d'Ulysse. Celui-ci va consulter Tirésias; Enée va consulter son père. Les ombres qui apparaissent à Ulysse n'ont presque aucun rapport à l'Odyssée; Enée apprend l'histoire de sa postérité, et les moyens de jeter les fondemens du plus grand empire de l'univers.

Si le but d'Ulysse a moins d'importance, il ne laisse pas d'exciter un grand intérêt à cause de celui que nous prenons à sa personne; c'est de ce voyage que dépend le salut du héros. Enée est un personnage moins intéressant qu'Ulysse. L'intervalle qui s'était écoulé depuis la guerre de Troie jusqu'à Homère, n'était pas si long, et ne lui fournissait pas un assez grand nombre d'événemens mémorables. Il était donc obligé d'employer des épisodes d'un autre genre, épisodes qui n'avaient pas un rapport particulier à son héros, mais qui intéressaient tous les Grecs. Le cours de sept siècles, des faits remarquables et des caractères frappans, fournirent à Virgile une matière plus riche et plus heureuse, qu'il sut mettre en œuvre; cependant elle n'a pas pour nous tout l'intérêt qu'elle avait pour les Romains. Enée voit des héros qui doivent naître et qui concourent à ses vues. Ulysse voit un grand nombre d'anciens héros, ses amis, avec le secours desquels il renversa Troie : ainsi l'on ne saurait dire que l'apparition de ces héros n'ait aucun rapport à l'Odyssée. Les Phéaciens ne peuvent entendre parler de ces grands personnages, sans qu'Ulysse leur paraisse plus vénérable.

Au reste, chacun conviendra, avec l'abbé Fraguier, que la description que Virgile fait des enfers, et en particulier celle du local même, a plus de grandeur et de magnificence que celle d'Homère, à qui l'on ne peut refuser ici de l'invention. On ne sait pas même si Ulysse descend dans les enfers; on croirait qu'il ne fait qu'évoquer les ombres. Cependant, comme il voit celles de Minos et des morts que Minos juge, celles de Tantale, de Sisyphe, etc. il semble au moins avoir pénétré jus-

qu'à l'entrée du séjour infernal. Virgile a enrichi sa description de tableaux plus pittoresques et plus utiles à la morale, et des dogmes d'une ancienne philosophie. Homère donne une triste idée d'un état futur; hors Tirésias, il n'y a pas une de ces ombres qui soit heureuse. Si Virgile décrit les peines que souffrent les méchans dans l'enfer, il délasse par la peinture des champs élysées. Homère peint les peines, mais non d'autres récompenses que celles d'Hercule assis dans l'Olympe à la table de dieux; ce qui est d'autant plus remarquable, qu'ailleurs [1] il parle des champs élysées, et en fait une description très-agréable; mais, ainsi que d'autres anciens, il avait placé ce lieu de félicité bien loin de la demeure ordinaire des morts; c'était dans les îles Fortunées, ou dans quelques contrées de l'Espagne. Il semble que les idées d'un état futur, ainsi que la morale, aient encore été fort imparfaites au temps d'Homère. On a cru que le législateur des hébreux n'a même fait aucune mention bien claire du dogme d'un état futur après la mort.

L'épisode d'Homère et de Virgile est un fonds si riche, qu'il a été imité par bien des poetes. Chaque fois que leur sujet a pu s'y prêter, ils ont conduit leurs héros dans les enfers. On sait que cet épisode est devenu, entre les mains du Dante, le sujet d'un poëme entier. Fénélon, à son tour, fait descendre Télémaque dans les enfers; le motif qui l'y amène est bien intéressant, il cherche son père. Le jeune prince pénètre seul dans cette demeure effrayante, circonstance qui ajoute à l'in-

[1] Au chant IV.

térêt. Cet épisode ne pouvait manquer d'être moral entre les mains de Fénélon, et à cet égard il a surpassé ses modèles. Comme il voulait former le caractère d'un jeune prince, il s'est attaché à peindre avec beaucoup d'énergie la félicité des bons rois et les peines des despotes et des conquérans. Quelques poëtes, tels que l'Arioste (Virgile s'est aussi permis cette adulation), ont fait servir ces sortes d'évocations à flatter des hommes d'un rang distingué. L'Arioste, avec le secours de la magie, a fait paraître ainsi sur la scène un grand nombre de personnages parmi lesquels sont beaucoup de ses contemporains; la liste de leurs noms est souvent trop longue et trop sèche, au moins pour nous qui ne saurions y prendre le même intérêt que son siècle et son pays. Quand les poëtes se livrent à la flatterie, il n'est pas étonnant qu'ils ne songent guère à la postérité.

(Page 153. Jamais le dieu brillant du jour n'y porte ses regards.)

Tum sol pallentes haud unquam discutit umbras,
Nec cùm invectus equis altum petit æthera, nec cùm
Præcipitem oceani rubro lavat æquore currum.

GEORG. LIB. III.

Voilà une image exacte de la cadence des vers d'Homère qui rendent ici la même peinture, cadence dont ma traduction donne quelque idée.

(Page 155. L'ombre de notre compagnon.... Elpénor.)

Il n'avait pas encore reçu la sépulture; son ame errait

à l'entrée des enfers; c'est pour cela qu'elle vient la première. Pourquoi reconnaît-il Ulysse avant d'avoir bu du sang? Je ne suivrai point les commentateurs dans l'explication subtile où ils s'engagent. Les anciens croyaient sans doute qu'avant d'être consumé par les flammes et enseveli, on n'était pas semblable en tout aux ombres.

(Page 155. Sans voile et sans aviron, tu as devancé mon navire.)

Madame Dacier, d'après Eustathe, juge ici que le caractère d'Elpénor ne demandait point de sérieux, et q'u Ulysse plaisante sur sa diligence. Comment Eustathe a-t-il eu cette pensée? Il est dit qu'Ulysse « versait des « larmes » en parlant à Elpénor, qu'il est « touché de « compassion ». Aurait-il plaisanté, ayant les larmes aux yeux? Je ne vois point ici de plaisanterie. Elle contrasterait avec tout le reste de l'entretien, et avec la douleur qu'Ulysse témoigne au chant suivant, lorsqu'il raconte la sépulture de son compagnon. On a changé en raillerie une réflexion amère sur le prompt trépas d'Elpénor.

(Page 156. Je sais que...... ton navire doit aborder encore à cette île.)

C'était un point de la théologie païenne, qu'après la mort les ames étaient plus éclairées que pendant la vie. Ce fut sans doute une des raisons de la descente d'Ulysse aux enfers: il comptait apprendre non-seulement la route qu'il devait suivre, mais ce qui était arrivé de plus remarquable dans sa patrie. L'ombre de sa mère

lui dit de se bien rappeler ce qu'il a vu, et de le raconter à Pénélope.

Anciennement on mettait sur le tombeau les instrumens qui marquaient la profession du mort.

(Page 157. Tout à coup s'élève l'ombre pâle de ma mère.)

Ulysse semble manquer ici de tendresse. Il refuse, dit Plutarque pour le justifier, de s'entretenir même avec sa mère, jusqu'à ce qu'il ait obtenu une réponse de Tirésias sur le but principal de son voyage aux enfers, qui est son retour dans sa patrie. Ulysse se montre d'abord un homme sage, ensuite un fils tendre.

(*Ibid.* Retire ton glaive.)

La crainte que causait une épée à ces ombres peut paraître ridicule : mais Homère suivait les opinions de son temps. Les ombres étaient environnées d'un véhicule qui ressemblait au corps, et qui n'était pas insensible. Que signifierait sans cela la description des peines de Titye et de Tantale ? La sibylle dit à Enée :

> Tuque invade viam, vaginâque eripe ferrum.
>
> ÆNEID. LIB. VI.

Ses armes mettent en fuite les ombres des Grecs.

(Page 158. Et cherchent à la séduire par l'offre de leurs dons.)

Ils ne s'en avisèrent que tard. *Voyez* le chant XVIII.

Il semble que le prophète Tirésias se trouve ici en défaut.

Ce qu'Ulysse dit de son retour était propre à flatter les Phéaciens, que le ciel semble avoir nommés pour le ramener dans sa patrie.

(Page 159. Reprends l'aviron, parcours.....)

Le but de ce singulier pélerinage est, au sentiment d'un scoliaste, de faire connaître Neptune chez un peuple où il n'était pas connu. Pausanias dit que ce peuple auquel Ulysse apporta ce culte, ou qu'il instruisit dans la navigation, était les Epirotes. Ce passage fait croire qu'Homère ne connaissait que le sel de la mer.

Ce que Tirésias dit de la rencontre de ce voyageur est dans le caractère des oracles, qui désignaient toujours par quelques circonstances les lieux où devaient s'accomplir leurs prédictions. Prendre une rame pour un van est une marque sûre d'un peuple qui ne connaît pas la mer. Il fallait qu'en ce temps-là le van eût la forme d'une pelle. Et ce qui le confirme, c'est qu'après Homère on a appelé ἀθηρηλοιγὸν, van, une espèce de grande cuiller.

Ulysse devait sacrifier à Neptune un belier, un taureau et un verrat. Le bélier marque le calme de la mer, le taureau sa fureur et ses mugissemens, le verrat sa fécondité. Τρίττυα était le nom de ces sacrifices de trois différentes victimes.

Selon la plupart des interprètes, Tirésias dit à Ulysse que « la mort lui viendrait de la mer »; et voici comment ils l'expliquent. Ulysse fut tué par son propre fils Télégonus, qu'il eut de Circé. Ce fils, poussé par la

tempête sur les côtes d'Ithaque, dont il ignorait le nom, fit quelque dégât. Il y eut un combat où Télégonus, sans connaître son père, le tua d'un javelot dont la pointe était de l'os d'un poisson.

Qui ne voit que le sens qu'on donne à cette prophétie ne cadre point du tout avec le discours de Tirésias? Il prescrit à Ulysse un sacrifice expiatoire, dans le dessein d'appaiser Neptune. Dès-lors, pour lui prouver que ce dieu n'était plus courroucé contre lui, pouvait-il annoncer à Ulysse qu'un parricide terminerait sa vie? Homère n'avait aucune connaissance de cette histoire ni de la naissance des deux fils qu'on prétend être le fruit des amours d'Ulysse et de Circé. Il n'eût pas manqué d'en parler, lui qui en toute occasion se plaît à montrer la science qu'il avait des généalogies. Si Ulysse devait être tué par son fils, Tirésias, eût-il pu nommer cette mort, « une mort douce, ἀβληχρὸς »? « La mort « à laquelle les poëtes donnent cette épithète, dit Elien [1], « est semblable au sommeil ». Pourrait-on reconnaître à cette peinture la mort d'un père tué par son fils?

Si l'on ne veut rien changer au texte, ces paroles, « une mort douce viendra de la mer », signifient que, du gré de Neptune, les derniers jours d'Ulysse seront heureux et paisibles. Mais comme cette interprétation est forcée, j'ai préféré d'admettre, avec plusieurs critiques, une autre leçon : au lieu de séparer ces deux mots, ἐξ ἁλὸς, il faut les joindre, ἔξαλος; ce qui signifie tout au contraire, « loin de la mer ». Neptune est appaisé, et il consent qu'Ulysse termine sa vie dans un

[1] Histoire des animaux, liv. IV.

âge avancé, et au milieu des siens et de son peuple. Tirésias dit à Ulysse « qu'il laissera en mourant son « peuple dans la prospérité », consolation bien douce pour un bon roi.

(Page 160. Une barrière immense, l'Océan.)

Homère dit que cette descente aux enfers se fait au bout de l'Océan. Il était assez naturel de penser que le seul endroit pour y descendre était celui par lequel le soleil regagne l'autre hémisphère, et paraît se plonger dans la nuit. Or, les contrées dont parle ici Homère, étaient à l'occident de la Grèce.

(Page 162. Il participe aux festins du peuple.)

Selon une autre leçon, c'est Télémaque qui invite les chefs et les étrangers. J'ai suivi la leçon ordinaire. On remarque ici que les peuples, dans tous les festins publics, invitaient les rois et les principaux magistrats, que les rois et leurs sujets ne formaient qu'une même famille.

Il paraît que la mort d'Anticlée précéda les troubles d'Ithaque. On dit qu'elle se pendit de désespoir. Elle cache ici cette circonstance, pour ne pas trop attrister son fils.

(Page 163. Telle disparaît une ombre fugitive, un songe léger.)

On connaît la belle imitation que Virgile a faite de cet endroit. En voici une de Silius, qui est moins heureuse :

His alacer colla amplexu materna petebat,
Umbraque ter frustra per inane petita fefellit.

Puisque Virgile, en parlant de trois embrassemens, a employé trois vers, Scaliger lui donne la préférence sur Homère qui n'en a que deux. Cette observation dénoterait que le goût de ce critique était quelquefois minutieux.

(Page 164. Je les interroge à loisir.)

Homère évoque les héros des âges passés, pour embellir et diversifier son poëme. Si Virgile a su intéresser les Romains par les grandes choses qu'il dit de leur empire, Homère a aussi intéressé les Grecs en parlant des histoires des principales familles, de la plupart desquelles il restait alors encore des descendans. D'abord il parle des héroïnes; ensuite, après un court repos sa poésie s'élève, et il parle des héros.

(Page 165. Eprise du divin fleuve Enipée.)

Il y a un fleuve de ce nom dans la Thessalie. Il paraît qu'il s'agit ici du fleuve Enipée qui est en Elide, près de la ville de Salmoné. Les jeunes filles, dit-on, allaient souvent, selon l'usage, se baigner dans les fleuves. On leur jouait alors divers tours. On leur persuadait, ou elles feignaient elles-mêmes qu'elles avaient eu des liaisons avec quelque dieu. C'est bien là ce qu'on pouvait appeler *deus ex machinâ*.

(*Ibid.* Tous deux ministres du grand Jupiter.)

Les rois étaient appelés alors « les serviteurs de Ju-

« piter ». Iolcos, dans la Thessalie, sur le golfe Pélasgique, d'où partirent les Argonautes. Asope, fleuve de la Béotie.

On voit que la fable de Thèbes bâtie par Amphion au son de sa lyre, n'a été faite qu'après Homère.

(Page 167. Roi de la fameuse Thèbes.)

Tout ce qu'on a donc ajouté à l'histoire d'OEdipe a été inventé par les poëtes tragiques : car Homère dit qu'OEdipe, après ses malheurs, continua de régner à Thèbes. Il appelle Epicaste celle qui fut nommée Jocaste.

Pausanias n'est pas d'accord avec les interprètes sur le sens de ce passage : Ἀνάπυστα, etc. ; il l'explique ainsi : « Les dieux voulurent qu'il n'eût aucun indice, aucun « fruit de cette union ».

(*Ibid.* Dans Orchomène.)

Homère ajoute, « des Minyens ». Ville très-riche entre la Béotie et la Phocide. Les Minyens y avaient régné : une colonie de ce peuple alla à Iolcos. Les Argonautes furent appelés Minyens.

(*Ibid.* Le fier Périclymène.)

Neptune lui avait donné le pouvoir de se changer en toutes sortes de formes, et cela le rendit fier. Il le tua malgré ce présent.

Phylacé, ville de Thessalie. Outre que les bœufs d'Iphiclus étaient indomptables, ils étaient gardés par des chiens dont personne n'osait approcher. Mélampe était fils d'Amythaon, né de Créthée et de Tyro. L'a-

mour fraternel l'engageait dans cette entreprise; il favorisait son frère Bias, qui devait épouser Péro. *Voyez* Apollodore, livre I.

(Page 168. Tour-à-tour ils renaissent à la lumière.)

Selon Eustathe, cette fable représente les deux hémisphères du monde, dont l'un est toujours éclairé du soleil, et l'autre dans les ténèbres. Macrobe dit qu'elle est l'emblême du soleil.

(Page 169. Déjà neuf coudées étaient la mesure du contour de leur corps.)

J'ai, comme madame Dacier, suivi ici Didyme. Eustathe dit que les anciens ont admiré la proportion exacte de corps de ces géans. Leur vie fut courte; ils firent la guerre aux dieux.

Il y a eu des critiques qui, traitant cette entreprise de puérile à cause de son impossibilité, marquaient ces vers comme suspects. Virgile les a cependant imités. Longin rapporte ces mêmes vers, pour prouver que le grand se trouve souvent sans le pathétique. Il a admiré cette espèce d'amplification : « s'ils étaient parvenus, « etc. ». « En s'élevant ainsi par plusieurs degrés, dit « aussi Quintillien, on parvient non-seulement à ce qui « est grand, mais en quelque sorte au-delà ».

(*Ibid.* Pour la mener aux heureuses contrées où s'élèvent les murs sacrés d'Athènes.)

Selon Homère, Thésée n'est ni ingrat ni infidèle.

Diane était offensée de ce qu'il avait profané son temple. Dia, entre l'île de Crète et de Théra.

(Page 171. Quand vous m'obligeriez de prolonger ici mon séjour, même d'une année.)

Cette réponse d'Ulysse peut paraître intéressée; mais comme c'était une gloire pour les princes de s'être acquittés honorablement des devoirs de l'hospitalité, c'était une politesse à leurs hôtes de leur donner pour cela tout le temps nécessaire. Il ne considère pas ces présens à cause de leur richesse, mais à cause de l'idée avantageuse qu'ils donnent de celui qui les a reçus. Cette observation que madame Dacier a faite est juste. Mais aujourd'hui qu'on n'est pas moins intéressé qu'on l'était anciennement, on craindrait cependant de le paraître en tenant ce langage. Il est possible qu'il y ait dans celui d'Ulysse autant d'intérêt que de politesse. Les héros d'Homère aiment les présens, et ne s'en cachent guère.

Le but de l'Odyssée est non-seulement le retour d'Ulysse, mais encore un retour honorable. Il doit revenir dans sa patrie comblé de biens et d'honneur.

(Page 172. Tes discours ont un charme attrayant, ton ame n'est pas moins belle.)

Madame Dacier a traduit ainsi: « Pour vous, il est « vrai que vos paroles ont tout l'air de contes ingénieu- « sement inventés, mais vous avez un esprit trop solide « pour vouloir tromper ». Elle s'est éloignée du sens: μορφὴ ἐπέων signifie, selon elle, « l'air du tissu d'une

« fable ». Homère veut dire des « paroles agréables et « intéressantes ». Cette interprétation, plus conforme à la langue grecque, est appuyée sur l'autorité des commentateurs.

(*Ibid.* La nuit est longue; le temps qu'elle nous laisse est infini.)

On n'était cependant qu'en automne. Il n'y a que peu de jours qu'Ulysse est arrivé chez les Phéaciens, et on a vu que Nausica et ses femmes se baignaient encore dans la rivière. Il semble qu'Alcinoüs exagère la longueur de la nuit pour engager Ulysse à poursuivre son récit. D'ailleurs il paraît vouloir la consacrer tout entière à cet objet, vu qu'Ulysse est si près de son départ.

(Page 173. Par les fureurs d'une femme.)

Comme le poëte parle au pluriel, on a donné une interprétation forcée à ce passage. Homère porte d'abord sa vue sur ce qu'il y a de plus tragique, et c'est la première histoire qu'il va raconter.

(Page 175. Race toujours victime de la perfidie des femmes.)

Ærope, femme d'Atrée, ayant été corrompue par Thyeste, plongea toute cette famille dans les plus épouvantables malheurs.

(Page 176. Mon exemple doit t'instruire; n'aie pas toi-même une aveugle complaisance pour ton épouse.)

Il parle en homme irrité qui voudrait que tous les

maris punissent leurs femmes du crime que la sienne a commis. C'est la logique ordinaire. On a demandé ce que devait penser la reine Arété de ce discours. Il est vrai que si l'on reconnaît ici la simplicité antique, on ne reconnaît pas trop la prudence d'Ulysse. A-t-il voulu égayer son récit par ce trait? Au reste Ulysse profita de cet avis d'Agamemnon; car il entra inconnu dans Ithaque.

Medea reddit fœminas dirum genus.
SEN.

(Page 178. J'aimerais mieux être l'esclave du plus indigent des laboureurs.)

Platon a condamné ce passage; il a pensé que ce sentiment ne pouvait que rendre la mort effroyable aux jeunes gens, et les disposer à tout souffrir pour l'éviter. Voici l'apologie peu raisonnable que madame Dacier fait d'Achille: « Il ne faut pas craindre qu'Achille persuade à quelqu'un qu'il faut préférer la servitude à la mort, lui qui a mieux aimé mourir que de ne pas venger Patrocle. Il ne nous persuadera pas plus ici qu'il ne nous a persuadés dans l'Iliade, quand il a dit « que la vie est d'un prix infini que rien n'égale ».

Ces deux cas ne sont pas les mêmes. Dans l'Iliade, Achille parle dans un transport de colère et de vengeance, on peut croire que la passion l'égare; ici il est calme: là il préfère simplement la vie à la mort; ici la servitude: là il est plein de vie; ici l'expérience donne plus de force à la sentence qu'il débite.

Pourrait-on dire, pour la justifier, qu'elle présente

un côté philosophique? Achille veut-il insinuer que la mort nous détrompe des vains honneurs? L'apologie que Denys d'Halicarnasse fait de cet endroit est trop subtile. « Achille, dit-il, allègue la raison du souhait « qu'il forme, c'est qu'il est dénué de force, et ne peut « plus secourir son père ».

J'ai déjà eu plusieurs occasions d'observer que les anciens, même parmi les héros, ne se cachaient pas du sentiment naturel qui nous attache à la vie. Cela ne les empêchait pas de montrer, lorsqu'il le fallait, de la force et de l'héroïsme. Il y avait plus de grandeur à savoir sacrifier un bien auquel ils mettaient tant de prix. Pour ne citer que deux passages d'Euripide, Iphigénie dit : « Celui qui souhaite la mort est insensé; « mieux vaut une vie triste et dure qu'une belle mort ». Dans Oreste on trouve cette maxime : « Tout homme, « l'esclave même, est charmé de voir la lumière du « soleil ». Virgile parle ainsi de ceux qui se sont donné la mort :

Quàm vellent æthere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores!

ÆNEID. LIB. VI.

La peinture qu'Homère fait du séjour des morts, répond à ces maximes. Il paraît, au moins chez les anciens Grecs, que l'imagination s'était plus attachée à présenter le côté hideux de ce séjour, qu'à créer les charmes d'un élysée.

Pélée fut banni de son royaume par Acaste; mais Pyrrhus, le fils d'Achille, vengea son grand-père. Achille est ici, comme dans l'Iliade, plein de tendresse

pour son père. Ce n'est qu'après la mort de ce héros que son fils vint au siége.

(Page 180. La main d'une des filles de Priam.)

« Les Cétéens, dit Hesichius, sont des peuples de « Mysie; leur nom dérive de celui d'un fleuve ». Priam promit de donner à Eurypyle sa fille Cassandre. *Voyez* Dictys.

(Page 181. La sombre prairie d'asphodèle.)

Nom de la prairie, à cause d'une plante dont elle était pleine.

(*Ibid.* Décerné par Minerve et par nos captifs, les fils de Troie.)

Les généraux, trouvant ce jugement très-difficile, et ne voulant pas s'exposer au reproche d'avoir favorisé l'un de ces héros, firent venir leurs prisonniers troyens, et leur demandèrent duquel des deux ils avaient reçu le plus de mal; ils répondirent que c'était d'Ulysse.

Longin cite le silence d'Ajax comme un exemple du sublime; car on peut être sublime par la seule élévation de l'ame, et sans proférer une seule parole. Virgile a imité cet endroit. Didon, en voyant paraître Enée dans les enfers, se retire aussi sans dire un seul mot. Fraguier préfère le silence de Didon à celui d'Ajax : « Une « femme, dit-il, dont l'amour avait été si cruellement « récompensé, devait être accablée du poids de ses « malheurs. Mais ce ressentiment est indigne d'un

« héros ». Cette critique est peu juste. La conduite d'Ajax répond très-bien à son caractère dur, intraitable et silencieux.

(Page 183. Les uns assis, les autres debout.)

Ceux qui étaient debout plaidaient pour accuser ou pour défendre ; et ceux qui étaient assis, c'étaient ceux pour lesquels ou contre lesquels on plaidait, et qui allaient être jugés. Il y a de l'apparence que cette coutume était observée dans les cours de judicature, au temps d'Homère.

(*Ibid.* Au-delà j'aperçus Titye.)

Il est l'image de ceux qui sont dévorés par les passions, et sur-tout par l'amour, dont les anciens plaçaient le siége dans le foie. *Voyez* Lucrèce.

Panope est dans la Phocide. Strabon rapporte qu'Apollon tua Titye, qui régnait à Panope, et qui était un homme vicieux et injuste. Jupiter eut d'Elara, fille d'Orchomène, ce Titye ; mais, pour dérober à Junon la connaissance de cette intrigue, il alla cacher cet enfant sous la terre dans l'Eubée, et l'en retira ensuite. Voilà pourquoi l'on dit qu'il était fils de la Terre. Les Eubéens montraient l'antre où il avait été caché, et une chapelle où on lui rendait quelques honneurs.

Tantale est l'image des avares, qui meurent de faim et de soif au milieu de la plus grande abondance. *Voyez* Horace, Sat. liv. 1. Sisyphe est l'emblême des ambitieux.

(Page 184. Jusqu'au roide sommet d'un mont sourcilleux.)

L'original nous montre réunies dans un court tableau la peinture des efforts les plus pénibles et celle de la plus grande rapidité. On a l'agrément du contraste, et chaque peinture est achevée. Denys d'Halicarnasse et Démétrius de Phalère ont développé ici tout l'art d'Homère, qui emploie si à propos le choc des voyelles, les spondées et les dactyles. Mais il suffit de lire ces vers pour en être frappé.

Il n'était pas facile d'en rendre l'image. On jugera si j'ai réussi. Ceux qui me compareront ici à l'original pourront dire qu'on ne trouve pas dans le texte, « lugubres gémissemens », ni les épithètes ROIDE et SOURCILLEUX. J'ose soutenir que ces additions ne sont rien moins que superflues; qu'elles servent, au contraire, à représenter l'effet des spondées qu'emploie Homère, et des voyelles qu'il fait heurter pour peindre l'effort de Sisyphe. Cet exemple peut servir à donner quelque idée des principes que j'ai suivis dans la traduction d'Homère. Il faut, autant qu'il est possible, rendre fidèlement, non les mots, mais la poésie. Est-ce là ce qu'on veut dire lorsqu'on établit pour principe que les traductions doivent être LITTÉRALES? Ce terme peut induire en erreur; il vaudrait mieux y substituer celui de FIDÈLES. L'exemple allégué, et beaucoup d'autres qu'il est facile d'y joindre, peuvent confirmer qu'il est plus impossible encore d'offrir les traits d'un poëte par une traduction absolument littérale, que par une

traduction libre. Qu'on essaie de rendre mot à mot les traits qui peignent les travaux de Sisyphe ; tout le tableau est anéanti.

Voici comment de la Valterie a rendu ce tableau : « Sisyphe portait incessamment une pesante pierre jus-« qu'au haut d'une montagne ; à peine avait-il achevé « ce travail, que la pesanteur de la pierre la faisant re-« tomber jusqu'au bas sans qu'il pût la retenir, il des-« cendait lui-même pour recommencer à la porter ».

Virgile n'a point imité cet endroit ; mais il a surpassé Homère dans la description des peines de Titye :

Rostroque immanis vultur obunco
Immortale jecur tundens fœcundaque pœnis
Viscera, rimaturque epulis, habitatque sub alto
Pectore ; nec fibris requies datur ulla renatis.

ÆNEID. LIB. VI.

(Page 185. La charmante Hébé le reçoit dans ses bras.)

Cette fable paraît signifier qu'une perpétuelle jeunesse, c'est-à-dire une réputation qui ne vieillit jamais, est la récompense des héros.

(*Ibid.* Devant cette ombre, les morts.... s'agitaient et fuyaient.)

Ceux qu'il avait domptés et punis en cette vie, ou qui, s'étant cachés dans des cavernes pour se dérober à sa vengeance, le fuyaient encore après la mort.

Le baudrier d'Hercule est le pendant de la ceinture de Vénus. Le poëte a mis sur ce baudrier, en raccourci, toutes les actions d'Hercule, au lieu de les raconter.

(Page 186. Que l'artiste qui aurait formé un semblable baudrier.)

Selon madame Dacier, Ulysse a voulu dire que jamais l'histoire ne fournirait à cet artiste le sujet d'un pareil dessin. « Il souhaite, dit-elle, qu'il n'y ait plus de géans à vaincre, plus de combats ».

Cette explication ne m'a pas paru satisfaisante. Je n'ai pu adopter non plus l'explication de Pope. Je crois avoir suivi l'interprétation la plus naturelle. *Voyez* la note d'Ernesti.

Epictète a fait cette belle réflexion : « Hercule, exercé « par Eurysthée, ne se disait pas malheureux, et exécuta « tout ce que ce tyran lui ordonna de plus terrible; et « toi, exercé par un dieu qui est ton père, tu te plains, « et tu te trouves malheureux »!

(*Ibid.* Je traînai l'affreux Cerbère hors des enfers.)

Il n'y a point d'épithète dans l'original; Hercule dit : Ἀνήνεικα καὶ ἤγαγον; *subduxi et traxi.* Ces deux mots peignent l'effort que fit Hercule. J'ai rendu cette image par le moyen de l'épithète qui alonge la période. Cette remarque vient à l'appui d'une des précédentes, qui roule sur les principes de la traduction.

(Page 187. Tels que Thésée et son ami Pirithoüs.)

On avait écrit, dit Plutarque, que Pisistrate, un des éditeurs d'Homère, inséra ici les noms de ces héros pour flatter les Athéniens.

(*Ibid.* La tête hideuse de la Gorgone.)

C'est, allègue-t-on, pour dire poétiquement qu'il eut peur que ce sujet ne l'amusât trop long-temps, et ne lui fît oublier son retour. Ou, si l'on veut une explication plus naturelle, ces monstres qui se pressent autour de lui le remplirent d'effroi. Il ne paraît pas qu'Homère ait connu ce qu'on a dit de la Gorgone, qu'elle rendait immobiles ceux qui la voyaient.

En quittant ce lieu, Ulysse reprend le chemin qu'il avait parcouru. Virgile, profitant d'un autre endroit d'Homère, fait sortir Enée par la porte d'ivoire, par où sortaient les songes illusoires, pour indiquer que tout ce qu'il avait raconté était fabuleux. Il ne convenait peut-être pas à Virgile de détruire lui-même l'illusion qu'il venait de produire.

(*Ibid.* De nombreux avirons l'ébranlent et le dirigent; un vent favorable s'élève.)

Ce vers d'Homère, comme beaucoup de ces autres vers, est devenu un proverbe, dont le sens répond à celui-ci de La Fontaine :

> Aide-toi, le ciel t'aidera.

(Page 187. Le grand fleuve, l'empire majestueux de la mer.)

Homère appelle quelquefois la mer un lac ou un fleuve. Diodore de Sicile dit que le Nil fut appelé autrefois OCÉAN.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XI.

CHANT XII.

Après que notre vaisseau a surmonté les courans de la mer et gagné la plaine étendue des flots, il revole dans l'île d'Æa, où s'élève le palais de l'Aurore, où sont les chants et les danses des Heures, et renaît le Soleil. Nous heurtons au sablonneux rivage; et sortant du navire, nous goûtons le repos dans l'attente des rayons sacrés de l'astre du jour.

Dès que nous voyons paraître la lueur matinale de l'Aurore, une partie de ma troupe va, par mon ordre, au palais de Circé; elle revient chargée du cadavre glacé d'Elpénor. Nous abattons des chênes pour le bûcher; et le dressant sur la pointe la plus élevée de terre qui s'avançait dans la mer, nous rendons à l'ombre de notre compagnon les derniers honneurs; nos soupirs éclatent, nos larmes coulent; et la flamme ayant consumé à nos yeux son corps et son armure, nous lui érigeons un tombeau, une colonne; au sommet, son prompt aviron est dressé par nos mains.

Nous remplissons avec soin tous ces devoirs. Mais Circé, instruite par elle-même de notre retour de la demeure des enfers, se pare

de ses vêtemens, et vole au rivage. Elle est suivie de ses nymphes, qui nous apportent les dons de Cérès, d'autres alimens et un vin éclatant de pourpre.

La déesse s'avançant au milieu de nous: Infortunés, nous dit-elle avec une compassion généreuse, vous qui, vivans, êtes descendus au séjour de Pluton, destinés, contre la loi commune des mortels, à être deux fois victimes du trépas, goûtez ici le calme; que le festin dure la journée entière et ranime vos forces; demain, à la naissance de l'aurore, vous retournerez sur l'empire des flots. Je veux moi-même vous indiquer votre route; et, pour vous préserver des malheurs où pourrait vous précipiter une fatale imprudence, mes avis vous éclaireront sur tous les périls dont vous êtes encore menacés sur la terre et sur l'onde.

Elle dit. Nous cédons à sa voix, nous nous livrons aux plaisirs du festin; la chair des victimes fume, et la liqueur la plus exquise des vendanges coule jusqu'à ce que le soleil touche au bout de l'horizon; lorsqu'il a disparu et que la nuit règne sur la terre, mes compagnons, près du navire, jouissent d'un sommeil tranquille. Mais Circé, me prenant la main, me conduit loin de leur troupe; et,

assise près de moi, me demande un fidèle récit de ma route au séjour des morts. J'obéis, et la déesse me tint ce discours :

Tous ces périls sont évanouis. Prête-moi une oreille attentive ; je te dirai ceux qui t'attendent encore : veuille un dieu te rappeler le souvenir de mes paroles! D'abord se présenteront sur ta route les Sirènes, ces enchanteresses qui fascinent tous les hommes venus près de leurs bords. Malheur à l'imprudent qui s'arrête et qui écoute leurs chants! Jamais il ne revoit sa demeure; sa femme et ses jeunes enfans ne le reçoivent point dans leurs bras, n'ont point à célébrer son retour avec des accens d'alégresse. Les Sirènes, assises dans une verte et riante prairie, captivent les mortels par la douce harmonie de leurs voix : mais, autour de ces lieux, on ne voit qu'un tas d'ossemens et de cadavres infects que consume lentement le soleil. Passe avec rapidité devant ces bords, après avoir fermé avec la cire odorante l'oreille de tes compagnons. Toi, il t'est permis d'écouter ces chants, pourvu qu'on t'enchaîne étroitement par les mains et les pieds au mât de ton navire ailé, pour jouir sans péril de ces voix mélodieuses. Si, dans l'ivresse du ravissement, tes prières,

tes ordres pressaient tes compagnons de te rendre la liberté, qu'ils resserrent et redoublent tes chaînes.

Après que vous aurez fui loin de ce rivage, voici les objets qui frapperont tes regards.

Sur la mer s'élèvent deux rochers voisins, contre lesquels les flots noirs d'Amphitrite roulent avec le bruit du tonnerre. Les dieux fortunés les appellent les rochers errans. Jamais les agiles oiseaux ne les franchissent d'un vol heureux; sur leur cime lisse, les colombes mêmes, qui apportent l'ambroisie à Jupiter, tombent expirantes, et leur race dépérirait si Jupiter ne les remplaçait. Aucun vaisseau n'approche de ces lieux sans y trouver sa perte; hommes et débris, tout disparaît au même instant, emporté par les vagues et par des tempêtes plus terribles que la flamme. La seule Argo, l'objet de tous les chants, Argo qui, traçant un sillon si hardi sur la mer, vola vers l'empire d'Æétès, passa d'un essor heureux entre ces rocs; et cependant elle se fût brisée contre ces écueils, si Junon même, à qui Jason était cher, ne l'eût conduite et mise à l'abri de ces dangers.

De ces deux rochers l'un cache dans la profondeur des cieux sa tête pyramidale,

toujours environnée de sombres nuages ; jamais, ni dans l'automne ni dans le printemps, n'y régna la sérénité. Aucun mortel, fût-il un géant armé de vingt bras et de vingt pieds, ne pourrait gravir jusqu'au faîte de ce rocher aussi lisse dans tout son contour qu'une colonne, ni n'en pourrait descendre. Au centre s'ouvre une caverne ténébreuse, tournée vers l'Occident et l'Erèbe. Prudent Ulysse, passe devant ce roc d'un vol impétueux : la flèche lancée, de ton vaisseau, par le guerrier le plus vigoureux vers cette haute caverne, fendrait vainement les airs. Là habite Scylla, qui fait entendre d'horribles hurlemens, tels que les cris lugubres que pousse, en sa jeunesse, une meute aboyante. Il n'est point de monstre si difforme et si funeste ; son aspect bannit la joie du cœur des humains et même des immortels. Douze pieds, placés à la partie antérieure du corps, traînent ce monstre immense ; il a six cous d'une longueur démesurée ; ses têtes sont épouvantables ; ses gueules sont toujours béantes, hérissées d'un rang triple et serré de dents voraces, antre de la noire mort. Le monstre, à demi-plongé dans la caverne, lance ses têtes hors de cet abîme ; et rampant autour de la roche, enlève les

dauphins, les loups marins et même les énormes baleines, peuple de la mugissante amphitrite. Aucun pilote ne s'est encore glorifié d'avoir, sans infortune, passé devant ce roc; autant le monstre a de gueules, autant il ravit d'hommes du vaisseau fuyant à toutes voiles.

Voisin de celui-ci, l'autre rocher est moins élevé; ta flèche, Ulysse, en atteindrait la cime. Là, sous un figuier sauvage qui, chargé d'un feuillage épais, étend sur la mer une ombre ténébreuse, la redoutable Charybde ouvre sa gueule dévorante : trois fois, chaque jour, elle vomit les noires vagues, trois fois elle les engloutit avec d'horribles mugissemens. Malheur à toi si ton navire en approchait lorsque les torrens se perdent dans ce gouffre! quand Neptune voudrait t'en retirer, Neptune même échouerait. Ah! plutôt, rase d'un vol hardi et rapide le rocher de Scylla; il vaut mieux encore avoir à regretter six de tes compagnons, que d'être tous entraînés dans un même abîme.

Elle dit, et je prends la parole : O déesse, réponds-moi. Si j'échappe à la fatale Charybde, ne pourrais-je combattre l'autre de ces monstres au moment où il voudra saisir mes compagnons? Ne pourrais-je lui disputer sa proie?

Infortuné, me répondit-elle, ne peux-tu donc encore être rassasié de travaux et de combats, et n'apprendras-tu pas même à céder aux dieux! Le monstre que tu veux combattre n'est point de race terrestre et fragile; fléau dont le ciel est le père, il est immortel, redoutable, féroce, invincible. Ici la plus ferme valeur est un vain secours; fuir est ton unique salut. Pour peu que tu t'arrêtes sous ce rocher, je crains que l'hydre ne ravisse une seconde fois de ses gueules béantes six de tes compagnons. Voiles, rames, mets tout en œuvre pour lui échapper; cours en invoquant la déesse Cratée, qui mit au jour cette peste; seule elle peut calmer le monstre et le retenir dans sa caverne.

Tu aborderas ensuite à l'île de Thrinacie, où paissent les troupeaux immenses du Soleil, sept troupeaux composés chacun de cinquante génisses, et le même nombre de brebis d'une beauté parfaite. Leur race ne multiplie ni ne diminue; elle jouit d'une éternelle jeunesse. Des divinités sont leurs bergères, la belle Phaétuse et la charmante Lampétie, l'une et l'autre le fruit des amours de la déesse Nééra et de ce dieu brillant dont le char marche sur nos têtes. Leur mère, après les avoir élevées,

consentit à établir, loin d'elle, leur séjour dans l'île de Thrinacie, et les chargea d'étendre leurs soins vigilans sur les troupeaux de leur père. Respectez ces troupeaux, et vous pourrez être sûrs de rentrer dans Ithaque, malgré les nombreuses traverses qui vous attendent. Mais si vous osez répandre leur sang, je te prédis la perte de ton navire et de tes amis; si tu es assez heureux pour n'y pas être enveloppé, tu ne remettras le pied dans ta demeure qu'après un long terme; et, chargé de maux, tu n'y ramèneras aucun de tes compagnons.

A peine a-t-elle parlé, que l'Aurore paraît sur son char éclatant. La déesse Circé se retire dans son palais. Je me rends à mon vaisseau, j'exhorte les miens à s'embarquer, à délier les câbles. En un moment ils sont placés avec ordre sur les bancs; les nombreux avirons agitent la mer blanchissante. Circé, dont la beauté et la voix exercent un si grand empire, nous envoie un vent favorable; il enfle les voiles; et soufflant, sans se reposer, à la poupe, il est notre compagnon fidèle. Nous sommes assis et tranquilles; le vaisseau glisse avec légèreté sur la plaine liquide; le vent et le pilote en dirigent la course. Mais bientôt,

le cœur troublé d'alarmes, je m'adresse à ma troupe en ces mots :

O mes amis, c'est peu que je sache les oracles émanés de la bouche de Circé, je vous en instruirai tous : nous nous déroberons au trépas, ou notre perte sera volontaire. D'abord elle nous exhorte à fuir les prés fleuris et la voix enchanteresse des Sirènes. Seul il m'est permis d'écouter leurs chants ; mais il faut que vous m'enchaîniez par les liens les plus forts au mât de mon vaisseau. Si je vous conjure et vous ordonne de m'affranchir, loin de vous rendre à mes prières et à mes ordres, multipliez ces chaînes.

Tandis que je parlais, le vaisseau vole, approche de l'île des Sirènes. Soudain le vent tombe ; l'air est calme, la mer tranquille ; une divinité berce doucement, charme et endort les flots. Aussitôt mes compagnons sont debout ; on plie les voiles, on les jette au fond du navire ; chacun reprend sa place, l'onde écume sous les rames. Moi, (car le péril était pressant) armé d'un fer tranchant, je me hâte de partager en boules une grande masse de cire ; mes doigts nerveux les compriment. Amollies au même instant, et par mes efforts, et par les feux que nous dardait heureusement

le roi de la lumière, je vole à mes compagnons; tour à tour l'oreille de chacun d'entre eux en est enduite. Ils m'attachent au mât du vaisseau; de fortes entraves lient et mes mains et mes pieds. Puis s'étant remis sur les bancs, ils troublent les flots du choc impétueux des rames. Nous n'étions plus éloignés de ce rivage qu'à la distance où se porte la voix; les Sirènes, n'ignorant pas l'approche du navire, entonnent un chant harmonieux :

O fameux Ulysse, la gloire de la Grèce, viens, arrête ici ton vaisseau, et prête l'oreille à notre voix. Heureux le nautonnier qui passe devant ces bords! jamais il n'en partit sans écouter les doux accens qui coulent de nos lèvres : ces accens l'enchantèrent; il retourna plus instruit dans sa patrie. Rien n'est ignoré de nous : nous savons tous les travaux que les Troyens, et vous, ô Grecs, avez soutenus, par la volonté des dieux, dans les champs fameux d'Ilion : nous savons tout ce qui arrive dans ce vaste univers.

Telles sont leurs paroles, accompagnées d'un chant céleste. Je désire de prolonger mon ravissement; les signes de mes yeux ordonnent à mes compagnons de me dégager de mes chaînes : mais tous se précipitent avec

plus d'ardeur sur leurs rames ; Euryloque et Périmède, s'élançant à moi, resserrent et redoublent mes liens. Loin de ces bords dangereux fuit le navire : par degrés la distance me dérobe le chant des Sirènes ; enfin je n'entends plus leurs paroles ni leurs voix. Alors mes compagnons nous rendent à eux l'ouïe, et à moi la liberté.

Nous perdons de vue cette île : tout à coup mes yeux sont frappés d'une noire fumée, et de vagues qui s'enflent ; un tumulte affreux gronde dans les airs. Les rames tombent des mains de mes compagnons épouvantés ; les flots en retentissent ; le vaisseau est immobile, nul ne pousse la rame. Je le parcours, je tâche de ranimer chacun des miens par mes exhortations et mes prières :

Amis, il n'est aucun malheur qui n'ait exercé notre courage ; celui qui nous menace n'est pas le plus grand que nous ayons éprouvé. Ne vous souvient-il donc plus du Cyclope qui, doué d'une force indomptable, nous tint enfermés dans son antre ? Et cependant ma prudence, mon adresse et mon intrépidité vous arrachèrent à ce péril si terrible ; un jour, je l'espère, un jour vous vous plairez aussi à vous retracer le souvenir de

ces nouveaux périls. Suivons tous ce que je vais prescrire. Vous, rameurs, reprenant l'aviron, combattez d'un bras infatigable ces vagues enflées; peut-être Jupiter, pour prix de vos efforts, nous dérobera-t-il à ce trépas. Toi, pilote, qui as en main le gouvernail, je te donne cet ordre important, garde-toi de l'oublier. Dirige ton vaisseau loin de ce rocher, de cette fumée et de ces flots amoncelés; l'œil toujours attaché sur le roc voisin, que ton unique but soit d'en approcher; fuis ces rapides courans, crains qu'ils ne t'entraînent, et que tu ne sois l'instrument de notre perte.

Ils obéissent avec ardeur à ma voix. Mais je me gardai bien de leur parler de Scylla, ce fléau inévitable; à son nom seul on les eût vus tous abandonner la rame, et courir se cacher, pressés l'un sur l'autre, au fond du navire. Alors, ne songeant plus aux ordres rigoureux de Circé qui m'avait interdit le combat, je revêts mes armes éclatantes, et, balançant deux longs javelots, je monte jusqu'au bord de la proue. Là, de pied ferme, j'attends, je défie l'habitant du roc, qui devait me ravir mes compagnons: mais je ne puis l'apercevoir; en vain mes yeux se fatiguaient

à l'y chercher dans tous les recoins et au sein de la sombre caverne. Nous entrons en pâlissant dans ce passage étroit : d'un côté nous menace Scylla ; de l'autre, Charybde dévore les flots avec un tumulte énorme. Les vomit-elle, l'onde, dans une vaste circonférence, aussi troublée que l'eau d'une cuve qui mugit sur la flamme ardente, bouillonne avec un affreux murmure, jaillit dans les airs, et couvre d'écume la cime des deux rochers. Mais engloutit-elle les grandes vagues d'Amphitrite, toute cette mer agitée s'ouvre, rugit autour du roc ; et l'œil, plongeant au fond de l'abîme immense, aperçoit la noire arène. La terreur hérisse les cheveux de mes guerriers.

Tandis que, craignant le trépas, nos regards ne sont fixés que sur Charybde, Scylla tout à coup ravit du fond de mon navire six de mes plus forts et plus valeureux compagnons. Je lève mes yeux, et j'aperçois encore ces amis infortunés, agitant en l'air les mains et les pieds ; j'entends leur voix qui m'implorait en me nommant, et qui retentit, hélas ! pour la dernière fois à mon oreille. Tel que, sur la pointe d'un roc, un rusé pêcheur, armé d'une ligne immense, précipite dans la mer l'appât trompeur avec la corne, et soudain

arrachant à la demeure liquide un de ses plus jeunes habitans, victime palpitante, il le jette sur le rivage : tel le monstre enlève mes compagnons, et les jette devant son antre. Il dévore ces malheureux ; dans leurs cruels tourmens, ils poussaient des cris lugubres ; et, me tendant les bras, ils invoquaient mon secours. De tous les spectacles dont mes yeux furent épouvantés dans mes longues et funestes courses, voilà le plus lamentable.

Echappés à ces rochers et à ces monstres, nous approchons de l'île fortunée du Soleil. Là paissaient tranquillement de beaux et nombreux troupeaux de génisses au large front, et de brebis éclatantes, consacrés à cette divinité qui traverse les cieux. Du milieu de la mer, mon oreille est agréablement frappée des mugissemens et des bêlemens de ces troupeaux. Alors se réveille en moi le souvenir du devin Tirésias et de la déesse Circé, dont les avis m'exhortèrent si vivement à éviter l'île de ce dieu qui charme les mortels.

Amis, dis-je à ma troupe, le cœur serré de tristesse, vous qui avez essuyé tant d'infortunes, écoutez mes paroles. Connaissez les oracles de Tirésias et de Circé. Ils m'ont ordonné de fuir l'île de ce dieu, le flambeau

du monde ; nous n'y pourrons aborder sans rencontrer notre perte entière. Ne balancez donc pas ; poussez le vaisseau loin de cette côte funeste.

A ces mots, le courage les abandonne ; le désespoir brise leurs cœurs. Euryloque se lève ; et, se laissant emporter à la colère : Impitoyable Ulysse, s'écrie-t-il, tu n'es jamais rassasié de travaux, la fatigue t'est inconnue ; le ciel t'a formé un corps de fer. Tu vois tes compagnons accablés de lassitude et de sommeil, et tu ne leur permets point de poser le pied sur les bords de cette île, où le repos et quelques rafraîchissemens ranimeraient leur vigueur ; tu leur ordonnes de fuir cet asile, de poursuivre, durant les ténèbres, leur course incertaine sur l'empire des ondes. C'est de la nuit que naissent les ouragans les plus terribles, la perte des vaisseaux. Comment quelqu'un de nous échappera-t-il au trépas, si nous sommes assaillis d'une tempête, du souffle de l'autan, ou de la furie du vent d'Occident, qui détruisent en un moment les flottes, malgré la volonté même des dieux ? Obéissons à la nuit sombre ; prenons un repas et sommeillons auprès du vaisseau ; demain rentrons-y dès l'aurore, et poursuivons notre

route périlleuse sur l'étendue des mers.

Il dit, chacun l'applaudit à haute voix. Alors je vois enfin qu'un dieu a résolu notre perte. Euryloque, dis-je, vous vous réunissez tous contre moi, vous m'entraînez : mais, avant d'aborder à cette île, engagez-vous chacun, par un serment inviolable, si vous y rencontrez des troupeaux, à n'être point assez téméraires que d'immoler une seule génisse ni une seule brebis, et, sans troubler la paix de ces bords, à vous contenter de jouir des alimens, bienfaits de l'immortelle Circé.

Ils satisfont à mes ordres au même instant; ce serment sort de leurs bouches. Nous entrons dans l'enceinte arrondie du port, et nous arrêtons notre vaisseau près d'une source douce et transparente; mes compagnons s'élancent sur le rivage, font les apprêts d'un festin. Lorsqu'ils ont ranimé leurs forces, un souvenir douloureux se réveille dans leurs cœurs, ils pleurent les amis que la barbare Scylla ravit à notre navire et dévora devant son antre. Leurs larmes coulaient encore, lorsque le sommeil s'épanche sur leurs paupières.

La nuit avait fait les deux tiers de son cours, et les astres, avancés dans la voûte

céleste, allaient se retirer, quand le dieu du tonnerre, Jupiter, excite une funeste tempête; les ouragans impétueux règnent dans les airs; d'épaisses nuées enveloppent la terre et les eaux; la nuit se précipite du ciel, l'horreur des ténèbres redouble. Dès que l'aurore matinale, couronnée de roses, nous envoie une faible lueur, nous plaçons notre vaisseau dans un abri tranquille, sous un antre sacré, orné de siéges pour les nymphes de la mer, et souvent embelli de leurs danses. Là je rassemble mes compagnons, et les exhorte encore en ces mots : O mes amis, l'abondance règne dans notre vaisseau, respectez donc les troupeaux de cette île : gardons-nous de nous attirer quelque grande infortune; car leur possesseur est un dieu formidable, le Soleil, l'œil et l'oreille de l'univers.

Ma voix pénètre dans leurs cœurs et les persuade. Pendant tout un mois dure la tempête; l'autan trouble les airs, l'autan, ou le vent non moins terrible qui souffle de l'Orient. Tant qu'il nous restait du froment et du vin, mes compagnons, redoutant le trépas, ne violent point leur vœu. Enfin règne parmi nous la disette. Tandis que ma troupe se disperse, que, partagée entre la chasse et la

pêche, elle fait sa proie des habitans des airs et des eaux, et de tout ce qui tombe en son pouvoir, forcée par la faim dévorante à frapper la mer de l'hameçon recourbé, moi, accablé d'inquiétudes, je m'enfonce dans l'île pour invoquer les immortels, pour savoir si quelqu'un d'entre eux daigne enfin me secourir, et m'ouvrir une route qui me ramène dans ma patrie. Loin de ma troupe, dans un asile paisible, à l'abri des vents; je répands sur mes mains une eau pure, et j'invoque à haute voix tous les dieux qui habitent l'Olympe. Aussitôt (je l'attribuais à leur bienveillance) coulent doucement sur ma paupière les vapeurs flatteuses du sommeil.

Cependant Euryloque assemble les miens. Compagnons de tant de fatigues et de revers, leur dit-il, voulez-vous m'écouter? Toute mort est odieuse aux malheureux humains; celle où conduit la faim est la plus horrible. Pourquoi lutter plus long-temps contre ce fléau? Voyez ces belles génisses; poussons-les vers le rivage; sacrifions-les en l'honneur des dieux. Si jamais nous avons le bonheur de revoir Ithaque, notre patrie, nous élèverons un temple superbe au dieu qui enflamme les airs; nous l'enrichirons

d'offrandes pompeuses. Si, pour venger le sang de ses génisses, il veut perdre notre vaisseau, et si tous les immortels s'associent à son courroux, exhalons en un moment le dernier soupir au milieu des flots, plutôt que de subir tant de morts, consumés lentement par la faim dans cette île déserte.

Ainsi parle Euryloque; sa voix entraîne tous mes compagnons. Aussitôt ils poussent les plus belles de ces génisses vers le rivage; car ces troupeaux sacrés, aux cornes hautes et luisantes, au front large et paisible, et à la forme majestueuse, paissaient près de nous sans crainte. Mes compagnons, entourant les victimes, implorent les dieux; privés d'orge, ils cueillent le plus tendre feuillage d'un grand chêne.

Ils égorgent les victimes, présentent aux dieux, selon nos rites, l'offrande solennelle. Ils manquaient de vin pour l'arroser, l'eau coule en aspersion. L'offrande est consumée; on goûte des entrailles; les chairs fument devant la flamme.

Le sommeil où mes sens étaient plongés fuit en ce moment de ma paupière : je précipite aussitôt mes pas vers le rivage. J'en approchais, lorsque je respire la vapeur odo-

rante du sacrifice. Saisi d'épouvante, je fais éclater jusqu'au ciel ma voix plaintive. O Jupiter, et vous tous, dieux immortels, vous m'avez donc, hélas! envoyé pour ma perte ce funeste sommeil! serait-ce pour que mes compagnons se rendissent coupables de ce terrible attentat!

Et déjà la belle Lampétie, couverte d'un long voile, court annoncer au Soleil l'outrage fait à ses troupeaux. Enflammé de colère, il s'écrie: Grand Jupiter, et vous tous dont rien ne borne la durée, vengez-moi des compagnons du fils de Laërte. Les téméraires! ils ont répandu le sang de mes génisses, de ces génisses qui faisaient le charme de mes regards, chaque fois qu'au matin je gravissais vers le haut sommet du ciel étincelant, et que, du milieu de sa voûte, je laissais mon char rouler et se précipiter vers la terre. Si ces insolens ne subissent pas toute la peine de leur sacrilége, je descends chez Pluton et n'éclaire plus que les morts.

Jupiter lui répond: Soleil, continue d'apporter la lumière aux dieux de l'Olympe et aux mortels répandus sur la terre. Bientôt un coup de ma brûlante foudre, effleurant le vaisseau de ceux qui t'ont insulté, le fera voler

en éclats au milieu d'une noire tempête. Cet entretien des dieux me fut rapporté par Calypso, qui me dit l'avoir appris de Mercure, l'interprète de leurs volontés.

Reparaissant au rivage, j'accablai mes compagnons des reproches les plus sévères. Reproches tardifs et stériles ! les génisses n'étaient plus. Les dieux ne tardent point à faire éclater aux yeux de ma troupe des signes funestes. Chacun voit les dépouilles de ces victimes ramper à ses pieds ; les chairs préparées et les chairs sanglantes poussent de lugubres mugissemens ; pâlissant, ils croient entendre la voix de ces génisses mêmes.

Malgré ces prodiges, mes compagnons malheureux, après avoir ravi la fleur de ces troupeaux, se livrent durant six journées entières aux plaisirs des festins. Jupiter amène une nouvelle aurore ; et les vents ayant tout à coup appaisé leur rage, nous montons au même temps dans notre vaisseau : le mât se dresse, les voiles sont ouvertes, et nous nous abandonnons à la vaste mer.

Mais lorsque nous n'apercevons plus que le ciel et l'onde, Jupiter amène et arrête sur nos têtes une sombre nuée ; la mer en est obscurcie. Le navire ne vogue qu'un instant ;

et du bout de l'Occident accourt avec des hurlemens horribles un tourbillon orageux. Les deux câbles du mât se rompent, il tombe; voiles, antennes, tout a disparu: dans sa chute il frappe, à la poupe, la tête de notre pilote armé du gouvernail; ses os sont fracassés; tel qu'un plongeur, il est précipité dans la mer; son ame s'envole. Jupiter tonne au même temps; il lance sa foudre sur notre vaisseau. A cette foudre du roi de l'Olympe, le vaisseau, trois fois, tourne d'un mouvement impétueux; un torrent de soufre enflammé l'inonde; tous mes compagnons roulent dans la mer. Ils flottent, tels que des oiseaux marins, sur le dos élevé des vagues, autour du navire; mais, hélas! Jupiter leur a fermé toute voie de retour dans leur patrie. Je courais seul d'un bout à l'autre du vaisseau pour le gouverner, quand un choc terrible des flots arrache et emporte le bord entier; il ne reste plus que la carène, voguant au gré de la tempête. Un second choc rompt le pied du mât et l'enlève. Il y flottait un gros câble; je le saisis, et lie la carène au mât flottant: assis sur ces débris, je m'abandonne à la fureur des vents et des vagues.

Le tourbillon, parti de l'Occident, s'appaise

tout à coup : mais du Midi se précipite aussitôt l'autan, bien plus terrible ; car il me reporte vers la fatale Charybde. Je vole sur les flots durant la nuit entière ; à peine se levait le soleil, que je me vois entre le rocher de Scylla et l'autre monstre, au moment où d'immenses vagues s'abîmaient dans sa gueule dévorante. Je m'élance en l'air ; et, saisissant une branche du figuier sauvage et m'y attachant des mains et des genoux, je m'y tiens suspendu, tel qu'un oiseau de nuit ; éloigné des racines, je ne puis nulle part appuyer les pieds, ni recourir aux branches plus élevées, qui, aussi fortes que longues, répandaient une ombre noire sur cet abîme. Brûlant d'impatience, je demeure collé à cette branche jusqu'à ce que le monstre vomisse les débris de mon navire. Enfin, après une longue attente, mon désir est satisfait : à l'heure où le juge, après avoir réglé les nombreux débats d'une jeunesse impétueuse, se lève du tribunal pour aller ranimer ses forces par un repas, à cette heure seulement je vois ces débris reparaître du fond de ce gouffre. J'ouvre les bras et les genoux ; et, me laissant descendre, je fais retentir la mer en tombant près du mât flottant; je le saisis et m'éloigne,

mes bras me servent de rames. Grâce au père des dieux et des hommes, je ne fus point aperçu par Scylla; rien n'eût pu me dérober à la mort.

Durant neuf jours entiers je fus porté en cet état au gré des vents et des flots. A la dixième nuit, les dieux me conduisirent aux bords de l'île d'Ogygie, où règne la déesse Calypso, dont la beauté et la voix captivent les mortels. Elle me reçut avec bienveillance; ma vie défaillante fut ranimée. Mais pourquoi répéter ce que je racontai hier à toi, grand roi, et à ta sage compagne? J'abuserais de votre attention, et je hais moi-même des redites inutiles.

FIN DU CHANT DOUZIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT DOUZIÈME.

(Page 211. Où s'élève le palais de l'Aurore...)

C'est dans la nuit qu'Ulysse fit ses évocations; c'était le temps des sacrifices que l'on offrait aux dieux infernaux; la victime elle-même était noire.

Quelques commentateurs croient qu'Homère transporte à Circéi l'Æa de la Colchide avec toute sa clarté, ainsi qu'il a transporté sur les côtes de la Campanie les Cimmériens du Bosphore avec toutes leurs ténèbres. Comme les anciens avaient regardé le Phase, fleuve de la Colchide, comme la dernière borne de la terre habitée vers l'Orient, Æa, capitale du roi Æétès, sur le Phase, a été prise pour le lieu où le soleil se levait.

Il est constant qu'Elpénor fut enterré au promontoire de Circéi, et que ce promontoire fut appelé de son nom Elpénor.

(Page 212. Deux fois victimes du trépas.)

Selon Eustathe, Circé parle ainsi par plaisanterie. Cela n'est pas vraisemblable. Que signifieraient donc les larmes et le désespoir où Ulysse et ses compagnons se livrèrent quand ils apprirent qu'ils devaient descendre aux enfers? J'ai fait voir que ce pèlerinage était lié à des idées religieuses.

(Page 213. D'abord se présenteront sur ta route les Sirènes.)

On a recouru, pour l'explication de ce passage, à l'histoire naturelle, à des traditions historiques et à l'allégorie.

Il y a, dit-on, dans ces lieux une baie où le souffle des vents et le choc des vagues produisent une harmonie qui attire les passans; mais, s'ils en approchent, ils sont jetés contre les rocs et engloutis par les courans. D'autres ont dit que les Sirènes étaient des courtisanes. Selon d'autres enfin, et rien n'est plus vraisemblable, Homère a voulu nous enseigner par une allégorie qu'il faut nous défier de la mollesse et des plaisirs.

On trouve dans les Proverbes de Salomon une peinture très-semblable à celle d'Homère : « Ces femmes « insensées appellent ceux qui passent près d'elles et « qui continuent leur chemin : Que les petits, disent-« elles, se détournent pour venir à nous. Elles chantent « aux fous : Les eaux dérobées sont plus douces, et le « pain qu'on mange en secret est le plus agréable. Et « ces fous ignorent que près d'elles sont les géans, et « que leurs conviés sont dans le plus profond de « l'enfer ».

On représente les Sirènes avec des ailes. Leurs noms étaient Aglaophême, Thélxiepie, Pisinoé ou Ligie. Sélon Homère, elles n'étaient que deux. Bochart dérive le nom de Sirène d'un mot punique qui signifie CHANT. On a fait du conseil de Circé un proverbe : « Bouche l'oreille « avec de la cire ». Les noms grecs des Sirènes confirment que ce récit est allégorique.

Claudien fait une agréable description des Sirènes :

Delatis licet huc incumberet aura carinis,
Implessentque sinus venti de puppe ferentes,
Figebat vox una ratem ; nec tendere certum
Delectabat iter reditus, odiumque juvabat :
Nec dolor ullus erat ; mortem dabat ipsa voluptas.

(Page 214. Sur la mer s'élèvent deux rochers voisins.)

Voyez la dernière remarque sur ce chant.

Le voyageur Sandy a examiné ces lieux. En parlant de Charybde, il a écrit que les vents formaient dans ce gouffre de violens tournans dangereux aux vaisseaux ; que Scylla, au milieu d'une baie, était une roche escarpée, qu'Homère, par une hyperbole poétique, décrit comme étant inaccessible. On voit, dit ce voyageur, au pied de ce grand rocher, plusieurs rochers pointus ; ils sont les chiens aboyans ; l'eau, par la répercussion, forme un bruit semblable aux aboiemens.

On prétend que cette déesse Cratée est la même qu'Hécate, qui présidait aux enchantemens et aux sortiléges. Scylla était fille de Phorcys et d'Hécate.

Quant à la fiction des colombes, je ne ferai qu'indiquer une explication fort incertaine d'une femme de Byzance, appelée Moéro. Madame Dacier se félicite qu'une femme ait développé ce mystère ; et elle est étonnée que Longin, par une critique qui, selon cette savante, n'est pas digne de lui, ait traité de niaiserie une fiction si grave et si noble. Cette explication roule sur la conformité qu'a en grec le mot de colombe avec

celui de pléiade, constellation que la hauteur de ce rocher faisait disparaître.

La fable ne fournit que de très-légers indices au sujet de cette fiction. Selon Apollonius, il était impossible même aux oiseaux de passer entre les roches Cyanées, à cause de leur collision continuelle, du nuage épais qui les environne, et du tumulte et de la tempête de ces flots. Jupiter, caché dans la Crète, avait été nourri par des colombes qui lui apportaient l'ambroisie.

Jason avait dit à Phinée que son vaisseau était aussi léger qu'une colombe. Celui-ci lui dit : Lâche une colombe entre ces rocs; si elle échappe, vous passerez sans péril. Jason fit cet essai; la colombe ne perdit que sa queue. Le héros tenta aussitôt le passage, et il ne perdit que ses rames. On pense que cette histoire a pu donner à Homère l'idée de ce qu'il dit ici des colombes qui se brisent sur le rocher de Scylla.

Un poëte doit, autant qu'il est possible, s'écarter de la langue du vulgaire. Junon, c'est l'air. Homère dit poétiquement que les Argonautes eurent un beau temps pour passer les roches Cyanées. Il y a bien plus de poésie dans la peinture qu'il fait des deux rochers comme habités par des monstres affreux. Le merveilleux doit régner dans la poésie épique.

Σκύλαξ peut signifier le petit d'une bête féroce. Pope, madame Dacier, et plusieurs commentateurs, ont ainsi interprété ce mot en cet endroit. Dans toutes les imitations qu'on a faites de ce passage, on s'est servi de l'image des chiens aboyans :

Cæruleis canibus resonantia saxa.

ÆNEID. LIB. III.

Virgile a dépeint ainsi Charybde d'après Homère :

Dextrum Scylla latus, laevum implacata Charybdis
Obsidet; atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat undâ.

IBIDEM.

Ter scopuli clamorem inter cava saxa dedêre;
Ter spumam elisam et rorantia vidimus astra.

IBIDEM.

On peut nommer Ovide parmi les poëtes qui ont employé ces images :

Quid, quod nescio qui mediis concurrere in undis
Dicuntur montes, ratibusque inimica Charybdis
Nunc sorbere fretum, nunc reddere; cinctaque saevis
Scylla rapax canibus Siculo latrare profundo?

METAM. LIB. VII.

(P. 217. Le monstre que tu veux combattre n'est point de race terrestre et fragile.)

Quelques critiques ont dit que, dans ce morceau, qui est fort animé, Homère a voulu peindre les dangers de la volupté, à laquelle on ne pouvait se dérober que par la fuite. Je ne sais s'ils ont bien deviné. Au reste il est assez singulier que ces leçons, ainsi que celles qui viennent d'être données au sujet des Sirènes, sortent de la bouche de Circé. Serait-ce parce que personne quelquefois ne connaît mieux les dangers d'un vice que ceux qui s'y livrent, et que c'est l'amitié qui dicte à Circé ces bons avis? Ulysse parle avec respect de cette magicienne voluptueuse.

(P. 217. Où paissent les troupeaux immenses du Soleil.)

Homère entremêle les peintures douces aux peintures terribles. Il y avait des troupeaux entiers qui étaient consacrés aux dieux, et qui par-là étaient sacrés et inviolables. Hérodote nous apprend que le long du golfe d'Ionie il y avait des troupeaux qui étaient consacrés à Apollon. Ces troupeaux ayant toujours le même nombre, Homère a tiré de là l'idée de leur immortalité. C'est par la même raison qu'on appelle une fameuse légion des anciens, IMMORTELLE.

Le Soleil passait chez les anciens pour « le pasteur « de tous les troupeaux », et c'est ce qui donna lieu à quelques fables particulières. Le taureau, chez les Egyptiens, représentait le Soleil. *Voyez* Macrobe.

Puisque les troupeaux dont parle Homère étaient sacrés, il veut nous enseigner ici que dans nos besoins les plus urgens nous ne devons pas offenser les dieux.

Aristote, Lucien, et beaucoup d'autres anciens, ont rapporté à la physique la fable de ces troupeaux. Ils ont trouvé un rapport entre leur nombre et celui de 350 jours dont l'année était alors composée.

PHAÉTUSE signifie la lumière du soleil, et LAMPÉTIE celle de la lune; ce sont les deux bergères de ces troupeaux, parce qu'ils paissaient le jour et la nuit. Elles sont filles du Soleil et de la déesse Nééra, qui signifie « la jeunesse ».

(Page 218. La déesse Circé se retire.)

L'amour de cette déesse pour Ulysse, en l'empêchant

d'abord de poursuivre sa route, lui devient ensuite utile par les avis qu'elle lui donne, et auxquels il doit son heureux retour dans sa patrie. C'est avec art que le poëte a lié cet épisode à son sujet.

(Page 220. Il retourna plus instruit dans sa patrie.)

Cicéron a traduit cet endroit, et il a fait remarquer l'adresse du poëte, qui, voyant que sa fiction ne serait point approuvée si un homme aussi grand qu'Ulysse pouvait être retenu par la seule douceur d'une chanson, lui fait promettre la science. Voici la traduction de cet orateur :

O decus argolicum, quin puppim flectis, Ulysses,
Auribus ut nostros possis agnoscere cantus ?
Nam nemo hæc unquam est transvectus cærula cursu
Quin priùs adstiterit vocum dulcedine captus ;
Post, variis avido satiatus pectore musis,
Doctior ad patrias lapsus pervenerit oras.
Nos grave certamen belli, clademque tenemus
Græcia quam Trojæ divino numine vexit,
Omniaque latis rerum vestigia terris.

Ulysse ordonne à ses compagnons, par des signes, de le dégager ; la cire dont il avait bouché leur oreille les aurait empêchés d'entendre sa voix.

Madame Dacier a traduit φθογγὴ par le son des instrumens. Ce terme ne peut avoir ce sens, et il n'est pas dit que les Sirènes eussent accompagné leur voix de quelque instrument.

(Page 221. Et cependant ma prudence, mon adresse et mon intrépidité.)

Plutarque cite cet endroit en parlant des occasions où il est permis aux grands hommes de parler magnifiquement d'eux-mêmes.

(P. 222. Loin de ce rocher, de cette fumée.)

La plupart des critiques ont dit que ces rocs vomissaient des flammes. Pope a cru que « les tempêtes de « feu » désignaient la réflexion de la lumière, occasionnée par le choc des vagues. Virgile a dit : ARDESCUNT IGNIBUS UNDÆ.

(Page 223. Les vomit-elle.)

Dans le flux, lorsque la mer monte, les vagues s'élèvent jusqu'à la cime des rochers de Scylla ; car la mer s'élève sur la côte, et alors le bouillonnement de ces eaux est bien comparé à celui de l'eau d'une cuve que le feu fait monter et déborder. Lorsque la mer descend et se retire, on entend des mugissemens horribles, et le sable des environs de Scylla paraît à découvert.

(*Ibid.* Tel que, sur la pointe d'un roc, un rusé pêcheur.)

Cette comparaison adoucit le ton atroce qui règne dans cette narration. Les pêcheurs attachaient au bout de l'hameçon une corne de bœuf, afin que le poisson ne dévorât pas la ligne.

(Page 225. La fatigue t'est inconnue.)

Ce qu'Euryloque en colère dit ici à Ulysse, renferme un éloge parfait, et ne peut être soupçonné de faux. *Voyez* au chant III de l'Iliade un exemple semblable dans un discours que Pâris adresse à Hector.

(Page 226. Ils pleurent les amis.)

Ceci est conforme aux coutumes de l'antiquité. Les heures du repas étaient consacrées à la joie et à la reconnaissance qu'on devait aux dieux. On a taxé de froideur Ulysse et ses compagnons. Leur douleur avait éclaté : rien de plus naturel que de la voir se renouveler après qu'ils ont joui des douceurs de l'abondance. On trouve la même peinture dans Virgile :

Postquàm exempta fames epulis, mensæque remotæ,
Amissos longo socios sermone requirunt, etc.

ÆNEID. LIB. I.

(P. 228. Sacrifions-les en l'honneur des dieux.)

Il donne à ce sacrilége une couleur de piété.

(Page 229. Privés d'orge, ils cueillent.)

Quand on manquait de quelque chose nécessaire pour le sacrifice, on y suppléait en faisant servir au même usage les choses les plus communes qu'on avait sous la main.

(Page 230. Et déjà la belle Lampétie.... court annoncer au Soleil.)

Le soleil voit tout : ce courrier n'est autre chose que la lumière même.

Sur la menace que fait le soleil de descendre dans l'Erèbe, madame Dacier soupçonne qu'Homère a entendu parler du miracle de Josué, lorsqu'à sa parole le soleil s'arrêta au milieu du ciel. Le sens est que le soleil ne se lèvera plus. L'Erèbe est placé à l'occident où le soleil se couche : ainsi, quand il disparaît, on peut dire qu'il descend dans le pays des ténèbres, l'Erèbe. Quelque éclipse de soleil peut avoir donné naissance à cette fiction. Virgile a profité d'une circonstance semblable :

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,
Cùm caput obscurâ nitidum ferrugine texit,
Impiaque æternam timuerunt secula noctem.
GEORG. LIB. I.

(Page 231. Chacun voit les dépouilles de ces victimes ramper à ses pieds.)

Tout ce que dit ici le poëte était l'effet des remords. Hérodote raconte qu'un général persan vit tout à coup bondir des poissons qu'on grillait pour son dîner. Il crut que Protésilas, dont il avait pillé le temple, l'avertit, quoique mort, qu'il avait le pouvoir de le punir. Ulysse fait entendre qu'il ne prit aucune part aux festins de ses compagnons. Il fut seul sauvé.

(Page 233. Je m'y tiens suspendu, tel qu'un oiseau de nuit.)

La chauve-souris ne se perche pas sur les branches, mais elle s'y pend. M. Bomare dit, en parlant d'une espèce de chauve-souris : « A la pointe du jour elles

« s'attachent au sommet des arbres, et s'y tiennent pen-« dues l'une à l'autre comme un essaim d'abeilles ».

(*Ibid.* A l'heure où le juge.)

Perrault, trouvant ici une comparaison entre la joie d'Ulysse et celle du juge qui va dîner, triomphe de cette comparaison, qu'il nomme bizarre. Il ne savait pas que dans ces anciens temps le jour n'était pas encore partagé en heures, et que l'on datait par les fonctions de la journée. Hippocrate parlant d'un homme blessé : « Il mourut, dit-il, avant que le juge quittât son siége, « avant que l'assemblée fût congédiée ».

(Page 234. Grâce au père des dieux et des hommes, je ne fus point aperçu par Scylla.)

Il veut dire qu'il ne fut pas entraîné par le courant vers ce rocher.

C'était une faveur bien évidente; car le flux, c'est-à-dire la mer qui montait, le portait vers Scylla.

(*Ibid.* Durant neuf jours entiers je fus porté en cet état au gré des vents et des flots.)

Longin a critiqué cet endroit. Pope a montré que madame Dacier a mal interprété un passage des Actes des Apôtres, pour donner de la vraisemblance à ce long jeûne d'Ulysse.

Le chevalier Hamilton rapporte que, dans les derniers tremblemens de terre qui ont bouleversé une partie de l'Italie et de la Sicile, on lui a montré une jeune

fille d'environ seize ans, qui était restée onze jours sous les ruines d'une maison à Oppido, sans la moindre nourriture. « Ce fait, dit le docteur Sella en note, tout « fabuleux qu'il paraît, n'est pas incroyable, et nous « lisons dans l'histoire de la médecine plusieurs exem- « ples d'un jeûne encore plus long ».

Je vais citer le sentiment de Wood sur les voyages d'Ulysse :

« Comme Homère mêle toujours de la réalité à ses « fictions les plus hardies, il est difficile de dire jus- « qu'où son expérience ou celle des autres l'instruisit « sur la navigation : l'histoire des Cimmériens semble « lui avoir fourni quelques idées sur les sombres habi- « tations du Tartare ; et les traits distinctifs du carac- « tère des Phéaciens sont Phéniciens. Il tire ses endroits « les plus fabuleux des contes répandus de son temps, « et il invente ensuite les embellissemens ; mais il les « appuie toujours sur une extravagance consacrée par « la croyance populaire. Quoique le génie du poëte « s'élance perpétuellement au-delà des connaissances « bornées de son siècle, il n'abandonne jamais la na- « ture ; et s'il paraît quelquefois s'en écarter, c'est en « faveur d'une irrégularité heureuse que l'opinion du « peuple a mise en sa place. La description des îles de « Circé, d'Eole, et sur-tout de celle de Calypso, montre « bien comment il a jeté quelques faits vrais, ou crûs « pour tels, dans sa narration fabuleuse ».

Je citerai encore un passage de Wood :

« Si Homère voulait surprendre et étonner ses audi- « teurs par une description extraordinaire, il les trans- « portait à l'occident de sa patrie, sur les côtes peu con-

« nues de l'Italie; et en cela il suivait la géographie de
« son temps : mais le progrès des lumières dans la même
« direction dissipa, avant la naissance de Virgile, cette
« obscurité, si favorable au merveilleux, qui envelop-
« pait la Grèce dans les temps héroïques. Le chantre de
« l'Enéide trouvait autour de lui l'île de Circé, et le
« pays des Lestrigons au milieu des jardins de la no-
« blesse romaine. L'éloignement de la scène, si heu-
« reux pour Homère, devint nul pour le poëte romain :
« les lecteurs adoptaient toutes les merveilles orien-
« tales, mais ils n'ajoutaient pas tant de foi aux aven-
« tures singulières qui s'étaient passées plus près d'eux.
« L'Ithaque d'Homère ne fit jamais rire ses auditeurs;
« et les Romains, maîtres du monde, qui passaient con-
« tinuellement sur cette île en allant d'Italie en Grèce,
« ne parlaient qu'avec un ton léger et railleur de ce petit
« royaume ».

J'ai cru devoir rapporter les principales observations des critiques sur les voyages d'Ulysse. Je terminerai cette remarque par le précis d'une dissertation judicieuse et savante de Rochefort sur cet objet.

On ne peut, dit-il, adopter aucune des suppositions de ces critiques; leur contradiction et leur bizarrerie sont manifestes.

Rochefort, en admettant qu'Homère a mêlé la fable avec la vérité, ne croit point qu'il ait prêté à des pays connus des particularités qui ne pouvaient appartenir qu'à des pays très-éloignés de ceux dont il parlait. « Ce « monsonge, dit-il, eût été trop grossier ». Mais, à moins que tout ne soit fabuleux dans le récit de ces voyages, il n'est pas aisé d'expliquer autrement le voyage

que fit Ulysse de l'île de Circé à l'entrée des enfers : il le fit en un jour ; c'est-à-dire qu'Ulysse, durant ce court intervalle, passa d'un pays où, selon Homère, naît l'aurore, à celui que n'éclaire jamais le soleil. Si c'est une fiction, elle n'est pas moins grossière que le mensonge.

Rochefort forme encore une autre objection tirée de l'exactitude d'Homère, qu'on ne retrouve point dans les descriptions dont il s'agit, en les appliquant à la Sicile et à l'Italie. Mais n'est-il pas possible que, dans ce siècle où l'on avait si peu de secours pour s'instruire, il ait fait des descriptions exactes des pays qu'il avait connus, et qu'il se soit contenté de récits fabuleux par rapport à ceux qu'il n'avait point visités ?

Quoi qu'il en soit, Rochefort combat avec solidité ceux qui supposent que l'opinion des voyages d'Ulysse sur les côtes d'Italie, a été une tradition générale consacrée dans les pays mêmes et par les récits des plus anciens écrivains.

On cite en faveur de cette opinion ce passage d'Hésiode : « Circé, fille du Soleil, eut pour gage des « amours d'Ulysse, Agrius et Latinus, qui, loin des « îles sacrées, régnèrent sur les Tyrrhéniens ». Ce passage semble prouver au contraire qu'Ulysse connut Circé dans une contrée fort éloignée de l'Italie, et que ses fils allèrent s'établir en Toscane, loin du pays de leur naissance, *μάλα τῆλε*.

Thucydide entend par Charybde le détroit entier qui sépare l'Italie de la Sicile. Il ajoute que ce fut par ce détroit qu'Ulysse, dit-on, passa de la mer d'Ionie dans la mer de Toscane. Thucydide ne fait aucune mention

de Scylla; et il y a lieu de croire que de son temps on n'avait pas encore imaginé la moindre ressemblance entre ces deux écueils et les deux rochers dont parle Homère. Aristote, au lieu de placer ces rochers dans le détroit de Sicile, les mettait dans le Pont-Euxin, où ils étaient en effet. La plus haute antiquité s'accordait donc à retrouver dans les îles Cyanées les deux rochers dont parle Homère.

Sur cette seule expression, qui était métaphorique et qui fut mal entendue, πυρὸς τ' ὀλοοῖο θύελλαι, on attribua au détroit de la Sicile tout ce qui avait été dit du détroit des Cyanées. L'erreur alla toujours en augmentant; on ne fut pas long-temps à trouver dans ce détroit de la Sicile les deux rochers d'Homère, et à leur donner les noms de Scylla et de Charybde.

Rochefort observe que les anciens donnaient à tous les gouffres le nom de Charybde. Il paraît donc que Charybde était un mot générique. Mais Strabon, qui voulait faire honneur à ce poëte de la connaissance du flux et du reflux, n'imaginait pas que ce qu'Homère dit de Charybde eût rapport au gouffre du détroit de Sicile, mais au mouvement alternatif de l'Océan. Il suppose qu'Homère, sachant que ce détroit était continuellement infesté par des pirates, avait inventé la fable de Scylla et de Charybde. Il ne trouvait donc aucun rapport entre ces deux écueils décrits par Homère, et ceux du détroit de Sicile qui ont porté le nom de Scylla et de Charybde. Ainsi, suivant Strabon, Homère aurait emprunté de l'Océan le flux et le reflux pour l'attribuer au gouffre de Charybde, et il aurait tiré des Symplégades du Pont-Euxin ce qu'il a dit des deux écueils; et

tout cela parce qu'il savait que le détroit de Sicile était rempli de brigands.

L'inconséquence de pareilles suppositions deviendrait encore plus sensible, si on remarquait que l'origine de la prétendue allégorie d'Homère était fort incertaine chez les anciens.

Il ne paraît pas qu'ils aient jamais songé à tirer aucun argument de cette prétendue ressemblance que les modernes ont cru voir entre les rochers d'Homère et les écueils du détroit de Messine. Les modernes ont été en cela plus téméraires que les anciens.

Rochefort cite plusieurs écrivains latins pour montrer qu'il régnait même parmi les habitans de l'Italie une si grande incertitude à cet égard, et une si grande variété d'opinions, qu'il est aisé de reconnaître combien peu le système de Polybe et de Strabon était accrédité dans ces contrées. S'il y eût eu quelque vraisemblance frappante dans ce système, pourquoi les Romains, qui connaissaient les antiquités de leur pays et la position de leurs anciennes villes, ne l'auraient-ils pas unanimement embrassé ? Les auteurs grecs eux-mêmes ne s'accordaient pas tous entre eux sur cette matière. Diodore de Sicile trouvait en Egypte tout ce que Strabon voyait sur les côtes d'Italie ; et il faut même convenir que son opinion avait quelque chose de plus séduisant. Il y plaçait le lac Achérusia et tout ce qui concernait les morts ; et il trouvait l'Océan dans l'ancien nom qu'avait le Nil.

Rochefort montre qu'il n'y a pas la moindre analogie entre les mots τρινακρία et θρινακία. Ainsi le mot Thrinacia ne sera pas plus heureux pour soutenir le

système de Strabon, que ne le peuvent être les mots de Scylla et de Charybde.

La configuration des lieux et leur position réciproque ne nous présentent rien de plus capable de nous faire reconnaître les lieux dont Homère a parlé. On allègue en faveur du poëte que le laps des temps aura pu ronger les bords du détroit et l'élargir. Mais comment les efforts du temps auraient-ils pu changer la position respective de Charybde et de Scylla, qui, placés aux deux extrémités du détroit, sont à plus de douze milles de distance l'un de l'autre?

Et quelle ressemblance peut-il y avoir entre ces deux promontoires et les « rochers errans » d'Homère, qui étaient voisins, et qui même, suivant l'expression du poëte, étaient si rapides dans leur collision mutuelle, que les colombes ne pouvaient les traverser sans danger?

Comment imaginer qu'Homère eût connu la Sicile, et eût ignoré l'Etna et ses volcans? On pourrait répondre à Rochefort qu'il est possible que l'éruption de ces volcans ait été interrompue au siècle d'Homère.

Toutes recherches ultérieures sur cette matière seraient par elles-mêmes trop inutiles et trop incertaines. Il vaut mieux s'arrêter que d'avancer dans ce labyrinthe de conjectures, et, en reconnaissant, comme Sénèque, la difficulté de rien asseoir de certain sur ce sujet, dire comme lui : « Vous cherchez quelle côte a « parcourue Ulysse égaré de la route d'Ithaque; cher« chez plutôt les moyens de mettre fin à vos longs éga« remens. Des tempêtes intérieures nous agitent sans « cesse, notre perversité nous pousse vers les maux

« qu'Ulysse a éprouvés. Nous ne manquons point d'en-
« nemis qui nous persécutent, ni de beautés qui nous
« séduisent. De là ces monstres cruels qui font leurs
« délices de sang humain, ces enchantemens volup-
« tueux dont nos oreilles et nos sens sont séduits ; de là
« tant de naufrages et tant de malheurs de toute espèce
« dont la vie est assiégée ».

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XII.

CHANT XIII.

Tandis que la nuit enveloppait de son ombre le palais, tous les assistans, dans cette vaste salle, enchantés du récit d'Ulysse, semblaient avoir perdu la parole, et lui prêtaient encore une oreille attentive. Alcinoüs rompt enfin le silence. O fils de Laërte, dit-il, puisque le ciel t'a conduit dans ce palais inébranlable et élevé, aucune tempête ni aucun malheur ne troublera ton retour, quoique le sort n'ait cessé de te poursuivre et de t'accabler de ses rigueurs. Vous tous, chefs de ce peuple, qui jouissez ici chaque jour de l'honorable distinction de tenir en main la coupe et d'entendre la voix d'un chantre divin, nous avons renfermé dans un coffre précieux les riches vêtemens, l'or, et tous les dons faits à cet étranger par les chefs des Phéaciens : qu'il ne s'éloigne point sans recevoir encore un témoignage public de notre estime et de notre attachement ; que chacun de nous couronne ces dons par un rare trépied et une urne superbe. Nous ferons concourir, par un tribut, chaque citoyen à ces largesses, qu'un seul ne pourrait soutenir, et dont ne fut comblé encore aucun étranger.

Tous approuvent l'avis d'Alcinoüs. Puis ils vont prendre quelque repos dans leurs demeures. Dès les premiers rayons de la vigilante Aurore, ils se précipitent vers la rive, chargés d'urnes et de trépieds, dons honorables. Alcinoüs, entrant dans le navire, fait ranger avec soin ces vases sous les bancs, pour que les nautonniers, se livrant à leur ardeur, manient librement la rame. Tous les chefs vont ensuite au palais d'Alcinoüs, où se forment les apprêts d'un grand festin.

Le roi sacrifie un taureau superbe au dieu qui gouverne le tonnerre et qui règne sur l'univers. La flamme ayant consumé l'offrande, ils participent avec alégresse à ce festin; Démodoque, révéré des peuples, élève au milieu de l'assemblée sa voix harmonieuse. Mais Ulysse tournait souvent l'œil vers l'astre du jour, impatient de le voir terminer sa carrière; son cœur ne soupirait qu'après l'heure du départ. Tel aspire au repos le laboureur dont les bœufs noirs et vigoureux ont, depuis l'aurore jusqu'au soir, fendu d'un soc tranchant une terre forte et durcie; lorsqu'enfin le soleil disparaît à ses regards charmés, il va dans sa chaumière ranimer sa vigueur par un repas; ses genoux s'affaissent et sont prêts à

lui manquer; il se hâte de se traîner vers sa demeure : tel Ulysse enchanté voit le soleil se précipiter vers les bords de l'horizon. Aussitôt s'adressant aux Phéaciens, et sur-tout au roi, il leur parle en ces mots :

Alcinoüs, revêtu de l'éclat de la majesté suprême, et vous, princes de ce peuple, faites sans retard des libations, pour me renvoyer heureusement dans ma patrie; et puisse le ciel couronner vos désirs! Ce qui pouvait être l'objet de mes vœux, je l'ai obtenu; je suis honoré de vos dons; le vaisseau est prêt. Dieux, achevez et dirigez tout vers ma félicité! Que je retrouve dans mon palais une épouse fidèle et mes amis exempts de peines! Et vous, dont je me sépare, puissiez-vous ici être long-temps la consolation et la gloire de vos femmes, vos compagnes dès l'adolescence, et de vos enfans! Daignent les immortels, en faisant toujours naître au milieu de vous toutes les vertus, vous donner des jours prospères, et détourner les calamités loin de cette île!

Les chefs sont touchés de ces sentimens; tous animent le roi à n'apporter aucun délai au départ de l'étranger dont la sagesse a dicté la prière. Alors Alcinoüs s'adressant à son héraut : Hâte-toi, Pontonoüs, dit-il; remplis

les coupes du vin le plus pur, et porte-les à tous les assistans; qu'invoquant le père des dieux, nous ne retardions plus le retour de notre hôte dans sa patrie.

Pontonoüs remplit les coupes d'un vin délicieux et les porte de toutes parts aux conviés. Les chefs, assis, font des libations en l'honneur des habitans fortunés de l'Olympe. Seul, le fils de Laërte se lève; mettant la coupe entre les mains de la femme d'Alcinoüs, il lui dit: O reine, que rien ne trouble ton bonheur jusqu'à ce que s'avancent vers toi d'un pas tranquille et lent la vieillesse et la mort, partage commun des hommes! Je retourne au sein de mes foyers. Toi cependant, entourée du roi ton époux, de tes enfans et d'un peuple nombreux, coule des jours sereins dans ce palais!

En achevant ces mots, le noble Ulysse s'éloigne, franchit le seuil de la salle. Devant lui marche un héraut qui, par l'ordre d'Alcinoüs, le conduit jusqu'au navire. La reine Arété le fait suivre de trois de ses femmes, chargées d'une tunique de pourpre, d'un manteau éclatant, du coffre précieux, et d'alimens et de vin, liqueur vermeille. Quand on est arrivé au bord de la mer, les illustres Phéa-

ciens, compagnons d'Ulysse, s'empressent à recevoir ces dons, à tout déposer dans le navire; ils étendent des peaux et des tapis sur le tillac près de la poupe, pour qu'il y goûte un sommeil paisible. Ulysse monte dans le vaisseau. Il se repose en silence sur cette couche. Les rameurs se placent avec ordre sur les bancs, délient le navire; et, se courbant et se renversant, bouleversent de l'aviron les flots écumeux. Cependant s'empare des paupières du héros un sommeil doux, profond, semblable au calme de la mort.

Tels que, dans la vaste arène, quatre coursiers généreux, excités par l'aiguillon, partent à la fois, et, dressant leur tête altière, emportent rapidement un char au terme de la course : tel le vaisseau court sur la plaine liquide, la proue élevée; derrière la poupe, les flots énormes, bouillonnant, roulent avec un mugissement sonore. Il s'élance du vol le plus assuré : l'aigle même fend avec moins d'impétuosité les plaines de l'air; telle est la rapidité de ce vaisseau chargé de la conduite d'un mortel dont la sagesse égalait celle des fils de l'Olympe. Combien il avait jusque-là essuyé de travaux et de peines en se faisant jour à travers les combats et les tempêtes!

maintenant, plongé dans un paisible sommeil, il oubliait tant de soins et de maux. Tout à coup paraît la brillante étoile qui annonce l'aurore; et au même temps le navire, vainqueur des flots, aborde à une île.

Il est aux rives d'Ithaque un port consacré au vieux Phorcys, dieu marin : deux rocs comme arrachés à ces bords, s'avançant au sein de l'onde et se courbant, lui forment, dans un grand espace, un abri contre le souffle furieux des vents qui troublent l'empire de la mer. Dès qu'ils sont entrés dans cette enceinte paisible, les vaisseaux, sans aucun lien, demeurent immobiles. Ce port est couronné d'un olivier au vaste ombrage ; auprès est un antre obscur, frais et délicieux, consacré aux Néréides. Dans l'intérieur de l'antre sont de grandes urnes et des cruches de belles pierres, où des essaims d'abeilles déposent leur miel. On y voit de longs métiers de marbre, où les nymphes tissent des robes de pourpre, ouvrage merveilleux. Des fontaines intarissables y font jaillir leurs eaux. La grotte a deux entrées : l'une, tournée au septentrion et ouverte aux humains ; l'autre, qui regarde le midi, est sacrée, et leur est inaccessible ; c'est la route des immortels.

C'est dans ce port, connu des Phéaciens, qu'entre leur vaisseau; et tel est son essor, qu'il s'élance à demi sur la rive. Aussitôt prenant dans leurs bras Ulysse avec les peaux et les tapis de pourpre, ils descendent à terre et le déposent doucement sur le sable, sans que le sommeil l'abandonne; ils portent hors du vaisseau tous les présens dont les Phéaciens le comblèrent par l'inspiration de Pallas; et, cachant ces richesses au pied d'un olivier épais et placé loin de la route, pour qu'elles ne soient pas enlevées par quelque passant avant le réveil du héros, ils se hâtent de reprendre le chemin de leur île.

Mais ils ne peuvent échapper à l'œil du roi des mers, dont le cœur ne saurait encore étouffer l'ancien courroux qu'il nourrissait contre Ulysse. Il sonde la volonté de Jupiter. O père des dieux, lui dit-il, désormais mes honneurs sont abolis sur l'Olympe; des mortels, les Phéaciens, descendus de mon sang, osent me braver. Je pensais qu'Ulysse ne reverrait sa patrie qu'après avoir encore souffert de nombreuses disgrâces; car je n'ai pas été entièrement contraire à son retour; tu l'avais garanti par le signe sacré, gage infaillible de tes promesses. Cependant, loin qu'il

ait essuyé la moindre peine dans cette route, un rapide vaisseau des Phéaciens l'a conduit tout endormi à travers la vaste mer, mon empire, et l'a déposé sur les côtes d'Ithaque; ils l'ont comblé de présens merveilleux en airain, en or, en vêtemens: enfin il revient du milieu de ce peuple avec plus de trésors que s'il fût arrivé sans revers au sein de ses foyers, chargé des dépouilles de Troie.

Celui qui voit flotter sous ses pieds les nuées, lui répond: Eh quoi! Neptune, ton empire semble illimité, ton bras ceint la terre tremblante, et tu nourris cette crainte! Quel est celui des immortels qui cesserait de t'honorer? Qu'il ose manquer de respect à un dieu qui, par son ancienneté et par sa puissance, occupe, après moi, le premier rang sur l'Olympe! S'il est sur la terre quelque peuple qui, enflé de sa force, ait l'audace de te refuser son hommage, la vengeance n'est-elle pas toujours en tes mains? Ne peux-tu punir cette race mortelle?

O toi qui gouvernes les nuées, repartit Neptune, j'aurais déjà puni les téméraires; mais j'ai été retenu par la crainte de te déplaire et de m'attirer le poids terrible de ton courroux. Vois ce superbe vaisseau des Phéaciens,

qui retourne dans son port; je veux tout à coup le détruire au milieu du noir séjour des vagues. Après cet exemple, qu'ils continuent, s'ils l'osent, à conduire en tous lieux les étrangers jetés dans leur île, et que les mortels bravent, malgré moi, l'Océan. Tu vois aussi la ville orgueilleuse des Phéaciens; je veux qu'une montagne énorme menace à chaque instant de l'ensevelir.

Je ne m'oppose point à cette vengeance, dit le maître des dieux. Quand tout le peuple sera sorti de ses murs pour recevoir ce superbe vaisseau, que dans son vol le plus rapide, sans perdre sa forme, il soit tout à coup changé en roc, à l'étonnement des mortels, et qu'une haute montagne dérobe à leurs yeux ces remparts.

Il dit. Neptune se précipite vers l'île de Schérie, où s'élèvent les tours des Phéaciens. Là, il fixe ses pas. Bientôt arrive ce vaisseau qui brava la mer; il fend d'un rapide essor les ondes, il va toucher au rivage. Neptune accourt; le frappant de sa main, il l'arrête malgré l'impétuosité de ce vol, et le transforme en un roc dont les pieds s'enracinent pour jamais dans le sein de la terre; au même temps le dieu disparaît.

Mais, sur le rivage, ce peuple, accoutumé à triompher des flots, est interdit de ce prodige. Ciel! disent-ils en tournant l'un sur l'autre leurs yeux, quel pouvoir vient d'enchaîner sur la mer ce vaisseau? Il se montrait tout entier à nos regards! il se précipitait dans le port!

C'est ainsi qu'ils parlaient, et aucun d'eux ne pouvait expliquer le prodige, lorsqu'Alcinoüs élevant la voix: Grands dieux, s'écrie-t-il, c'est donc aujourd'hui que doivent s'accomplir d'anciens oracles annoncés par mon père! Il me disait: Neptune est irrité de nous voir conduire heureusement, à travers les écueils et les tempêtes, tous les voyageurs qui implorent contre lui notre secours; un jour, ce dieu l'a juré, un jour le plus superbe vaisseau des Phéaciens, en repassant les vagues, après avoir déposé un mortel dans sa patrie, sera enchaîné sur l'empire nébuleux de la mer, monument de son courroux, et une haute montagne ombragera nos tours. Telles étaient les paroles du vieillard; nous voyons s'accomplir cet oracle. Peuples, soumettez-vous; obéissez. Renonçons désormais à dérober à la vengeance d'un dieu puissant les mortels que le sort aura conduits dans

notre île, et offrons un sacrifice à Neptune irrité; que douze taureaux choisis tombent en son honneur, peut-être s'appaisera son courroux. Veuille, grand dieu, veuille ne pas élever ce mont terrible, qui doit menacer d'ensevelir nos remparts! Il dit. Le peuple, saisi de crainte, prépare le sacrifice. Debout, autour de l'autel, les princes et les chefs des Phéaciens implorent le dieu des mers.

Cependant Ulysse, étendu sur sa terre natale, sort tout à coup du sommeil. Il porte de tous côtés les yeux, et ne la reconnaît point; telle a été la longueur de son absence, et telle est l'épaisseur du nuage dont Minerve l'environne : elle veut que, demeurant inconnu, il ait le temps d'apprendre de sa bouche tout ce qui l'intéresse, et qu'il ne montre Ulysse à sa femme, à ses amis, à ses citoyens, qu'après avoir tiré vengeance de ses nombreux ennemis. Voilà ce qui fait paraître tous les objets aux regards du roi sous une face étrangère, les grandes routes, le vaste port, les rochers couronnés de nues, les vertes forêts. Saisi de douleur, il est soudain levé; attachant un œil attristé sur le séjour de sa naissance qu'il cherche vainement, il verse des larmes amères; il se frappe les genoux;

ces paroles, avec de profonds soupirs, sortent de ses lèvres :

O malheureux! chez quel peuple me pousse enfin ma destinée toujours incertaine ? Est-il féroce, injuste, sacrilége? ou les dieux ont-ils ici des autels, et les cœurs y connaissent-ils la tendre humanité ? Pourquoi me suis-je chargé de ces richesses ? où les cacher? où fuir moi-même ? Ciel ! que tous ces trésors ne sont-ils restés au sein du pays des Phéaciens, et que le sort ne m'a-t-il conduit chez un roi magnanime qui, après m'avoir accueilli avec tendresse, m'ait renvoyé fidèlement dans mon île ! Où mettre en sûreté ces dons? dois-je les abandonner au pillage ? Grands dieux ! les chefs des Phéaciens n'ont donc pas la sagesse et la justice qui me semblaient être leur partage, puisqu'ils m'ont exposé sur une terre étrangère, eux qui s'étaient engagés solennellement à me rendre au sein fortuné de mon Ithaque ! les perfides m'ont abusé. Punis-les, ô Jupiter, toi le protecteur des supplians, toi dont l'œil est ouvert sur tous les humains, et qui lances tes traits sur les coupables ! Portons les yeux sur les présens des Phéaciens ; sans doute les conducteurs qui m'ont trahi, en fuyant avec leur vaisseau, m'ont dépouillé

d'une partie de ces gages de leur bienveillance et de leur hospitalité.

Il dit, et parcourt d'un œil rapide les cuves, les beaux trépieds, l'or, les riches vêtemens; il voit avec surprise qu'il ne lui manquait aucun de ces dons. Mais bientôt ses larmes coulent plus abondamment pour sa patrie; et, se traînant le long du rivage retentissant que battaient les flots de la mer, il remplissait les airs d'accens plaintifs: quand tout à coup paraît Minerve, sous la figure d'un jeune berger remarquable par la délicatesse et la beauté de ses traits et par la noblesse de sa stature, on l'eût pris pour le fils d'un roi. Un ample manteau d'une fine pourpre flottait sur ses épaules; à ses pieds éclataient de riches brodequins, et sa main tenait un javelot. Ulysse, ravi, court à sa rencontre. O berger, dit-il, toi qui, dans cette terre étrangère, t'offres le premier à mes regards, sois béni du ciel, et qu'en toi s'approche un ami! Sauve-moi, sauve ces richesses; je t'implore comme un dieu, j'embrasse tes genoux. Mais, avant tout, réponds sans m'abuser; dissipe mon incertitude: quelle est cette terre? veuille me nommer cette ville, ses habitans. Suis-je dans une de ces îles escarpées qu'éclaire à plaisir le soleil? ou, lavés

par ces flots, sont-ce là les bords d'un continent fertile ?

Il faut que tu sois bien novice, répond la déesse, ou tu viens d'un pays lointain, ô étranger, si c'est au sujet de cette terre que tu m'interroges. Tu n'es pas dans une contrée inconnue; son nom est dans toutes les bouches, depuis les lieux où naît l'aurore, et où s'élève le soleil, jusqu'à ceux où règne la nuit ténébreuse. Sans doute cette île, parsemée d'âpres rocs, n'élève point de coursiers : mais si elle n'a pas des plaines spacieuses, elle n'est pas non plus entièrement stérile. Elle se dore de froment; la vigne croît sur ses coteaux; ses plantes sont réjouies par les eaux du ciel et par de fertiles rosées. Les chèvres et même les bœufs y trouvent d'heureux pâturages; elle est ombragée de toute espèce de forêts, et des sources intarissables l'arrosent. Enfin, ô étranger, le nom d'Ithaque est sur-tout connu dans les champs de Troie, champs si éloignés de la Grèce.

A ce nom prononcé par la fille de Jupiter, Ulysse, long-temps infortuné, éprouve un transport inexprimable de joie; son cœur bat avec violence. Mais, quoique la réponse vole aussitôt de ses lèvres, il dissimule, fidèle à

la prudence qui habite au fond de son ame. D'un air véridique il raconte cette fable :

Le nom d'Ithaque est parvenu, à travers l'empire des eaux, jusqu'à moi dans les champs de Crète. Je vois donc moi-même cette terre! j'y aborde avec ces biens! j'en laisse plus encore à mes enfans. Je suis obligé de fuir; j'ai, dans ma vengeance, ravi le jour au fils d'Idoménée, Orsiloque, le plus fameux des Crétois à franchir d'un rapide pas la carrière. Il voulut m'enlever tout mon butin, la dépouille de Troie, et le prix glorieux de tant d'incroyables périls essuyés dans les combats et sur les ondes orageuses; il m'avait juré une haine éternelle, tant sa fierté était indignée qu'au lieu de ramper dans les champs d'Ilion sous les ordres de son père, je me distinguasse parmi les chefs, à la tête d'une troupe vaillante. Je le punis; près de la rive où il doit aborder, il est renversé de mon javelot : une sombre nuit voilait les cieux; ma vengeance n'a pas de témoins. Je cours vers un vaisseau soumis à d'illustres Phéniciens; je les conjure, en les gagnant par une partie de ma riche proie, de me conduire à Pylos, ou dans l'Elide, sur les terres des Epéens. Mais, hélas! malgré tous leurs efforts, car je réponds de

leur fidélité, la violence des vents les écarte de ces côtes; battus des flots, nous sommes jetés ici durant les ténèbres de la nuit; à peine, par le secours des rames, arrivons-nous au port. Malgré l'excès de la faim, aucun de nous ne songe à prendre quelque nourriture; sortis en tumulte du vaisseau, accablés de fatigue, nous nous étendons tous sur le rivage. L'épuisement me plonge dans un profond sommeil. Ce matin les Phéniciens, pour profiter d'un vent favorable, déposent mes richesses sur le sable où je dormais, rentrent dans leur navire, et cinglent vers la riche Sidon. Moi, je demeure ici, troublé sur ma destinée.

Il dit. La déesse sourit; et, prenant avec affection la main du héros, elle paraît tout à coup sous la forme de la femme la plus distinguée : rien de plus majestueux que sa stature; sa beauté est parfaite; son aspect annonce sa sagesse et les merveilles qui sortent de ses mains industrieuses. Celui-là serait bien subtil, dit-elle, fût-il même un dieu, qui l'emporterait sur toi dans l'art de la feinte. O infortuné, faut-il que, dans le sein même de ta patrie, tu sois encore contraint de recourir aux déguisemens, si familiers à ton esprit

depuis ta plus tendre enfance? Mais n'employons pas l'un contre l'autre cet art; réservons-le pour les occasions où la prudence l'exige; bientôt il nous faudra montrer que nous sommes, toi le plus sage des mortels, moi la déesse dont l'Olympe vante l'art de conduire les desseins à une heureuse issue. Et comment as-tu pu méconnaître la fille de Jupiter, cette Pallas, la compagne assidue de tes périls, celle qui défend tes jours, et qui naguère te concilia le cœur de tous les Phéaciens? Je viens encore en ce moment pour te donner des avis salutaires, pour déposer dans un asile assuré les trésors dont, à ma persuasion, te comblèrent les princes de l'île de Schérie, et pour t'avertir de toutes les peines qui, par l'ordre des destins, t'attendent encore dans ton palais. Toi, la nécessité le veut, soutiens-les avec constance. Sur-tout n'aie aucun confident de ton retour, le terme de tes longues courses. Souffre en silence l'insulte et le mépris, et que l'insolence de tes oppresseurs ni de tes sujets ne t'arrache point un soupir.

O déesse, repartit le sage Ulysse, qu'il est souvent difficile au mortel le plus clairvoyant de te reconnaître, toi qui revêts toutes les

formes ! Je suis loin d'avoir oublié les témoignages signalés que je reçus de ta bienveillance, lorsque nous, les fils de la Grèce, combattîmes devant Ilion. Mais depuis qu'ayant réduit en poudre ces orgueilleux remparts, la flotte des Grecs fut remise en mer, et qu'un dieu dispersa notre armée, tu m'abandonnas, ô fille de Jupiter, et mes yeux ne t'aperçurent point sur mes vaisseaux et dans notre route, où tant de fois ton appui m'eût été si nécessaire pour me tirer d'un abîme de maux. Aussi, victime de l'infortune, dévoré de soins et de peines, abandonné du ciel et de la terre, je portais de toutes parts ma course vagabonde. Enfin les dieux jetèrent sur moi un œil plus favorable : tu daignas venir dans l'île fameuse des Phéaciens réveiller mon courage ; toi-même tu guidas mes pas dans leurs murs. Mais je t'implore au nom de Jupiter ton père. Non, je ne puis me persuader que ce soient là les bords fortunés de mon Ithaque ; ne suis-je pas encore égaré dans quelque autre contrée ? ne te plais-tu pas à me tenir dans l'erreur, à te jouer d'un malheureux ? Ah ! parle ; n'est-ce pas un songe ? puis-je m'assurer d'être enfin au sein de ma patrie ?

Je vois que tu n'as point changé, répond

la déesse : aussi ne puis-je t'abandonner à l'infortune ; tu es toujours ce chef prudent, fécond en ressources, maître des mouvemens de son ame. Après une si longue absence et de si grandes traverses, quel mortel ne se précipiterait pas dans ses foyers pour serrer dans ses bras sa femme et tous ceux qu'il aime ? Toi, tu retiens tes pas ; tu ne m'interroges pas même au sujet de Pénélope, et tu veux sonder par toi seul les sentimens de son cœur. Apprends qu'elle est toujours renfermée dans ton palais ; là, elle t'attend, quoiqu'en vain, depuis si long-temps ; là, ses jours et ses nuits ne cessent point de s'écouler dans l'amertume des larmes. Lorsque tu étais en proie à l'infortune, j'étais bien assurée que tu sortirais de ces dangers, qu'après avoir perdu tes compagnons tu reverrais enfin ta patrie : si je ne t'ai pas d'abord secouru, c'est que je n'osais combattre le frère de Jupiter, Neptune, dont l'ardent courroux te poursuivait pour venger son fils que tu privas de la vue. Mais je vais dissiper entièrement tes doutes, te montrer ton Ithaque. Vois ici le port consacré au dieu marin, le vieux Phorcys ; là, l'olivier couronnant ce port de son épais feuillage ; tout auprès, l'obscure grotte,

séjour agréable et frais des Naïades, cette grotte où tu leur offris tant de fois des victimes choisies; enfin le mont Nérite, les forêts qui s'y balancent.

A peine a-t-elle achevé ces paroles, que Minerve dissipe la nuée qui entourait le héros; soudain l'île frappe vivement ses regards. A l'aspect de sa terre natale, il éprouve un ravissement de joie; il baise cette terre chérie; levant ses bras vers les nymphes, il les invoque à haute voix: O Naïades, filles de Jupiter, l'espérance de vous revoir était morte en mon cœur; je vous salue; recevez mes vœux les plus ardens. Bientôt, comme autrefois, vos autels seront couverts de nos dons, si Minerve, toujours remplie pour moi de bienveillance, daigne prolonger ma vie et bénir un fils que j'aime.

Rassure-toi, dit Minerve, ne doute point de mon secours. Déposons sans retard tes richesses au fond de cette grotte sacrée; elles y seront en sûreté. Puis, délibérons sur les moyens de garantir le succès de tes entreprises.

La déesse dit; entrée dans la sombre grotte, elle en parcourt les recoins secrets. Ulysse lui apporte l'or, l'airain et les vêtemens qu'il

reçut des Phéaciens. Elle les cache dans la grotte, et en ferme l'entrée par une grande roche.

Assis sous l'olivier consacré à Pallas, ils concertent la perte des orgueilleux amans de Pénélope. La déesse prend la parole :

Fils généreux de Laërte, prudent Ulysse, maintenant songe comment ton bras vengeur accablera la troupe qui, depuis trois années, règne sans pudeur dans ton palais, veut te ravir ton épouse, la plus vertueuse des femmes, et, pour obtenir sa main, met en œuvre tour à tour l'offre des plus riches dons, et la hauteur et la menace. Mais, l'œil chargé de pleurs, Pénélope attend toujours ton arrivée ; elle leur donne à tous de l'espoir, et les flatte pour les adoucir, tandis que son cœur est bien résolu de te rester fidèle.

Eh quoi ! s'écrie Ulysse, si tes avis, ô déesse, ne m'avaient prémuni contre ces dangers, aussi malheureux qu'Agamemnon, je rencontrais dans mon palais la mort la plus terrible ! Dis, par quel moyen puis-je me venger des téméraires ? Sois toujours à mon côté, et m'inspire toute l'audace dont tu remplis mon cœur, lorsque, cédant à nos efforts réunis, les tours de Troie tombèrent dans la poudre.

Alors, fussent-ils trois cents, je les attaque seul et suis invincible.

Sans doute je serai près de toi, dit Minerve, et mon secours ne te manquera point, lorsqu'enfin s'ouvrira pour nous le champ de ces combats; j'espère que bientôt le sang de ceux qui dévorent ton héritage, ruisselant avec leur cervelle à flots confondus, souillera la salle immense de leurs festins. Mais, pour te rendre méconnaissable à tous les mortels, je veux que la peau unie et colorée qui couvre tes membres flexibles se dessèche et se ride; ta tête, ombragée d'une chevelure brunie, sera chauve; tes beaux vêtemens se changeront en de vils lambeaux qu'on ne pourra regarder sans horreur; et tes yeux, brillans d'une majesté imposante et d'une rare valeur, paraîtront ternes et timides. Tu te montreras sous cette forme hideuse à tous les amans de la reine, à ta femme elle-même, et au fils que tu laissas dans ton palais.

Va d'abord chez le sage Eumée, l'un des intendans de tes troupeaux: il est ton serviteur le plus fidèle, et personne n'a plus d'attachement et de respect pour ton fils et pour la chaste Pénélope. Tu le trouveras plein de vigilance pour les troupeaux confiés à sa

garde, menés chaque jour sous le rocher de Corax, près de la fontaine d'Aréthuse, où le fruit nourrissant du chêne et les noires eaux de cette source profonde entretiennent leur graisse florissante. Reste auprès de cet homme vénérable; et, te reposant dans sa demeure, reçois de sa bouche véridique toutes les instructions nécessaires à tes vues. J'irai cependant au pays fameux par la beauté de ses femmes, j'irai dans Sparte hâter le départ de Télémaque, ton fils; car il s'est rendu chez Ménélas, dans l'impatience où il est d'apprendre de la renommée si tu respirais encore.

Et pourquoi, repartit Ulysse, puisque mon sort t'était connu, ne l'en as-tu pas instruit? Doit-il être, comme moi, le jouet des tempêtes et de la fortune, tandis que d'avides étrangers font leur proie de son héritage?

Que ton fils ne soit point l'objet de tes craintes, reprit Minerve. C'est moi qui l'engageai à partir, et je le conduisis moi-même, afin de répandre sa renommée dans la Grèce. Loin d'essuyer aucun péril, il est assis dans le palais du fils d'Atrée, où il est reçu avec magnificence. Il est vrai que les jeunes chefs, ennemis de ta maison, montés sur un vaisseau, lui dressent des embûches, et brûlent

de l'immoler ; leur rage ne peut attendre qu'il ait atteint sa rive navale : mais avant qu'ils accomplissent leurs desseins, la terre couvrira ces injustes ravisseurs.

En achevant ces paroles, Minerve le touche de sa baguette puissante. Soudain se flétrit la chair unie du corps agile du héros ; autour de ses membres pend la peau aride, dure et sillonnée d'un vieillard plié sous le poids accablant des années ; aucun cheveu n'ombrage sa tête ; ses yeux, où naguère brillait un feu divin, sont éteints et mornes ; ses habits somptueux sont remplacés par les lambeaux les plus hideux, souillés d'une noire fumée, sur lesquels flotte une longue peau de cerf toute rase. Minerve lui met un bâton dans sa main tremblante ; et à ses épaules est suspendue, par une vieille courroie, une besace déchirée.

La déesse et le héros ont concerté leurs desseins. Elevée dans les airs, un vol précipité la porte vers le fils d'Ulysse aux murs de Lacédémone.

FIN DU CHANT TREIZIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT TREIZIÈME.

(Page 253. Nous ferons concourir, par un tribut, chaque citoyen à ces largesses.)

La bonhomie de ces mœurs est frappante. Alcinoüs dit en présence d'Ulysse que ces présens sont considérables. C'était, en ce siècle, une politesse; car par là il faisait sentir l'estime et l'attachement extraordinaires qu'il avait pour son hôte. Aujourd'hui, où tout est fard, la politesse consisterait à dire précisément le contraire.

Ce passage d'Homère présente une coutume remarquable pour la forme du gouvernement. Alcinoüs et les princes de sa cour font à Ulysse des présens dont ils retirent ensuite une partie en mettant une imposition sur le peuple sans le consulter. Il y a de l'apparence que cette imposition doit se faire pour ces nouveaux dons, et non pour ceux dont ils ont déjà comblé leur hôte.

Ici Homère omet la description du sacrifice; il ne parle pas du sujet des chants de Démodoque; il se hâte d'en venir au départ d'Ulysse. Les détails cadreraient mal avec l'impatience que le héros a de partir.

(Page 256. Mettant la coupe entre les mains de la femme d'Alcinoüs.)

Après avoir fait ses libations debout, il présente sa

coupe à la reine pour la prier de boire la première, comme c'était la coutume en des occasions solennelles; c'est ce qu'on appelait προπίνειν. On ne vidait pas la coupe sans former des prières et des vœux. PROPINO avait un autre sens chez les Latins.

Nausica n'était pas présente, elle n'assistait pas à ces festins. On se rappellera qu'elle s'était tenue, il y avait quelques jours, à la porte de la salle, pour parler à Ulysse lorsqu'il s'y rendit au sortir du bain. Il y eut alors entre lui et Nausica un petit entretien où il lui fit ses adieux.

Ulysse s'adresse à la reine plutôt qu'au roi, parce qu'elle était sa protectrice, et l'avait reçu la première dans sa maison.

(Page 256. D'un pas tranquille et lent.)

Le texte ne le dit pas en propres termes; mais διαμπερὲς amène ce sens.

(Page 257. Il se repose en silence sur cette couche.)

Ce silence, trait omis par d'autres traducteurs, me semble bien éloquent. Chacun sent ce que le cœur d'Ulysse éprouve en cette occasion. Madame Dacier traduit, « Ulysse monte et se couche »; et elle n'a pas changé de pinceau quand elle dit un peu plus bas: « Ce prince ressemblait moins à un homme endormi « qu'à un homme mort ».

(*Ibid.* Tels que, dans la vaste arène, quatre coursiers généreux.)

Virgile, en décrivant une course de vaisseaux, a fait une imitation admirable de cette comparaison :

> Non tam præcipites bijugo certamine campum.
> Corripuère, ruuntque effusi carcere currus :
> Nec sic immissis aurigæ undantia lora
> Concussère jugis, proniqué in verbera pendent.
>
> ÆNEID. LIB. V.

Quand les Phéaciens parlent de leur navigation, leurs vaisseaux sont aussi rapides que la pensée, ils ont de l'intelligence. Quand Homère en parle lui-même, c'est avec moins d'hyperbole. Il montre en cela du jugement. Pope, qui a fait cette observation, ajoute que les mariniers, même de nos jours, quand ils se livrent à leur enthousiasme, sont enclins à parler de leurs vaisseaux comme d'êtres animés.

Rochefort croit, avec raison, qu'il s'est glissé une faute dans le texte d'Homère, et qu'on doit lire πρώρη au lieu de πρύμνη; parce que, dit-il, lorsqu'une galère vogue avec le plus de vitesse, ce n'est pas la poupe, mais la proue qui s'élève. Il n'y a pas, suivant lui, de médaille représentant un char antique, qui ne justifie son opinion. J'ai adopté la correction qu'il propose, et qui rend la comparaison plus exacte.

(Page 258. Et au même temps le navire.... aborde à une île.)

Ce vaisseau arrive de Corcyre à Ithaque en une nuit,

et la véritable distance des lieux fait voir que cela est possible. Si Homère, comme on l'a cru, a placé dans l'Océan l'île des Phéaciens, cette diligence serait incroyable.

Phorcys, fils de l'Océan et de la Terre, avait peut-être en ce lieu un temple.

(Page 258. Auprès est un antre obscur.... consacré aux Néréides.)

Je crois devoir donner au lecteur un petit indice de la manie de ceux qui ont allégorisé le texte d'Homère. Cet antre est, selon Porphyre, un mystère très-profond et très-merveilleux; c'est l'emblème du monde: il est appelé « obscur », c'est-à-dire que le monde est fait d'une matière qui était ténébreuse et sans forme: « il est consacré aux nymphes », c'est-à-dire à l'habitation des ames qui viennent à la naissance: « on y voit « des urnes et des cruches de belles pierres »; qui ne reconnaîtrait là les corps qui sont pétris de terre? « Le « miel des abeilles », ce sont les opérations de l'ame: « les ouvrages merveilleux que ces nymphes font sur « leurs métiers »; que serait-ce sinon ce tissu admirable de veines, d'artères et de nerfs qu'elles étendent sur les os comme sur des métiers? « Les deux portes » sont les deux pôles, etc. J'abrège. Madame Dacier trouve cette explication « très-ingénieuse et très-vraisemblable », et elle fait une sortie très-forte contre les gens qui diront « qu'Homère n'a jamais pensé à de si grandes mer- « veilles ». Il n'est peut-être pas inutile, pour l'histoire de l'esprit humain, de faire quelque mention de semblables allégories. Je suis moins étonné que Porphyre

ait imaginé celle-ci dans un siècle où l'allégorie était la science des philosophes, que de voir un écrivain moderne l'adopter avec enthousiasme; et rien ne prouve mieux qu'Homère a quelquefois trop fortement ébranlé l'esprit de ses commentateurs.

Tout le monde connaît la belle imitation que Virgile a faite de la description du port d'Ithaque:

Est in secessu longo locus, etc.
ÆNEID. LIB. I.

(Page 259. Le déposent doucement sur le sable..... et se hâtent de reprendre le chemin de leur île.)

Il n'est sortes d'explications auxquelles on n'ait eu recours pour justifier cet endroit, où l'on désirerait que le poëte grec eût été moins concis. Les uns, selon Plutarque, ont dit qu'Ulysse était naturellement grand dormeur, ce qui faisait qu'on avait souvent de la peine à lui parler. D'autres ont dit que ce sommeil d'Ulysse était feint, ayant honte de renvoyer les Phéaciens sans les recevoir chez lui, et sans leur faire des présens. Aritoste n'a trouvé d'autre apologie que celle-ci : « L'endroit où Ulysse est exposé par les Phéaciens « sur le rivage d'Ithaque, est de ces absurdités qui ne « seraient pas supportables si un méchant poëte nous « les eût données; mais ce grand homme les cache sous « une infinité de choses admirables, dont il assaisonne « toute cette partie de son poëme, et qui sont autant « de charmes qui nous empêchent d'en apercevoir les « défauts ». Aristote venait de dire que si le sujet est

de nature qu'on ne puisse éviter quelque endroit qui paraisse absurde, il faut le recevoir. M. Dacier, dans ses réflexions sur la Poétique d'Aristote, va jusqu'à dire qu'Homère laisse si peu au lecteur le temps d'apercevoir l'absurdité dont il s'agit ici, qu'il l'enchante et l'endort comme Ulysse. Si ce prince eût été éveillé, dit-il encore, les Phéaciens auraient été obligés de le suivre; ce qu'Ulysse n'aurait pu refuser honnêtement, ni accepter avec sûreté.

Ulysse aurait-il été impoli en déclarant aux Phéaciens que les circonstances critiques où il était placé ne lui permettaient pas de les recevoir?

Ecoutons Eustathe. Les Phéaciens ne veulent pas éveiller Ulysse, de peur qu'il ne crût que c'était par avarice, et pour recevoir de lui quelques présens. Ils craignaient de faire connaître à qui que ce fût le chemin de leur île : ils voyagent de nuit, et s'en retournent dès la pointe du jour. Ils veulent se dérober à la vengeance des poursuivans; ils n'étaient pas un peuple guerrier.

On peut ajouter à ces réflexions qui approchent du but, qu'ils se hâtent de se retirer avant l'arrivée du grand jour, pour que personne n'ait le temps de s'apercevoir de la venue d'Ulysse. Il convenait aux vues de ce prince, qui voulait rentrer inconnu dans sa patrie, que ce vaisseau phéacien ne s'arrêtât qu'un instant dans le port d'Ithaque. Ils partent sans prolonger leur séjour par des adieux.

Enfin, si l'on me permet de hasarder encore une autre solution, Ulysse avait assez instruit les Phéaciens de la haine que Neptune lui portait. C'était donc pour

eux une nouvelle raison de précipiter leur départ, afin de se dérober aux regards de cette divinité, et l'empêcher au moins de s'apercevoir qu'ils venaient des bords d'Ithaque. Ce qui donnerait beaucoup de vraisemblance à cette explication, c'est qu'Homère, après avoir parlé de leur départ, dit aussitôt que Neptune n'étouffa pas son courroux, se plaignit d'eux à Jupiter, et qu'il les punit.

Ulysse voyageait durant la nuit, c'était le temps du repos; et la sérénité de l'ame succédant à l'agitation où tant de traverses l'avaient plongé, il pouvait tomber dans ce sommeil profond qu'Homère compare à la mort, comparaison qu'il a insérée pour nous préparer à la manière dont Ulysse arrive au rivage d'Ithaque. On conviendra qu'Homère a su en tirer de grandes beautés. Il n'y a rien de plus intéressant que l'incertitude de ce prince et les combats qu'elle fait naître dans son cœur.

(Page 261. Que dans son vol..... il soit tout à coup changé en roc.)

Laissons l'allégorie qu'on a encore trouvée ici, et qui devait désigner l'opinion des anciens sur la transmutation d'une espèce dans l'autre. Il y a eu, dit-on, près de Corcyre un semblable rocher qui avait à peu près la figure d'un vaisseau. Aristote dit que, dans la poésie épique, on a la liberté, pourvu qu'on en profite rarement, de pousser le merveilleux au-delà des bornes de la raison.

Quelques-uns ont cru que la tradition des métamor-

choses miraculeuses que nous lisons dans l'Ecriture, a pu donner à Homère l'audace d'imiter dans ses fictions une vérité qui avait pour fondement le pouvoir infini de Dieu même. Le pays d'Homère pouvait lui fournir assez de récits merveilleux. Les ames pieuses n'aimeront pas que, pour justifier le prodige qui est rapporté ici, on cite la femme de Loth, et les autres n'en trouveront pas le prodige plus vraisemblable.

Par rapport à l'épithète d'*ἐννοσίγαιος*, « qui ébranle « la terre », épithète donnée souvent à Neptune, il est remarquable que les peuples d'Otaïti et de la nouvelle Zélande appellent Dieu Ea-toux, mot qui réveille la même idée.

(Page 263. Debout, autour de l'autel, les princes et les chefs des Phéaciens.)

Homère fait entendre, par son silence, que Neptune fut appaisé, et que la seconde menace ne fut pas effectuée.

(Page 265. Il dit, et parcourt d'un œil rapide les cuves, les beaux trépieds.)

Selon Plutarque, ce n'est point par avarice qu'Ulysse examine les présens des Phéaciens, mais pour s'assurer s'il est dans l'île d'Ithaque : car, s'ils ne lui ont rien dérobé, il est probable qu'ils ont accompli fidèlement leur promesse. On voit cependant qu'après cet examen il retombe dans le doute et le désespoir. Au reste, ces présens devaient lui être chers par plus d'une raison ; c'étaient des titres d'honneur.

(*Ibid.* Un ample manteau d'une fine pourpre.)

Δίπλυχον ne signifie pas DOUBLE, mais assez ample pour être mis en double lorsqu'on le porte. Chez les anciens, les fonctions des bergers n'étaient pas étrangères aux hommes les plus illustres ; ce que témoignent les épithètes, πολύαρνας, πολυμήλους, πολυβούτας. Varron, LIV. II.

(Page 266. Le nom d'Ithaque est sur-tout connu dans les champs de Troie.)

C'est une louange fine pour Ulysse. Elle ajoute « champs si éloignés de la Grèce ».

Un poëte épique ne doit pas négliger de donner de la grandeur et de l'importance à son action. Homère montre ici sous le jour le plus avantageux la patrie d'Ulysse. Il faut se souvenir qu'Ulysse n'était pas seulement roi d'Ithaque, mais de Zacynthe, de Céphalénie et des îles voisines. Pope relève le peu de jugement de Stace, qui dit en parlant de Thèbes :

Bellum est de paupere regno.

Ithaque, aujourd'hui Val de Compare, est une très-petite île ; mais Céphalénie est plus considérable. Zacynthe, aujourd'hui Zante, est de même assez étendue, et elle est prodigieusement fertile. Le sujet de l'Odyssée ne manque donc pas d'importance. Les soins domestiques où entrait Télémaque, étaient une suite des mœurs de cet âge. Le rang d'Eumée n'est point bas ; c'est un homme de confiance, un serviteur dont la charge est

importante. Les intendans des troupeaux étaient des hommes considérables, comme on le voit dans l'Ecriture. Les troupeaux faisaient en ce temps la richesse.

(Page 274. Fussent-ils trois cents, je les attaque seul.)

On ne s'étonnera pas après cela qu'Ulysse, avec le secours de Minerve, et soutenu de son fils et de deux de ses domestiques, vienne à bout des poursuivans, qui sont bien moins de trois cents. Voilà comment Homère fonde la vraisemblance de la défaite des poursuivans. Les anciens ont remarqué que ce n'est point une hyperbole. C'est ce même Ulysse qui, dans l'Iliade, resté seul après la déroute des Grecs, soutient tout l'effort des bandes troyennes dont il est enveloppé, les attaque, en fait un grand carnage, et, tout blessé qu'il est, se bat en retraite, fait mordre la poussière aux plus hardis, et donne le temps à Ajax de venir le dégager. Homère enseigne ici qu'un homme assisté par un dieu, est sûr de triompher de toutes les forces humaines.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XIII.

CHANT XIV.

Le héros s'éloigne du port, suit, à travers les monts ombragés de forêts, le sentier roide et raboteux que lui montra Pallas, et arrive à la demeure du chef des pasteurs, le sage Eumée, qui, de tous les serviteurs du roi, conservait avec le plus de vigilance les biens de son maître. Il le trouve assis à l'entrée d'une habitation belle et spacieuse, sur le sommet d'une colline haute et isolée. Sans le secours de la reine ni du vieux Laërte, pendant l'absence du roi, ce fidèle serviteur avait élevé ce bâtiment pour lui et ses troupeaux. Les murs sont formés de roches qu'il tira des carrières; la maison est entourée d'une grande cour ceinte d'une haie d'épines qu'étayent des poteaux nombreux et serrés du chêne le plus dur, dépouillé de sa noire écorce, et fendu, avec un rude travail, par ses mains. Dans la cour sont construites douze étables contiguës : chaque étable, au déclin du jour, reçoit cinquante truies fécondes; les mâles passent la nuit dans les champs. Leur nombre est bien diminué par les amans de Pénélope, auxquels Eumée est contraint d'en-

voyer chaque jour la plus grasse victime de ses troupeaux florissans. Cependant il comptait encore trois cent soixante verrats. Tels que des lions, quatre dogues, que ce chef des pasteurs éleva, veillent sans cesse à la garde des troupeaux. En ce moment il découpait une peau de bœuf colorée, et s'en formait des bottines. Déjà les pâtres allaient çà et là : trois d'entre eux conduisaient aux pâturages les troupeaux rassemblés ; le quatrième, par son ordre, menait à la ville le porc, tribut ordinaire qu'il était forcé de livrer à ses nouveaux maîtres, et dont la chair succulente, après avoir fumé dans leurs sacrifices, devait charger leurs tables.

Tout à coup les dogues à la voix terrible, apercevant Ulysse, fondent sur lui en faisant retentir les airs d'aboiemens forcenés. Ulysse recourt à la ruse ; il s'assied, et pose son bâton à terre. Cependant, même dans son domicile, il allait être victime de leur rage : Eumée se précipite hors de la porte ; la peau colorée échappe de ses mains ; il gourmande à grands cris ces animaux aboyans, et les disperse enfin à coups répétés de pierres. Puis s'adressant au roi :

O vieillard, dit-il, qu'il s'en est peu fallu qu'à ma porte tu n'aies été déchiré par ces

dogues furieux! c'eût été pour moi un sujet de douleur et d'opprobre; et cependant les dieux ont offert assez de matière à ma tristesse et à mes gémissemens. Je consume ici ma vie à regretter et à pleurer un maître que ses vertus égalaient aux immortels; je donne les soins les plus assidus à ses troupeaux, je les engraisse pour la table somptueuse de ses plus mortels ennemis, pendant que lui-même, privé peut-être de nourriture, parcourt les villes et les champs étrangers: hélas! sait-on si le souffle de sa vie n'est pas éteint, si le soleil luit encore à ses regards? Mais, vieillard, approche, suis-moi dans ma maison; après avoir soulagé ta faim et ta soif, tu m'apprendras quel est ton pays, et de quel poids d'infortunes tu fus à ton tour chargé par le sort.

En achevant ces mots, il le précède pour l'y introduire. A peine y sont-ils entrés, qu'il entasse à terre des feuilles tendres, sur lesquelles il étend la peau velue d'une chèvre sauvage; il le fait asseoir sur cette couche molle et favorable au repos. Ulysse, charmé de cette réception amicale: O mon hôte, lui dit-il, que Jupiter et tous les immortels, en récompense de cet accueil qui annonce ton

bon cœur, t'accordent ce qui flatterait le plus tes désirs !

Etranger, répondit le sage pasteur, je commettrais un crime indigne de pardon si je recevais mal celui qui vient ici chercher un asile, sa condition fût-elle encore inférieure à la tienne. Tous les voyageurs et tous les pauvres ont Jupiter pour guide. Les dons que je puis leur offrir sont bien légers ; toutefois les dons légers ne laissent pas de soulager et de réjouir. Voilà tout ce qu'on peut exiger de la part de serviteurs toujours craintifs, soumis à des maîtres jeunes et impérieux. Les dieux ont fermé le retour à celui qui, je puis le dire, me chérissait : il m'eût donné une belle habitation, quelque opulence, une femme dont on m'eût envié la main ; enfin il m'eût accordé tous les bienfaits que peut attendre d'un bon maître un serviteur affectionné dont le labeur, comme le mien, a été assidu et béni du ciel : oui, j'eusse obtenu tous ces avantages de l'affection libérale de ce prince, s'il eût eu le bonheur de parvenir à la vieillesse dans son palais. Mais, hélas ! il n'est plus. Ah ! que ne périt jusqu'à la racine la race de cette Hélène qui précipita tant de grands personnages dans les enfers ! car celui dont je te

parle a couru venger la gloire d'Agamemnon, livrer de nombreux combats dans les champs de la fameuse Troie.

Il dit; et, relevant sa tunique à sa ceinture, il se hâte d'aller dans une de ses étables : il en apporte deux jeunes porcs, les sacrifie, les fait passer sur la flamme; et, les ayant partagés, il en charge les dards qu'il présente aux charbons ardens, et bientôt il sert à Ulysse les viandes fumantes qu'il a poudrées de fleur de farine. Il mêle à l'eau dans sa coupe de hêtre la douce liqueur du vin; et, se plaçant en face du héros, il l'invite à participer au repas :

Etranger, nourris-toi de la chair de ces jeunes victimes, destinées aux serviteurs; les verrats engraissés avec soin sont réservés pour les amans de la reine, ces hommes qui ont banni de leurs cœurs la compassion et la crainte de la vengeance céleste. Cependant les dieux fortunés haïssent la violence; ils n'honorent et ne récompensent que la justice et la piété. Ceux qui ont dévasté des rives étrangères, et qui, favorisés de Jupiter, sont retournés heureusement dans leurs demeures avec leurs vaisseaux chargés d'un riche butin, ne peuvent cependant étouffer au fond de

leurs ames le remords et une terreur secrète de la vengeance divine. Il faut que nos chefs aient appris d'une manière sûre quelque nouvelle pour nous bien sinistre, que la voix d'un dieu leur ait annoncé la mort du héros que nous regrettons, puisqu'au lieu de rester dans le séjour de leurs pères, et de suivre, en recherchant la reine, les lois de la justice et de l'honneur, ils démembrent et ruinent tout cet héritage, sans remords, sans aucune ombre de retenue. Autant que Jupiter fait naître de jours et de nuits, ils immolent, pour leurs fêtes, non une ou deux, mais un grand nombre de victimes; le vin, qui ne cesse de ruisseler dans leurs coupes, va tarir; en un mot, tout est au pillage. Car apprends que celui qu'ils dépouillent jouissait de richesses immenses : celles de vingt des plus puissans chefs d'Ithaque et du continent voisin ne les eussent point égalées. Je vais te les faire connaître. Il a dans les champs d'Epire douze troupeaux de bœufs, douze troupeaux de brebis, autant de porcs et autant de chèvres. Ils sont gouvernés par des étrangers et par d'anciens et fidèles pasteurs. Il a, dans l'île d'Ithaque, onze grands troupeaux de chèvres, paissant, sous les yeux de pâtres robustes,

dans des prairies éloignées de ces lieux. Il ne se passe aucun jour qu'on ne choisisse dans chacun de ces troupeaux l'animal le mieux nourri pour l'emmener à nos chefs. Et moi qui surveille avec fidélité les pâtres des verrats, mon sort n'est pas meilleur : je vois renaître chaque jour l'obligation de parcourir d'un œil attentif tous mes troupeaux, de prendre la plus grasse victime, et de la livrer à mes nouveaux maîtres.

Il dit. Ulysse, en silence et avec rapidité, soulageait sa faim et sa soif, tandis qu'il méditait au fond de son ame la perte de ces usurpateurs. Après que ce chef a renouvelé ses forces, Eumée prend sa coupe ; et, l'ayant remplie de vin, il la présente à Ulysse. Ulysse la reçoit, ravi d'un si bon accueil. Alors s'adressant à son hôte :

Ami, dit-il, quel est cet homme que tu me dépeins si riche et si vaillant, et qui eut le bonheur de t'acheter pour te confier la garde de ses troupeaux ? Il sacrifia, dis-tu, ses jours à la gloire des Atrides. Donne-moi quelques détails à son sujet, pour voir si je ne l'aurais point connu. Les dieux savent si je ne l'ai pas rencontré, et si je ne pourrais point t'apprendre son destin. J'ai parcouru bien des contrées.

O vieillard, répond le vénérable pasteur, désormais aucun voyageur, vînt-il nous annoncer le retour de cet infortuné, ne gagnerait la confiance de Pénélope ni de son fils. Il est si ordinaire à ceux dont la vie est errante, de forger des fables pour obtenir un asile! Tous les étrangers que le sort conduit à Ithaque, admis en présence de ma maîtresse, la flattent d'une espérance illusoire. Elle les reçoit avec l'empressement le plus amical, et ne cesse de leur adresser des questions, non sans verser un torrent de larmes, douleur bien naturelle à une femme dont l'époux a péri dans une contrée étrangère. Toi-même peut-être, bon vieillard, tu te permettrais, dans ton extrême indigence, quelque exagération, quelques traits qui rendraient ton récit fabuleux, pour obtenir une tunique, pour être couvert d'un meilleur manteau. Mais sans doute les animaux voraces du ciel et de la terre ont fait leur pâture de cet infortuné; il ne reste de lui que ses ossemens; son ame a depuis long-temps fui de ses lèvres; ou, dévoré dans les ondes par des monstres marins, ses os, jetés sur le rivage, ont disparu sous l'amas des sables. Telle a été sa fin; et il laisse tous ses amis, et moi plus qu'aucun d'eux, ensevelis

dans la douleur la plus profonde. Non, dussé-je parcourir la terre, je ne trouverai jamais un si bon maître ; je regrette moins la maison où s'ouvrirent mes yeux, le père et la mère qui donnèrent les plus tendres soins à mon enfance. Le désir de les revoir m'arrache souvent des larmes abondantes ; cependant je suis moins consumé de ce désir, que de celui de jouir une fois seulement de la présence d'Ulysse. Je me reproche, ô étranger, quoiqu'il ne m'entende pas, de ne le désigner que par son nom, sans lui rendre du cœur et de la voix un tribut de respect ; il me donnait trop de marques de son attachement ; son nom, malgré sa longue absence, ne sort point de mes lèvres sans être accompagné du titre vénérable de frère aîné.

Ami, dit ce chef maître des mouvemens de son cœur, quoique tu t'obstines à rejeter l'espoir de son retour, et qu'aucun témoignage ne parvienne à porter la conviction dans ton esprit, je te jure (ce ne sont pas là de vaines paroles), je te jure qu'Ulysse reparaîtra. Que ma récompense pour cette heureuse nouvelle soit prête ; dès qu'il aura mis le pied dans son palais, tu me couvriras de beaux vêtemens, d'une tunique et d'un manteau. Jusqu'à ce

temps, quelle que soit mon indigence, je refuse tes dons. Les portes des enfers ne me sont pas plus odieuses que celui qui, séduit par la misère, a la bassesse de forger des mensonges flatteurs. J'atteste le maître des dieux, cette table hospitalière, et ce foyer du sage Ulysse où le ciel m'a conduit, que tu verras l'entier accomplissement de mes paroles. Cette année ne s'écoulera point qu'Ulysse ne soit de retour; à la fin de ce mois, ou aux premiers jours du mois suivant, il se montrera, et punira tous ceux qui ont l'insolence d'outrager son épouse et son fils.

Eumée, chef des pasteurs, tu lui fis cette réponse: O vieillard, j'en suis bien assuré, je n'aurai pas à te récompenser de ces heureuses nouvelles; Ulysse ne reviendra point dans son palais. Vide ta coupe en repos; et, nous occupant de tout autre objet, ne réveille plus ce souvenir dans mon esprit: une vive douleur trouble mon sein chaque fois qu'on me parle de ce roi si vénérable. Laissons là les sermens: plût au ciel qu'Ulysse reparût! il comblerait mes vœux, ceux de Pénélope, et du vieux Laërte, et de ce jeune Télémaque qui semble né des immortels. Mais dans ce moment une nouvelle inquiétude me dévore;

des larmes coulent du fond de mon cœur; je tremble pour le sort de ce fils d'Ulysse, ce jeune Télémaque même. Hélas! les dieux l'élevaient comme un beau rejeton; je me flattais qu'un jour, occupant une place distinguée parmi les héros, il ne serait pas inférieur à son père, et que ses faits et sa prudence, comme sa beauté, nous raviraient en admiration. Cependant un mortel ou un dieu a fasciné son esprit si droit. Ce jeune homme a couru dans Pylos pour apprendre le sort de son père; les chefs hautains lui dressent de secrètes embûches à son retour, et veulent qu'avec lui toute la race du divin Arcésius disparaisse sans gloire de l'île d'Ithaque. Détournons notre pensée de ce triste sujet, puisque nous ne pouvons le secourir: peut-être périra-t-il; peut-être aussi qu'échappant de ces piéges il aura pour appui le bras de Jupiter. Parle-moi, vieillard, de tes propres malheurs; et, sans rien déguiser, satisfais le désir que j'ai de te connaître. Quel es-tu? quelle est ta patrie? qui t'a donné le jour? Tu n'as pu franchir à pied l'empire de la mer: quel vaisseau, quels nochers t'ont conduit dans l'île d'Ithaque?

Le prudent Ulysse prend ainsi la parole:

Je n'omettrai rien pour satisfaire à tes demandes ; mais quand même, ayant en abondance des vivres et le miel des vendanges, nous resterions une année entière assis dans cette demeure paisible, sans interrompre notre entretien, tandis que d'autres vaqueraient à nos travaux, ce temps ne pourrait suffire pour épuiser le récit de toutes les peines et de tous les malheurs qui, par la volonté des immortels, ont fait le trouble de ma vie.

Je vis le jour dans l'île spacieuse de Crète, et mon père était riche et puissant. J'étais entouré de frères nés d'un légitime hyménée ; une concubine, esclave achetée, fut ma mère : mais mon rang n'était pas distingué du leur dans la maison du fils d'Hylacis, Castor ; c'est le nom de mon père. Ses dignités, ses richesses et ses enfans lui attiraient de la part des Crétois l'hommage qu'on rend aux dieux. Toutefois les destins le conduisirent bientôt dans la demeure de Pluton. Mes frères, remplis d'orgueil et de dureté, se partagèrent, par les lois du sort, ses vastes domaines ; une humble maison et un bien très-léger, voilà tout ce qu'ils me laissèrent. Cependant l'hymen me fit entrer dans une des premières familles de cette île, avantage que je ne dus

qu'à moi-même; ma personne n'avait rien de méprisable, et je n'étais pas sans renom du côté de la valeur. Aujourd'hui l'âge et le malheur m'ont tout ravi. Néanmoins, si tu me considères avec attention, je me flatte que, par le chaume, tu pourras juger de la moisson : car, hélas! je plie sous le faix d'infortunes accumulées. Mars et Minerve m'avaient animé d'une audace guerrière et d'une force terrible. Plaçais-je dans une embuscade des hommes d'une vaillance éprouvée? que la mort hideuse parût sous toutes ses formes, je ne la voyais point; ce n'était pas à moi de trembler. Loin de tous les miens, je volais le premier à l'attaque; et avant qu'aucun d'eux me suivît, déjà mon javelot terrassait l'ennemi fuyant devant mes pas. Tel je fus dans les champs de la guerre. Toute autre occupation était sans charme à mes yeux; les travaux de la campagne, les soins domestiques, ni même le plus doux, celui d'élever des rejetons florissans, ne pouvaient me captiver. Les navires armés, les javelots luisans, les flèches, les combats, tous objets que tant de mortels ne regardent qu'en frissonnant d'horreur, enchantaient mon ame : sentimens que les dieux m'avaient inspirés; car chaque

mortel est charmé par un attrait qui lui est personnel. Avant que les fils de la Grèce eussent vogué vers Troie, l'on m'avait déjà vu neuf fois voler sur les mers à la tête des flottes guerrières, et mon opulence avait été le fruit de mes entreprises. Comme chef, je choisissais le plus noble butin, et participais encore à celui que distribuait le sort. Ainsi ma maison en peu de temps avait acquis de la splendeur, et j'étais célèbre et honoré parmi les Crétois.

Jupiter ouvrit enfin cette route fatale qui devait coûter tant de héros à la Grèce; je fus nommé avec le grand Idoménée pour guider nos vaisseaux vers Ilion: en vain j'eusse voulu refuser cet honneur; la voix du peuple ternit d'un mot la gloire d'un guerrier. Nous soutenons neuf années de sanglans combats; enfin nous renversons Troie, et nous reprenons la route de notre patrie: mais les dieux dispersent notre flotte. Pour moi, hélas! Jupiter me réservait à de plus grands malheurs.

A peine ai-je revu la Crète, et goûté la satisfaction de me délasser de mes longs travaux et d'être entouré de ma femme, de mes fils et de mes serviteurs, que je cède au désir de voguer vers l'Egypte avec d'illustres compagnons. J'équipe neuf vaisseaux;

on se rassemble à mes ordres : nous passons six jours dans les festins ; les victimes fumantes chargent les autels des dieux et les tables des conviés. Enfin nous nous embarquons ; et, nous éloignant de la Crète au souffle vif et serein de Borée, nous voguons aussi heureusement que si nous nous abandonnions au cours d'un fleuve paisible. Pleins de vigueur, nous nous reposons, guidés par le vent et par le pilote. Cinq jours s'écoulent ; atteignant avec tous mes navires les belles eaux dont l'Egyptus fertilise un pays étendu, je fais jeter les ancres, j'ordonne aux miens de ne pas s'écarter de la flotte, et j'envoie plusieurs d'entre eux sur les hauteurs pour découvrir ces contrées. Ils se livrent aux mouvemens impétueux de leur férocité, ravagent ces superbes campagnes, massacrent les villageois, entraînent dans l'esclavage les femmes et les enfans. A ce tumulte, aux cris des malheureux qui retentissent dans la ville voisine, le rivage, dès l'aurore, est couvert de guerriers, de chars, des éclairs de l'airain. Le dieu du tonnerre envoya la Terreur et la Fuite parmi mes compagnons ; leur valeur est anéantie ; aucun ne résiste, ils sont enveloppés de toutes parts ; furieux, l'ennemi les immole en

foule, précipite le reste dans un dur esclavage. Je ne voyais plus qu'un seul parti pour échapper à la mort ou aux fers; Jupiter fléchit mon fier courage. Hélas! avant ce temps, que ne tombai-je sur cette rive! l'avenir ne me réservait que des malheurs. Je dépouille mon front du casque, mon sein du bouclier; et, jetant un javelot inutile, je m'avance vers le char du roi; mes regards supplians l'implorent. Touché de compassion, il me donne la vie, me fait monter sur son char, et conduit dans son palais un infortuné qui ne pouvait retenir ses pleurs. Les soldats qui nous suivaient en foule, animés d'une rage terrible, se précipitaient souvent contre moi, faisant briller la pointe de leurs dards, et brûlant de l'enfoncer dans mon sein. Le roi réprime leurs transports, et respecte Jupiter, le défenseur des droits de l'hospitalité et de l'innocence, et le vengeur des forfaits.

Là, je vis s'écouler sept années, et rassemblai de grandes richesses; chacun m'avait comblé de présens. Quand le vol du temps eut amené la huitième année, il vint un phénicien, fourbe insigne, déjà l'artisan du malheur d'une foule de mortels. Ses ruses, ourdies avec un art impénétrable, m'engagent à

le suivre dans la Phénicie où étaient sa maison et ses biens. Je demeure chez lui durant toute une année. Les jours et les mois s'étant envolés, et le soleil ayant recommencé son cours, il me propose de sillonner la mer, de l'accompagner en Libye, feignant de ne pouvoir se passer de mon secours pour former la charge de son vaisseau, tandis qu'il avait résolu de m'y vendre dans l'espoir d'un gain considérable. Un trait de lumière éclairait de temps en temps mon esprit, et cependant le destin me réduisit à la nécessité de le suivre.

Notre vaisseau, sous un ciel serein, et au souffle heureux de Borée, court sur la plaine humide; je côtoyais les bords de la Crète, ma patrie; hélas! je la revoyais; Jupiter cependant méditait la perte de mes compagnons. Dès qu'éloignés de cette île nous ne voyons plus que le ciel et l'onde, ce dieu rassemble sur notre vaisseau de noires nuées; la mer est couverte d'une sombre nuit; Jupiter tonne à coups redoublés, et lance sa foudre sur le vaisseau, qui, frappé par ce bras terrible, tourne avec plus de rapidité qu'un tourbillon, se remplit de soufre et de fumée; nous sommes tous précipités dans les eaux; et, semblables à des oiseaux marins, nous étions portés sur les vagues

autour du navire. Mais ce dieu ravit pour jamais mes compagnons à leur patrie ; ils sont engloutis. J'allais subir la même destinée, et j'étais dans la détresse, lorsque Jupiter amène et met dans mes mains le long mât du vaisseau à la proue azurée, et m'arrache à la mort. Embrassant ce mât, je m'abandonne à la tempête furieuse. Je suis, durant neuf jours, ballotté par les vents et l'onde ; enfin, dans la plus sombre nuit, une vague forte et roulante m'entraîne et me laisse sur les terres des Thesprotes. Le héros Pheidon, leur roi, m'accorde un généreux asile. Son fils me trouve couché sur la rive, mourant de froid et de fatigue : il relève un infortuné ; il me conduit, en soutenant mes pas chancelans, dans le palais de son père, me donne des vêtemens.

C'est là que j'entendis parler d'Ulysse ; Pheidon me dit qu'il venait de recevoir avec une tendre amitié ce héros qui se rendait vers sa patrie. Il me montra toutes les richesses qu'Ulysse avait acquises : or, airain, fer ouvragé, richesses assez considérables pour soutenir une famille jusqu'à la dixième génération ; tels étaient ces objets précieux déposés dans ce palais. Il ajouta que ce chef était allé à Dodone pour consulter le chêne miraculeux

dont le front est caché dans les nues, pour recevoir de lui la réponse de Jupiter, et savoir si ce dieu voulait qu'après une si longue absence il entrât ouvertement, ou sans se faire connaître, dans son Ithaque chérie. En offrant des libations aux dieux, Pheidon me jura que déjà le navire, lancé à la mer, et les rameurs qui devaient ramener ce chef dans sa terre natale, étaient prêts au départ. Je n'attendis pas ce temps : il saisit, à ma prière, pour me renvoyer, l'occasion d'un navire des Thesprotes qui faisait voile vers la fertile Dulichium, et ordonna qu'on me remît fidèlement entre les mains du roi Acaste. Mes compagnons cependant formèrent contre moi une trame perfide; par les revers où je retombai, je dus être l'infortune même. Dès que la nacelle a pris son vol sur la mer, et que la terre a disparu, je vois naître l'horrible jour de l'esclavage; ils me dépouillent de mon manteau, de ma tunique, et me donnent ces vêtemens, ou plutôt, comme te le disent tes propres regards, ces vils lambeaux. Nous mouillons le soir aux côtes agréables d'Ithaque : ils m'attachent, avec le câble le plus fort, au mât du navire; et, descendant sur la rive, ils n'ont d'ardeur que pour prendre leur repas. Les

dieux, sans peine, rompent mes liens. La tête enveloppée de mes vêtemens, je me coule hors du vaisseau le long du lisse gouvernail; et, posant doucement ma poitrine sur l'onde, je nage des mains et des pieds avec rapidité. Bientôt j'échappe à mes cruels ennemis; et, montant sur le rivage, je me traîne en rampant sous l'heureux feuillage d'un buisson épais, où je m'étends et demeure caché. Ils me cherchent de toutes parts en frémissant de rage: mais enfin ne jugeant pas à propos de s'enfoncer dans l'île, ils se rembarquent; et les dieux, qui m'ont dérobé à leurs regards, et qui, sans doute, veulent encore prolonger ma vie, me conduisent dans la cabane d'un homme vertueux.

Eumée, pasteur vigilant, ces paroles sortirent alors de ta bouche: Ah! le plus malheureux des étrangers! combien tu as touché mon cœur par le récit de tant de courses et de revers! Mais ce que tu m'as dit d'Ulysse est incroyable; pourquoi, sur ce point, manquer aux égards que tu me dois? Qu'est-ce qui t'oblige, bon et respectable vieillard, à nous conter des fables inutiles? Je sais trop ce qui en sera du retour de mon cher maître, qui est l'objet de la haine de tous les dieux, puis-

qu'ils n'ont pas préféré de le faire tomber sous les murs de Troie, ou expirer à son retour entre les bras des siens, pleuré sur un superbe monument que lui eût érigé la Grèce, et transmettant toute sa gloire à son fils. Les cruelles Harpies, opprobre funeste, l'ont ravi de la terre. Pour moi, j'en suis si désolé, que je me confine dans cette solitude auprès de mes troupeaux; je ne vais plus à la ville, à moins que, par quelque hasard, la sage Pénélope ne m'appelle quand on vient lui donner quelques nouvelles de son époux. Arrive-t-il ici un étranger, tous l'environnent, tous l'interrogent avidement, autant ceux qui pleurent la longue absence du roi, que ceux qui s'en réjouissent et dissipent impunément ses richesses. Moi seul je ne me consume point en de vaines recherches, trop abusé par les récits d'un étolien qui, proscrit pour un meurtre, errant sur la terre, arriva dans ma cabane, où, touché de ses malheurs, je m'empressai à lui accorder un asile. Il me fit les plus magnifiques promesses, me dit avoir vu ce héros chez Idoménée, dans l'île des Crétois, radoubant ses vaisseaux qui avaient été brisés par les tempêtes; il me jura que nous le verrions reparaître vers l'été, ou à l'entrée de

l'automne, avec d'immenses richesses, et qu'il ramènerait tous ses intrépides compagnons. Toi, vieillard infortuné, qu'un dieu conduisit dans ma demeure, ne cherche point, pour adoucir mes chagrins, à me flatter par des fictions. Ce n'est point là ce qui pourra m'engager à te bien accueillir et à te respecter; je crains Jupiter, l'appui des étrangers, et je compatis à tes disgrâces.

Jamais cœur ne fut plus que le tien fermé à la persuasion, repartit le sage Ulysse; tu ne te laisses donc ébranler ni par mes assurances ni par mes sermens! Faisons un traité; que les dieux de l'Olympe en soient les arbitres. Si ton maître reparaît ici, tu me donneras une tunique, un manteau, et tu m'enverras à Dulichium où j'aspire à me rendre. S'il demeure absent, que tes serviteurs me précipitent du haut de ce roc escarpé, et désormais ici les indigens ne recourront plus à l'imposture.

Etranger, dit le généreux pasteur, ah! j'établirais solidement le renom de ma vertu parmi les hommes de notre âge, ainsi que des âges suivans, si, après t'avoir conduit sous mon toit et reçu avec amitié, je répandais ton sang et te privais du souffle précieux de la vie! Je

serais fort digne de présenter mes vœux au fils de Saturne! Voici l'heure du repas : pourquoi mes compagnons tardent-ils à paraître? je veux qu'en ce jour un festin égaie ma cabane.

A peine a-t-il achevé ces paroles, que les pasteurs arrivent avec leurs troupeaux. L'habitation entière retentit avec éclat des grognemens confus, prolongés et tumultueux de ces animaux rentrant dans leurs étables, et se pressant d'y chercher le repos.

Alors le chef des pasteurs élevant la voix : Amenez ici, leur dit-il, le porc le mieux nourri de tout le troupeau ; que j'offre un sacrifice aux dieux en faveur de cet hôte venu de contrées si lointaines ; et qu'en même temps nous ranimions un peu nos forces et notre courage, nous qui depuis si long-temps soutenons le fardeau de tant de soucis et de peines en veillant sans relâche sur ces troupeaux, tandis que d'injustes étrangers dévorent impunément et en paix tout notre labeur.

Ayant ainsi parlé, il s'arme d'une hache pesante, et fend un tronc de chêne. Les bergers lui amènent l'animal le plus gras du troupeau, un porc âgé de cinq ans, et le placent près du foyer. Le pieux Eumée ne

met pas en oubli les dieux. Il commence le sacrifice, jette dans les flammes le poil enlevé de la tête de la victime, et demande à haute voix et avec ardeur à tous les immortels de ramener enfin le sage Ulysse dans son palais. Puis il lève les bras armés du reste de ce tronc fendu par ses mains, il mesure le coup, et frappe; la victime tombe expirante; on l'égorge, on la fait passer par les flammes, on la partage. Eumée prépare l'offrande et l'embrase. Les chairs de la victime sont attendries par la flamme, et bientôt présentées dans des bassins sur la table. Le chef des bergers, qui chérit l'équité, se lève pour distribuer les viandes. Il forme sept portions : la première est offerte avec des vœux aux nymphes, la seconde à Mercure, fils de Maïa; ses trois bergers et lui participent aussi à ce festin, après qu'Ulysse a reçu de sa main la portion la plus honorable, le dos entier de la victime à la dent éclatante. Le roi charmé de cette marque de respect : Puisses-tu, ô Eumée! s'écrie-t-il, être chéri de Jupiter autant que tu l'es de moi pour l'accueil que tu me fais et la déférence que tu me témoignes, malgré l'état misérable où m'a précipité le sort!

Jouis, mon ami malheureux, lui répond

le bon Eumée, jouis de ce que je puis t'offrir; ouvre ton cœur à l'alégresse. Jupiter, dont le pouvoir est illimité, et qui gouverne les évé-nemens, nous dispense tour à tour le bon-heur et l'infortune.

Il dit, jette dans les flammes les prémices en l'honneur des immortels; et, ayant fait les libations, il met la coupe entre les mains du vainqueur des villes, Ulysse, assis à son côté. Le pain est distribué par Mésaule, esclave que, sans le secours de Pénélope ni du vieux Laërte, il avait acheté des Taphiens, depuis le départ de son maître.

Dès qu'ils ont satisfait la faim et la soif, et que cet esclave a ôté les restes du repas, ils se rendent à leurs couches. Au jour succède une nuit froide et sombre. Jupiter descend du ciel dans de longs torrens de pluies; le vent d'occident, chargé de vapeurs, siffle dans les airs. Ulysse voulant éprouver Eumée, et voir s'il ne se dépouillerait point pour lui de son manteau, ou s'il n'ordonnerait pas à quelqu'un des siens de soulager un vieillard qu'il comblait d'attentions :

Eumée, dit ce chef, et vous tous mes amis, écoutez-moi. Je me permettrai un peu de me vanter; le vin sera mon excuse : quand il

l'ordonne, le plus sage est en délire, chante sans fin, se livre, avec peu de décence, aux ris, à la danse, et cette liqueur arrache du fond de son cœur bien des paroles qu'il eût mieux fait d'y renfermer. Je n'ai pu mettre un frein à ma langue; qu'elle poursuive. Ah! que n'ai-je la jeunesse et la vigueur que je possédais au temps où nous dressions une embuscade aux Troyens sous leurs remparts! Les chefs de l'entreprise étaient Ulysse, Ménélas, et moi, qu'ils s'étaient associé. Arrivés près de ces hauts murs, nous nous coulons entre l'épaisseur des broussailles et des joncs qui bordaient un terrain marécageux; couverts de nos armes, nous y demeurons couchés. Tout à coup, dans une affreuse nuit, le froid Borée s'élève; une pluie menue tombe, gèle en arrivant à terre; nos corps sont hérissés d'un givre épais, engourdissant; autour de nos boucliers croît un cristal de glace. Tous mes compagnons, enveloppés de leurs manteaux et ayant le bouclier sur l'épaule, goûtaient un sommeil paisible. Moi, insensé que j'étais, j'avais laissé mon manteau dans ma tente, ne prévoyant pas que la nuit dût être si glacée; je n'avais que ma tunique, ma riche ceinture et mes armes. A la troisième

veille de la nuit, lorsque les astres commençaient à pencher vers leur déclin, je frissonne avec violence ; je touche légèrement du coude le fils de Laërte, qui dormait près de moi ; soudain éveillé, il me prête l'oreille.

Généreux et prudent Ulysse, dis-je, bientôt je ne serai plus parmi les vivans ; l'horrible froid me tue ; je suis dénué de manteau ; un dieu trompeur m'induisit à ne revêtir qu'une tunique ; mes membres sont entièrement roidis ; plus d'espoir ; avant le jour, le dernier souffle s'exhale de mes lèvres.

Ulysse montrant toujours cette ame fertile en ressources, soit dans les conseils, soit dans les combats, trouva d'abord le moyen de me secourir. S'approchant de mon oreille : Sois muet, dit-il si bas que l'air frémissait à peine ; qu'aucun autre ne t'entende. Et, la tête appuyée sur son bras, il élève la voix ; et s'adresse à la troupe : Mes amis, j'en suis assuré ; je viens de recevoir en songe un avis des dieux. Nous sommes fort éloignés de notre camp. Que, sans retard, quelqu'un coure prier Agamemnon de nous envoyer un prompt renfort. Il dit : Le fils d'Andrémon, Thoas, est aussitôt levé ; il jette son manteau de pourpre, et vole vers nos tentes. A peine est-il parti,

que je m'enveloppe de ce vêtement, et dors en repos jusqu'aux rayons dorés de l'aurore. Que ne puis-je aujourd'hui reparaître ici dans l'éclat de ma jeunesse! quelqu'un de ces bergers, je n'en doute point, me donnerait un manteau, autant par déférence que par amitié pour un homme de bien; mais ces lambeaux m'exposent à leur mépris.

Eumée, telle fut ta réponse : Vieillard plein d'aménité, ta fable est ingénieuse; il n'est pas encore sorti de ta bouche une parole qui ne soit remarquable. Tu ne manqueras en ce moment ni de manteau ni d'aucun secours dû à l'infortune. Mais demain tu agiteras tes lambeaux sur ton corps pour les cacher et pour te couvrir : nous n'avons pas ici plusieurs manteaux ni plusieurs tuniques de rechange; un seul habit, voilà, pour chacun de nous, tout son partage. Si notre jeune prince, le fils chéri d'Ulysse, revenait, il se chargerait volontiers du soin de te vêtir, et de t'envoyer où ton cœur aspire à se rendre.

En achevant ces mots, il se lève; et, préparant près du feu le lit de l'étranger, il étend à terre un grand nombre de dépouilles velues de chèvres et de brebis. Là se couche Ulysse. Eumée le couvre d'un manteau épais,

et ample, son seul vêtement de rechange, et dont il se servait lorsque le froid était rigoureux.

Ainsi reposé, Ulysse attendait le moment de fermer la paupière. A quelque distance dormaient les jeunes bergers. Mais Eumée, loin de ses troupeaux, ne trouve point d'attrait au sommeil; il se prépare à sortir de la cabane. Ulysse est charmé du zèle avec lequel ce bon serviteur veillait à ses biens en son absence. Le pasteur suspend une épée à ses épaules vigoureuses, s'enveloppe d'un manteau impénétrable au vent, revêt la peau hérissée d'une grande chèvre; et, prenant un javelot qui était l'effroi des voleurs et des dogues, il sort pour chercher le sommeil à l'abri des souffles de Borée, sous un roc caverneux où dormaient ses troupeaux.

FIN DU CHANT QUATORZIÈME.

REMARQUES

SUR LE CHANT QUATORZIÈME.

(Page 288. Et s'en formait des bottines.)

Homère appelle fréquemment Eumée ὄρχαμος ἀνδρῶν, PRINCE DES HOMMES ; l'épithète ordinaire qu'il lui donne est δῖος ὑφορβὸς, DIVIN PORCHER. L'emploi de pasteur, et sur-tout de chef des pasteurs, était honorable. D'ailleurs Eumée était d'une naissance distinguée ; on voit dans le chant suivant qu'il était fils d'un prince qui avait régné dans l'île de Syre. Joignez à cela son zèle, ses vertus, et l'on ne sera pas surpris qu'Homère parle de lui avec tant de respect. Quand il met un discours dans la bouche de ce pasteur, il se sert pour l'ordinaire d'un tour qui, dans l'Iliade, n'est consacré qu'à des personnages considérables ; il s'adresse à lui par cette apostrophe : « Eumée, tu lui répondis ». Eustathe observe même qu'Eumée est le seul personnage qu'Homère apostrophe ainsi dans toute l'Odyssée ; et il en conclut que ce poëte aimait ce vieux domestique d'Ulysse, et voulait accorder cette distinction à sa fidélité et à son zèle. On dirait qu'il s'est autant plu à relever ce personnage, que plusieurs modernes à le dégrader. Ulysse, au chant XXI, promet à Eumée qu'il sera le compagnon et le frère de Télémaque.

L'occupation qu'Homère lui donne ici a contribué à l'avilir aux yeux de bien des gens qui jugent des siècles

les plus anciens par le nôtre. Parce que certains arts mécaniques occupent aujourd'hui le petit peuple, on pense qu'il en était de même autrefois. Les princes alors travaillaient de leurs mains; c'est cette louable coutume qui avait mis Ulysse en état de se construire un navire. Ce maître pasteur se fait ici une sorte de bottines nécessaires à un homme soigneux qui allait nuit et jour pour veiller sur ses troupeaux. On soupçonne bien que Perrault a parodié cet endroit. Le lecteur doit regarder ces descriptions, et beaucoup d'autres de ce genre, comme des peintures fidèles de l'ancienne manière de vivre; il sera bien aise de connaître quelle était la vie privée des hommes distingués de ces temps, qui souvent faisaient des choses si mémorables sur la scène du monde. Chez les Romains, ne vit-on pas le triomphe d'un dictateur qu'on avait enlevé à la charrue?

Voici quelques observations que fait Boileau dans ses réflexions sur Longin, et qui trouveront ici leur place :

« Il n'y a rien qui avilisse davantage un discours que « les mots bas. Longin accuse Hérodote, c'est-à-dire « le plus poli de tous les historiens grecs, d'avoir laissé « échapper des mots bas dans son histoire. On en re- « proche à d'autres écrivains illustres. N'est-ce donc pas « une chose fort surprenante qu'on n'ait jamais fait sur « cela aucun reproche à Homère, bien qu'il ait com- « posé deux poëmes chacun plus gros que l'Enéide, et « qu'il n'y ait pas d'écrivain qui descende quelquefois « dans un plus grand détail que lui, ni qui dise si vo- « lontiers les petites choses, ne se servant jamais que « de termes nobles, ou employant les termes les moins

« relevés avec tant d'art, comme le remarque Denys « d'Halicarnasse, qu'il les rend nobles et harmonieux ? « On voit donc par là le peu de sens de ces critiques « modernes, qui ne jugent Homère que sur des traduc-« tions rampantes. Le mot de GÉNISSE en français est « fort beau ; VACHE ne s'y peut souffrir. PASTEUR et « BERGER y sont du bel usage ; GARDEUR de POUR-« CEAUX ou GARDEUR de BOEUFS seraient horribles. « Cependant il n'y a peut-être pas en grec deux plus « beaux mots que συβώτης et βουκόλος, qui répondent « à ces deux mots français ; et c'est pourquoi Virgile a « intitulé ses Eglogues de ce doux nom de BUCOLIQUES, « qui veut pourtant dire en notre langue, à la lettre, « LES ENTRETIENS DES BOUVIERS ».

(P. 288. Il s'assied, et pose son bâton à terre.)

Pline et d'autres ont remarqué que c'était un moyen d'adoucir la fureur des chiens : *Impetus canum et sœvitia mitigantur ab homine humi considente.* Cependant Ulysse, malgré ses précautions, n'était pas en sûreté si le pasteur n'eût écarté ces animaux. On a dit que ce poëte donne ici à Ulysse une aventure qui lui était arrivée à lui-même, lorsqu'ayant été exposé sur le rivage de Chio par des pêcheurs, il fut attaqué par des chiens qui l'auraient dévoré si le berger Glaucus n'eût couru à son secours. Ce berger le mena dans sa cabane. Le poëte lui raconta ce qu'il avait vu de plus curieux dans ses voyages. Je me plais, dit madame Dacier, à voir, dans Ulysse qui s'entretient avec Eumée, Homère s'entretenant avec Glaucus. Cette anecdote se trouve

dans la Vie d'Homère attribuée à Hérodote. Il y a une éloquence très-naturelle et très-naïve, et beaucoup de sagesse, dans les discours d'Eumée.

(Page 290. Les dons légers ne laissent pas de soulager et de réjouir.)

Pope omet cette réflexion naïve ; il se contente de dire :

Little, alas! is all the good I can!

Il est plus singulier qu'il ait omis le détail non moins naïf que fait Eumée de tous les avantages qu'il aurait pu tenir de l'amitié de son maître.

(*Ibid.* Soumis à des maîtres jeunes et impérieux.)

Selon plusieurs interprètes, Eumée parle de domestiques qui, ayant un maître jeune, tel que Télémaque, doivent être encore plus attentifs et plus craintifs lorsqu'il s'agit de dépenser, que lorsqu'ils ont un maître qui gouverne son bien. Il paraît qu'il est ici question des prétendans.

(Page 291. Il en apporte deux jeunes porcs.)

On reconnaît, dans ces coutumes des temps héroïques, les usages des patriarches ; on n'y faisait pas plus de façon pour les repas.

« Les habitans de l'île Sumatra, dit Marsden, voya-
« geur moderne, apprêtent les chairs des animaux dès
« qu'ils les ont tués ; ce qui est conforme à la pratique
« des anciens, comme on le voit dans Homère ; et ils

« prétendent que les chairs ainsi préparées sont plus « tendres que si on les mortifiait ».

La fleur de farine dont Eumée saupoudre ces porcs était rôtie, et tenait lieu de l'orge sacrée qu'on répandait sur les victimes.

(Page 292. Puisqu'au lieu..... de suivre, en recherchant la reine, les lois de la justice et de l'honneur.)

Eumée est persuadé que l'unique but des poursuivans est de demeurer dans le palais d'Ulysse et de manger son bien, en faisant semblant de poursuivre Pénélope en mariage. Horace a dit en parlant d'eux :

Nec tantùm veneris quantùm studiosa culinæ.

(*Ibid.* Il a dans les champs d'Epire douze troupeaux de bœufs.)

Pope a montré, par un calcul vraisemblable, d'après ce qu'Homère dit du nombre des truies, que celui des bœufs pouvait monter à 14,400. Si l'on juge par là des autres troupeaux dont parle Eumée, on pourra se faire quelque idée des richesses d'Ulysse; et ceci confirme l'observation qu'on a faite plus haut sur la puissance de ce roi. Les anciens, pour désigner les richesses d'un homme, lui donnent l'épithète de πολύμηλων, πολύαρνων, « qui a beaucoup de brebis ou d'a« gneaux ». David, comme Ulysse, avait ses officiers, auxquels il commettait la garde de ses troupeaux. Jonathan veillait sur les richesses des campagnes, des

bourgs et des villages ; Shiméi sur les vignobles, etc. Ceux qui ne lisent Homère que comme un poëte, perdent beaucoup du plaisir qu'il peut leur procurer. C'est, après Moïse, l'historien le plus ancien que nous ayons des lois et des mœurs de ces temps reculés.

(Page 293. Eumée prend sa coupe.... Il la présente à Ulysse.)

Madame Dacier, d'après Eustathe, a étrangement défiguré ce passage. Elle prétend que c'est Ulysse qui présente la coupe à Eumée. « Il veut, dit-elle, lui té-« moigner sa reconnaissance, et comme l'associer aux « dieux qui l'ont sauvé. Eumée est ravi ». Mais, selon Homère, celui-là même « qui est ravi » s'adresse d'abord à Eumée pour lui demander comment il est venu en ces lieux. C'est donc, en suivant l'explication de madame Dacier, Eumée qui se demande cela à lui-même, et qui se fait ensuite la réponse. Il en résulterait, comme on voit, assez de confusion.

(Page 295. Que ma récompense... soit prête.)

Homère glisse dans les discours des mots intéressans. Il semble que la reconnaissance va se faire : mais il l'éloigne ensuite en ajoutant, « dès qu'il arrivera ».

(Page 296. A la fin de ce mois, ou aux premiers jours du mois suivant.)

Madame Dacier a traduit : « Il reviendra à la fin d'un « mois, et au commencement de l'autre ». Il n'est pas étonnant qu'elle dise que le bon Eumée n'y devait rien comprendre. D'autres y ont cherché, comme elle, beau-

coup de mystère. Cependant le sens de ce passage est clair : Ulysse indique ici le temps où il se fera connaître ; et l'on voit en effet, au chant xx, que c'était le premier jour du mois dont il avait parlé, jour consacré à Apollon, qu'il tua les prétendans.

(Page 297. Et veulent qu'avec lui toute la race du divin Arcésius disparaisse.)

Il était père de Laërte. Télémaque était le seul rejeton de cette race.

(*Ibid.* Tu n'as pu franchir à pied l'empire de la mer.)

J'ai déjà fait une remarque sur ce vers. Ce proverbe paraît tenir à l'enfance de la navigation : on dut longtemps être frappé de la merveille de cet art. C'est peut-être la meilleure explication qu'on puisse donner de cette naïveté répétée trois ou quatre fois dans ce poëme.

(Page 298. Je vis le jour dans l'île spacieuse de Crète.)

Le caractère de dissimulation qu'Homère donne à Ulysse, est bien conservé dans cette narration. Rapin en a critiqué la longueur ; et dans un autre endroit il trouve que cette narration est un chef-d'œuvre. Ulysse était obligé d'entrer dans quelques détails ; rien ne donne plus de probabilité à un récit. D'ailleurs, comme Eustathe le remarque, Homère y jette un nouvel intérêt, parce qu'il y mêle la vérité à la fiction, fait une des-

cription exacte des pays et des mœurs, et répand sur ces incidens les charmes de l'éloquence et de la poésie.

« Eumée, dit madame Dacier, a paru extrêmement « en garde contre ces conteurs d'histoires fausses, et « cependant voici qu'il se laisse surprendre au conte « qu'Ulysse lui fait. Cela marque le pouvoir que les « contes ont sur l'esprit des hommes ».

Eumée avait demandé à Ulysse son nom et ses aventures. La situation d'Ulysse était embarrassante, et le lecteur est curieux de savoir sa réponse. Sous ce point de vue, son discours a de l'intérêt. On peut admirer sa présence d'esprit : il imagine sur-le-champ un récit vraisemblable, un récit qui a tous les caractères qu'il devait avoir dans ces circonstances ; je veux dire qu'il était propre à donner une idée avantageuse de celui qui parle, et à exciter la compassion d'Eumée sans que le héros se découvre à lui.

On peut encore admirer avec quel art Ulysse déguise ses propres aventures ; car son récit en renferme plusieurs traits. Il fut, dit-il, à Troie. Les hostilités commises en Egypte, et leurs suites fâcheuses, ressemblent à plusieurs disgrâces que ses compagnons essuyèrent. Il raconte qu'il implora le roi d'Egypte ; il fut en effet réduit plus d'une fois à implorer des secours. Il passa sept années dans ce pays, et une année dans la Phénicie ; c'est le temps qu'il vit s'écouler dans les îles de Calypso et de Circé. La description de la tempête est conforme à la vérité. Le fils de Pheidon le trouve aux bords des Thesprotes, et le conduit dans le palais de son père ; c'est la jeune Nausica qui lui rend ce service chez les Phéaciens. Ces rapports jettent un nouvel intérêt dans

le récit d'Ulysse. Il ne déguise la vérité qu'autant que cela est nécessaire.

Plusieurs fictions d'Ulysse ont quelque rapport à l'île de Crète; comme les Crétois passaient pour menteurs, on a cru qu'Homère satirisait ce peuple d'une manière indirecte.

(Page 298. Une concubine, esclave achetée, fut ma mère.)

On voit dans l'Iliade que ces sortes de naissances n'étaient pas honteuses, et qu'on les avouait sans rougir. C'est ainsi qu'il est dit dans l'Ecriture que Gédéon eut soixante et dix fils de plusieurs femmes qu'il avait épousées, et que d'une concubine qu'il avait à Sichem il eut un fils nommé Abimélech.

(*Ibid.* Se partagèrent, par les lois du sort, ses vastes domaines.)

C'était l'ancienne manière de partager la succession des pères. On faisait les lots avec le plus d'égalité qu'il était possible, et on les tirait au sort. Et cela se pratiquait dans les maisons des princes mêmes. *Voyez*, au chant xv de l'Iliade, ce que dit Neptune sur le partage qui se fit du monde. De là est venu le mot κληρονομία, héritage. C'était une coutume des Athéniens, et elle existait encore au temps de Solon. Les enfans des concubines n'avaient que ce que les enfans légitimes voulaient bien leur donner.

(Page 299. Je me flatte que, par le chaume, tu pourras juger de la moisson.)

Un beau chaume annonce que la moisson a été belle;

les Grecs en ont fait un proverbe. Dans le texte, le proverbe n'est pas achevé; on voit qu'il était très-connu. Erasme emploie le même proverbe, EX STIPULA COGNOSCERE. La métaphore est juste; la vieillesse peut être comparée au chaume. C'est une des qualités de la métaphore, que de répandre de l'instruction d'une manière prompte.

(Page 301. Cinq jours s'écoulent.)

De Crète on peut arriver le cinquième jour en Egypte. *Voyez* Strabon.

(Page 302. Il vint un phénicien, fourbe insigne.)

Ulysse savait qu'Eumée avait été vendu par des Phéniciens.

(P. 304. Pour consulter le chêne miraculeux.)

Dodone, entre l'Epire et la Thessalie. Près de cette ville il y avait un temple; à côté du temple était un bois de chênes qui rendaient eux-mêmes des oracles aux prêtres; et ces prêtres les rendaient à ceux qui les consultaient. Selon quelques-uns, il n'y avait qu'un chêne parlant. Ce temple, dit Hérodote, était le plus ancien de la Grèce : il fallait donc qu'il subsistât avant Deucalion, qui, échappé du déluge, consulta, au rapport des poëtes, l'oracle de Thémis. Strabon, ne remontant par à une si haute antiquité, prétend que les Pélasges fondèrent le temple de Dodone. D'abord il fut desservi pas des prêtres appelés SELLES. La déesse Dioné ayant été associée à Jupiter, et son culte ayant été reçu dans ce

temple, au lieu de prêtres il y eut trois prêtresses fort âgées qui le desservaient. On suppose que ces prêtres se tenaient dans le creux d'un chêne quand ils rendaient leurs oracles; c'était là leur trépied : ainsi quand ils répondaient, on disait que le chêne avait répondu. Hésiode a dit de cet oracle qu'il « habitait dans le creux « des chênes ». Cet arbre si majestueux, et qui fournissait à l'homme sa nourriture, devait être fort révéré avant la découverte du blé. Les chênes des environs du temple de Dodone étaient, en particulier, fameux pour leur fertilité et pour la bonté de leur fruit.

Liber et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ......
Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit; cùm jam glandes atque arbuta sacræ
Deficerent sylvæ, et victum Dodona negaret.

Georg. lib. i.

(Page 310. Il forme sept portions.)

C'est un sacrifice rustique. Eumée offre une portion aux nymphes qui, président aux bois, aux fontaines et aux rivières, rendent les campagnes fécondes, et nourrissent les troupeaux. Il en offre une autre à Mercure, parce que c'est un des dieux des bergers, et qu'il fait prospérer les troupeaux. On mettait ordinairement un bélier au pied de sa statue.

Un ancien usage montre le respect qu'on avait pour Mercure. Quand on tirait au sort, on jetait dans l'urne une feuille d'olive qu'on appelait Mercure, et elle était tirée la première. Ensuite sortaient les autres lots. *Voyez* Suidas.

(Page 311. Ulysse voulant éprouver Eumée.)

Pope a critiqué ce récit épisodique d'Ulysse. Le but du poëte a été de faire encore mieux connaître la bonté d'Eumée, qui ne balance pas à donner son meilleur manteau pour couvrir Ulysse couché près du feu dans sa chaumière, pendant qu'il va lui-même, par un temps froid et humide, passer la nuit sous un rocher. La bonté d'Eumée est d'autant plus remarquable, qu'il n'ajoute point de foi à ce dernier récit d'Ulysse : il l'insinue : cependant il n'en cherche pas moins à soulager un étranger malheureux.

Rien ne contraste mieux avec la grandeur d'Ulysse, et rien n'était plus convenable pour le cacher, que l'humble déguisement sous lequel il rentre dans sa maison. Observons que plusieurs scènes que ce déguisement amène, doivent nous paraître plus basses qu'elles ne l'étaient dans ces temps où les mœurs étaient beaucoup plus simples.

(Page 314. Quelqu'un de ces bergers.... me donnerait un manteau.)

Il pouvait en être sûr, puisque, dans la supposition, on eût vu en lui Ulysse. Il s'amuse en ce moment du rôle qu'il joue, et il en dit plus qu'il ne ferait s'il n'était pas assuré que ces bergers ne pereeraient point à travers son déguisement. Il semble qu'il joue sur le mot d'HOMME DE BIEN, pour dire, « quiconque est riche est tout ».

(*Ibid.* Demain tu agiteras tes lambeaux sur ton corps.)

Cela est bien imaginé pour faire qu'Ulysse paraisse

avec son équipage de mendiant; car il faut nécessairement qu'il soit vu en cet état à Ithaque. Eumée dit qu'ils n'ont pas des habits de rechange. Ce n'est pas un signe de pauvreté, mais des mœurs simples de ces pasteurs. « Tu agiteras tes lambeaux »; ἀνεπαλίζειν dit cela en un mot. Les gueux tâchent de cacher leurs haillons.

(Page 315. Revêt la peau hérissée d'une grande chèvre.)

Cette peau, dans sa route, servait à le couvrir; et quand il était arrivé, elle était son lit.

Ce chant me fournit une remarque générale. Ulysse y montre dans un beau jour sa prudence et sa fermeté. Il se trouve seul avec Eumée qu'il aimait; ce pasteur donne des marques singulières de la tendresse qu'il a pour son maître. Il n'est pas douteux qu'Ulysse ne doive éprouver une forte émotion en voyant le désespoir d'un serviteur si fidèle, dont le zèle et l'amour s'expriment avec tant d'ingénuité. Cependant il persiste à ne point se découvrir, assuré qu'Eumée fera d'un air plus naturel le rôle qu'il doit jouer en l'amenant dans son palais. Quelle que soit la sensibilité du cœur d'Ulysse (car il en donne de fréquentes marques), il est maître de ses mouvemens en des circonstances si touchantes; et même, pour mieux se déguiser, il sait prendre le ton du badinage. Ainsi le héros se montre dans ses actions les plus simples et dans ses discours les plus familiers.

FIN DES REMARQUES SUR LE CHANT XIV.

CHANT XV.

MINERVE cependant vole à Lacédémone pour avertir le fils du magnanime Ulysse de hâter son retour. Elle trouve ce jeune prince et Pisistrate couchés sous le portique du palais de Ménélas. Le rejeton de Nestor était captivé par les charmes du sommeil; mais Télémaque n'avait pas fermé la paupière. En vain la nuit paisible répandait ses ombres ; l'incertitude où il était sur le sort de son père, le troublait jusqu'au fond de l'ame, et le tenait éveillé.

Fils d'Ulysse, dit la déesse, il ne convient pas que tu prolonges ton absence, et laisses ta maison en proie aux plus insolens des hommes. Quoi! si, consommant tes richesses, ils se partageaient le reste de tes dépouilles, et si ta course ne tournait qu'à ta ruine! Lève-toi, presse Ménélas de ne pas retarder un moment ton départ, si tu veux trouver encore ta vertueuse mère dans tes foyers. Son père et ses frères veulent l'obliger à choisir enfin pour époux Eurymaque, qui l'emporte sur tous ses rivaux par la magnificence de ses offres. Si cet hymen s'accomplit, crains de perdre encore une partie de ton héritage. Tu connais

le cœur des femmes : d'ordinaire la maison d'un second époux est l'objet de tous leurs soins ; celui qui reçut leurs premiers sermens et qui est couché dans le tombeau, les enfans qui furent le fruit de cette union, sont bientôt effacés de leur mémoire. Va : dès que ta mère s'éloignera, tu commettras le gouvernement de ta maison à la plus prudente et la plus fidèle de tes esclaves, jusqu'à ce que les dieux t'aient amené l'épouse qu'ils te destinent, la gloire de son sexe. Ecoute encore, ne mets pas en oubli ces paroles. Résolus de te perdre, avant que tu aies revu ton séjour natal, les plus vaillans de tes ennemis t'ont dressé des embûches dans le détroit d'Ithaque et des rocs de Samé. J'espère que, loin de parvenir à leur but, ces chefs avides et sanguinaires descendront bientôt dans la demeure des morts. Garde-toi cependant d'approcher du lieu de leurs embûches ; choisis la nuit pour traverser les ondes : la divinité qui te protège et veille sur tes jours, fera souffler à ta poupe un vent favorable. Quand tu auras atteint la rive d'Ithaque, renvoie d'abord à la ville ton vaisseau et tes compagnons ; toi, va trouver le bon Eumée, qui se consacre au salut de tes troupeaux, et dont le cœur t'est si dévoué. Passe la nuit

dans sa maison ; le lendemain, tu l'enverras annoncer en diligence à la sage Pénélope, que tu es en sûreté.

En achevant ces mots, elle revole vers l'Olympe. Aussitôt le jeune prince tire son ami du sommeil où il était plongé ; et, le touchant légèrement du pied : Fils de Nestor, cher Pisistrate, lève-toi, attelle au char nos coursiers ; partons.

O Télémaque ! répond le fils de Nestor, quelque ardeur qui t'engage à partir, pouvons-nous guider nos coursiers au milieu d'une nuit si profonde ? l'Aurore va paraître. Attends qu'un héros, le fils d'Atrée, Ménélas, ait déposé dans notre char les beaux présens qu'il t'a destinés, et que, te serrant entre ses bras caressans, il t'ait adressé ses adieux. Qu'il est doux de recevoir d'un hôte qu'on aime et qu'on révère, les témoignages d'une amitié précieuse ! quel charme on goûte à se les retracer chaque jour de sa vie !

Il dit ; bientôt l'Aurore paraît sur son char d'un or éclatant. Ménélas quitte sa couche ; et, s'éloignant de la blonde Hélène, il se rend vers les deux princes. A peine le fils d'Ulysse l'a-t-il aperçu, que le jeune héros se hâte de revêtir sa tunique brillante, de jeter sur ses

épaules son manteau de pourpre ; et, allant à la rencontre du roi de Sparte, il lui dit : Fils d'Atrée, toi que Jupiter fait régner avec tant de gloire, veuille ne point retarder mon départ ; permets que, sans aucun délai, je retourne dans la maison de mes pères ; j'aspire vivement à y reporter mes pas.

Si tu es impatient de partir, répond le roi, je n'exige point, mon cher Télémaque, que tu prolonges ici ton séjour. Je blâme les hôtes froids et indifférens ; je ne saurais approuver non plus ceux dont l'accueil trop empressé est importun : le milieu est en tout la route du sage. Il est aussi peu honnête de presser le départ d'un étranger, que d'employer une sorte de violence pour le retenir. Se plaît-il dans notre demeure, il faut l'accueillir avec amitié ; ne lui imposons point d'entraves, s'il a résolu de nous quitter. J'espère cependant que tu voudras bien encore me donner quelques momens ; je veux déposer à tes yeux, dans ton char, de nobles dons ; je veux que les femmes de mon palais, où règne toujours l'abondance, te préparent un festin. La réception et les honneurs que l'on doit aux étrangers, vos besoins l'exigent ; modère ton impatience. Au sortir de

ce festin, vous monterez sur votre char, et franchirez avec plus de courage et de joie les champs spacieux de la terre. Si tu désirais de parcourir la Grèce, j'attellerais mes coursiers pour te conduire moi-même chez ses peuples, dans les principales demeures des hommes; tu rentrerais dans Ithaque comblé de présens; il n'est point d'hôte qui ne te donnât une cuve rare, ou quelque beau trépied, ou des mulets, ou une coupe d'or, qui attesteraient la bienveillance que te porte la Grèce entière.

Grand Ménélas, dit le sage Télémaque, je n'aspire qu'à revoir nos foyers. Dans l'ardeur de mon départ, j'ai négligé de confier mes intérêts à un surveillant fidèle. Tandis que je cours en vain chercher un père, sans doute égal aux dieux, je crains d'accélérer ma propre perte, et de trouver mon palais dépouillé de ses plus précieux trésors.

A ces paroles, Ménélas dit à Hélène et aux femmes de sa maison de consacrer l'abondance qui y règne aux préparatifs d'un prompt festin. Etéonée, peu éloigné de son maître, accourt: le roi lui ordonne d'allumer la flamme et d'y brunir la chair des victimes; le serviteur s'empresse d'obéir. Cependant Ménélas, accompagné d'Hélène et de son fils Mégapenthe,

va dans un cabinet élevé, odorant : là étaient rassemblées ses richesses les plus précieuses. Il prend une superbe coupe, et remet à Mégapenthe une urne d'argent. Hélène approche des coffres remplis de vêtemens où éclatait une fine broderie, ouvrage de ses mains ; elle ouvre un de ces coffres. Sous tous les vêtemens était le plus grand et le plus magnifique de ses voiles ; c'est celui que choisit et déploie en l'air Hélène, la plus belle des femmes : aussi radieux qu'un astre, il éblouissait les regards. Chargés de ces présens, ils sortent de ce lieu, traversent le palais ; et, s'arrêtant près de Télémaque :

Jeune prince qui m'es cher, lui dit Ménélas, veuille le dieu dont le tonnerre roule au haut des cieux t'accorder un retour aussi heureux que ton cœur le désire ! De tous les dons qui sont déposés dans mon palais, reçois le plus précieux et le plus honorable : je te donne cette coupe. Artistement travaillée, elle est d'argent, bordée de l'or le plus fin : Vulcain la forma lui-même. Le héros Phœdime, roi de Sidon, m'honora de ce présent, lorsqu'à mon retour de Troie je goûtai dans son palais un doux repos. Oh ! puisses-tu en être long-temps le possesseur !

En même temps la coupe ronde est mise entre les mains du fils d'Ulysse par le héros né d'Atrée. Le brave Mégapenthe s'avance, pose aux pieds de Télémaque l'urne d'argent, qui jetait un vif éclat. Enfin, tenant le voile merveilleux, la belle Hélène se présente au jeune étranger. Mon cher fils, lui dit-elle, reçois aussi de ma part ce don pour te souvenir du travail d'Hélène, et comme un témoignage de son amitié; qu'il décore ton épouse le jour fortuné de ton hyménée. Jusqu'à ce temps il sera déposé entre les mains de la reine, ta mère chérie. Puisses-tu rentrer, le cœur satisfait, au pays de ta naissance! et daignent les dieux te conduire eux-mêmes jusqu'au sein du palais de tes pères!

Elle dit, et lui remet le voile : Télémaque l'accepte avec joie. Ces présens passent de ses mains dans celles de son ami Pisistrate, qui les admire, et les place avec soin dans le char.

Ménélas conduit les deux princes dans son palais. On occupe les siéges et les trônes. Pour baigner leurs mains, l'eau, par les soins d'une esclave, jaillit d'une aiguière d'or dans un bassin d'argent : on dresse une table éclatante : la vénérable sommelière apporte de nombreux

alimens; Etéonée partage et sert les viandes; le fils du noble Ménélas présente les coupes à ses hôtes.

Après le festin, Télémaque et le fils de Nestor attellent leurs coursiers, montent sur leur char brillant, qui roule et se précipite avec bruit hors du portique ébranlé. Tenant une coupe d'or remplie d'un vin délicieux, Ménélas les suit jusqu'à la porte de la cour, pour consacrer par des libations leur départ: il s'arrête devant le char; et, leur présentant la coupe:

Jeunes princes, leur dit-il, recevez mes vœux, et témoignez à Nestor, ce bon pasteur de ses peuples, ceux que j'adresse au ciel pour sa félicité. Je n'oublierai jamais que, durant le temps où nous combattîmes dans les champs de Troie, j'ai toujours trouvé en lui la douceur et la bonté d'un père.

Ces paroles sortirent de la bouche de Télémaque: N'en doute point, ô roi magnanime, Nestor sera instruit de tous ces témoignages de ton attachement. Et plût aux dieux qu'étant de retour à Ithaque, je pusse de même montrer à Ulysse tes honorables dons, et lui raconter que je reviens comblé des marques de ton amitié!

Il parlait encore, quand à sa droite vole un aigle, tenant entre ses serres une oie blanche engraissée dans la cour de ce palais, et d'une grosseur prodigieuse. Une troupe d'hommes et de femmes suivait à grands cris le ravisseur, qui fond au-devant des chevaux; soudain il prend un rapide essor vers les cieux. A cet aspect les deux jeunes princes sont remplis de joie; elle se manifeste dans les traits de tous les assistans. Le fils de Nestor, Pisistrate, rompt le silence : Parle, ô Ménélas, favori de Jupiter; est-ce à nous, est-ce à toi que les dieux envoient cet augure?

Ménélas méditait sa réponse, lorsqu'Hélène prenant la parole : Ecoutez-moi, dit-elle; je vous dévoilerai ce que les dieux m'inspirent. Cet aigle qui, volant des montagnes où il est né et a laissé ses aiglons, a ravi sans peine cet animal nourri dans notre cour et chargé de graisse; cet aigle, c'est Ulysse qui, après avoir essuyé de longs malheurs, reparaîtra du bout de la terre, et punira ses ennemis. Peut-être même est-il déjà dans ses foyers, et va-t-il exercer sa vengeance sur leur troupe entière.

Télémaque ravi d'entendre ces paroles : Veuille, veuille l'époux de Junon, le dieu du

tonnerre, s'écrie-t-il, accomplir ton oracle! et tu recevras, comme une déesse, le tribut de mes vœux.

Il dit, et frappe les impétueux coursiers, qui, entraînant le char roulant, à travers la ville, dans la campagne, courent tout le long du jour, secouant sur leur dos le harnois trempé de sueur : la nuit ayant répandu ses ombres, les deux princes arrivent à Phères, chez Dioclès, fils d'Orsiloque né du fleuve Alphée; ils y reçoivent l'accueil le plus distingué. Dès les premiers rayons dont l'Aurore rougit les cieux, ils ont attelé leurs coursiers et sont assis sur le char éclatant; le portique mugit aux rapides pas des coursiers qui l'abandonnent. Le fils d'Ulysse enflamme leur ardeur; ils se précipitent dans la carrière, et bientôt ils sont devant les murs élevés de Pylos.

Alors Télémaque s'adressant à son ami : Fils de Nestor, dit-il, tu m'as promis de contenter mes souhaits; veux-tu avoir égard à ma prière? Unis de père en fils par une amitié qui fait notre gloire, compagnons d'âge, cette route où nous nous sommes associés va rendre notre intimité plus parfaite. Ne m'oblige donc point, ami généreux, à m'éloigner de mon vaisseau; laisse-moi dans ce lieu : je

crains que le vieillard, l'honneur de la Grèce, ne me contraigne, pour me donner de nouvelles marques de sa tendresse, à m'arrêter dans Pylos; je suis impatient de revoler à ma demeure.

Le fils de Nestor délibère un moment sur le moyen de s'acquitter envers son ami de ses promesses : il se détermine à tourner son char vers le rivage; il dépose, sur la poupe du navire, l'or, l'argent et le voile, dons de Ménélas et d'Hélène; il anime au départ son ami par ces paroles : Hâte-toi, entre dans ce vaisseau, et qu'à tes ordres tes compagnons s'y précipitent avant que je sois de retour dans notre palais, et que j'aie annoncé à mon père que je t'ai laissé sur ce rivage : car, j'en suis bien assuré (tant je connais sa véhémence!), loin de consentir à ce prompt départ, il accourrait lui-même ici pour t'inviter à séjourner quelque temps dans sa demeure, et, malgré ta résistance, tu ne t'en retournerais que comblé de présens et des témoignages de son amitié. Je m'attends aux éclats les plus vifs de sa colère. Il dit, pousse vers Pylos ses coursiers à la crinière superbe, et touche bientôt au palais de Nestor.

Cependant Télémaque enflamme ses compagnons : Amis, que le navire soit armé de ses agrès ; volons-y nous-mêmes, et que derrière nous la mer fuie et disparaisse. A peine a-t-il dit, qu'ils volent dans le navire, et, placés sur les bancs, ont en main les rames.

Télémaque, hâtant le départ, invoquait, près de la poupe, le secours de Minerve par des prières et des offrandes. Tout-à-coup accourt un étranger ; auteur involontaire d'un meurtre, il fuyait les contrées d'Argos. Il était devin, sorti de la race ancienne du célèbre Mélampe, dont les palais firent jadis l'ornement de Pylos. Cependant Mélampe connut le malheur ; il fut contraint à s'éloigner de sa patrie et de Nélée, son oncle, le plus fameux des rois de son siècle, et qui, l'ayant dépouillé de tous ses trésors, les retint pendant une année entière, temps où cet infortuné gémit à Phylacé dans les chaînes. Il avait promis à Nélée (dessein qu'une Furie lui inspira) de ravir les taureaux du redoutable Iphiclus, pour obtenir, en faveur d'un frère qu'il aimait, la belle Pero, fille du roi de Pylos. Enfin il échappe à ses fers et à la mort ; Pylos retentit des terribles meuglemens des taureaux d'Iphiclus. En vain Nélée veut manquer

à sa parole : Mélampe combat ce roi aussi craint que les dieux, et remporte la victoire ; il emmène Pero, l'unit à son frère, renonce à sa patrie, et se retire dans la fertile Argos, où il devait fonder un empire. Là ses palais touchèrent les nues. Formant les nœuds de l'hyménée, il renaquit en d'illustres rejetons, Mantius et Antiphate ; Antiphate, père du magnanime Oïclée, dont sortit ce roi fameux, l'intrépide Amphiaraüs, qui reçut des témoignages si marqués et si nombreux de la bienveillance de Jupiter et d'Apollon. Mais il ne parvint point à la vieillesse ; après avoir donné naissance à deux héros, Alcméon et Amphiloque, il périt à Thèbes, trahi par une épouse avare. Clitus et Polyphide reçurent le jour de Mantius, l'autre rejeton de Mélampe. L'Aurore, éprise de la beauté de Clitus, l'enleva, et le fit asseoir parmi la troupe immortelle. Et le célèbre Polyphide, Amphiaraüs n'étant plus, surpassa, par la volonté d'Apollon, tous les humains dans l'art d'annoncer l'avenir ; Hypérésie, où il s'exila et fuit le courroux paternel, devint son domicile et le lieu d'où il répandit ses oracles sur la terre.

C'est son fils Théoclymène qui paraît devant Télémaque au moment où, près du noir

et léger vaisseau, ce prince faisait des libations et proférait des vœux : il l'aborde, et dit avec rapidité : O toi, jeune mortel que je trouve devant ce navire remplissant un pieux devoir, je t'en conjure d'abord par ces libations et par la divinité que tu implores, ensuite par ton salut et par celui des compagnons de ta fortune, veuille me répondre avec franchise, ne déguise point la vérité. Dis-moi ton nom, ton pays, ta ville, ton origine.

Etranger, répond Télémaque, la vérité pure sortira de mes lèvres. Ithaque est ma patrie; mon père est Ulysse, si j'ai encore un père; car sans doute, hélas! une mort déplorable a depuis long-temps fini ses jours. Je suis parti dans ce navire avec ces compagnons pour m'instruire du sort de ce père infortuné, que le destin écarta pour jamais de notre île.

Moi, dit Théoclymène (et son extérieur annonçait la noblesse de son origine), je suis aussi victime des revers; je n'ai plus de patrie, souillé du meurtre d'un concitoyen né dans ma tribu : il a laissé dans Argos un grand nombre de frères et d'amis, sa famille est puissante; je fuis leur vengeance et la mort; désormais je parcourrai d'un pas vagabond la

face de la terre. Que ton vaisseau soit mon asile; je suis fugitif et ton suppliant; ma vie est en ton pouvoir; leur troupe me poursuit.

Je ne te repousse pas de mon vaisseau, dit Télémaque avec affabilité; entre, qu'il soit ton asile. Ma demeure t'est ouverte; nous y remplirons envers toi, aussi bien que notre situation le permettra, les devoirs de l'hospitalité.

En même temps il prend la lance de l'étranger; la posant sur le tillac du bâtiment balancé par l'onde et prêt à traverser la mer, il monte, s'assied à la poupe; et, faisant entrer Théoclymène, il le place à son côté. Ses compagnons détachent le vaisseau. Télémaque les anime à déployer les voiles. Aussitôt est enfoncé dans le creux de sa base, et affermi par le secours des câbles, le pin élevé par leurs mains; de fortes courroies tirent et ouvrent les voiles éclatantes; un vent favorable, envoyé par Minerve, fond avec impétuosité du haut des cieux; et le vaisseau, prenant le plus rapide essor, va franchir en peu de temps l'onde amère. Le soleil disparaît, la nuit répand de toutes parts ses ombres. La nef vole devant les courans de Crunes, de Chalcis, dont on admire les belles eaux; et,

poussée par ce vent dont une divinité réglait le cours, elle atteint la hauteur de Phées, et côtoie les terres soumises aux Epéens, les bords fortunés de l'Elide. Alors Télémaque s'abandonne à sa route entre des îles hérissées de rocs, incertain s'il court à son salut ou à sa perte.

Cependant, sous le toit du vénérable Eumée, Ulysse prenait avec les pasteurs un simple repas. Quand ils l'ont terminé, le héros s'adresse à lui pour savoir si, continuant de l'accueillir avec affection, il le presserait de rester encore dans sa cabane, ou s'il l'exciterait à se rendre dans la ville :

Ecoutez-moi, Eumée; et vous tous, mes amis : je ne veux pas ici vous être plus longtemps à charge; demain, dès l'aurore, j'irai dans Ithaque solliciter ma subsistance. Toi, Eumée, ne me refuse pas tes avis et un bon guide. Quand j'y serai arrivé, puisque l'indigence m'y réduit, il faudra bien que j'aille seul errer de porte en porte; j'espère que des mains officieuses, pour soutenir mes jours, me présenteront du pain et un breuvage désaltérant. J'entrerai dans le palais du divin Ulysse pour donner à la sage Pénélope des nouvelles consolantes. Je paraîtrai même au

milieu de la troupe orgueilleuse de ses amans; ne m'accorderaient-ils pas une légère part de leurs somptueux festins? Je pourrais les servir, exécuter promptement tous leurs ordres. Je vais m'expliquer, et te prie de m'écouter sans impatience. Par une faveur de Mercure, qui répand sur les actions des hommes cette grâce et ces qualités sans lesquelles elles ne sauraient réussir ni plaire, il n'est personne qui puisse mieux que moi s'acquitter des devoirs d'un bon serviteur. Faut-il allumer la flamme, fendre les chênes les plus durs, préparer et servir les chairs des victimes, présenter les coupes, en un mot remplir tous les offices que rendent aux riches et aux grands les subalternes et les pauvres? crois-moi, mes bras s'y prêteront.

Eumée, à cette proposition tu entras dans un véritable courroux, et l'exprimas en ces mots : Nous garde le ciel, ô étranger, que tu exécutes ce dessein! comment a-t-il pu venir dans ton esprit? Rien n'est plus certain, tu cours à ta perte, si tu as sérieusement résolu d'approcher de cette troupe dont les injustices et les violences sont montées jusques à la voûte éternelle des cieux. Ah! il ne leur faut point de semblables serviteurs : ceux qui

les entourent sont de jeunes hommes vêtus avec un soin élégant, dont la brillante chevelure est toujours parfumée d'essences précieuses, et dont la beauté est parfaite : tout répond à l'éclat et à la somptuosité de leurs tables, toujours chargées de la chair la plus exquise des victimes, du meilleur tribut des moissons, et de coupes où coule un vin délicieux. Demeure parmi nous ; je t'assure que ta présence n'importune ici ni moi ni aucun de mes compagnons. Que seulement reparaisse le fils d'Ulysse, il te vêtira, et te fera conduire dans les contrées chères à ton cœur.

Eumée, lui répond le héros, puisse Jupiter t'aimer comme je t'aime, toi qui, dans l'extrémité où je suis réduit, me recueilles dans ta maison, et mets un terme à mes courses et à mes disgrâces ! Il n'est point de plus grande infortune pour les humains, qu'une vie pauvre et errante. Celui que le sort y condamne, souffre tout ce qu'ont de plus cruel le besoin inexorable et toujours renaissant de la faim, la douleur et le désespoir. Puisque tu me forces de rester dans ta demeure, d'attendre le retour de ce jeune chef, parle-moi de la mère du divin Ulysse et de son père, qu'à son départ il laissa à

l'entrée de la vieillesse. Jouissent-ils encore de la lumière du soleil? ou, déjà morts l'un et l'autre, leurs ombres occuperaient-elles une place au séjour ténébreux de Pluton?

Etranger, repartit Eumée, tu ne resteras pas dans l'ignorance à leur sujet. Laërte respire encore, quoiqu'il ne cesse de conjurer les dieux de finir sa triste carrière : car il est inconsolable, il pleure sans relâche l'absence de son fils et la mort de la vertueuse compagne de ses jours, qui, le plongeant dans un deuil plus lugubre encore, précipita ses pas vers l'extrême vieillesse. Le désespoir d'avoir perdu son illustre fils, termina la malheureuse vie de cette mère par une mort plus malheureuse : ah! veuille le ciel en préserver tous ceux qui m'entourent, qui me sont chers, et dont j'ai reçu des bienfaits! Tant que son affliction, quelque amère qu'elle fût, la laissa en vie, il y avait encore quelqu'un sur la terre avec qui je pouvais goûter la douceur des entretiens. Elle avait eu la bonté de m'élever elle-même avec sa fille, la noble et sage Ctimène, le dernier fruit de son hyménée; nous croissions ensemble sous le même toit, et je puis bien dire que nous avions, peu s'en fallait, une égale part à ses

soins et à sa tendresse. Parvenus en même temps à l'âge heureux de l'adolescence, sa fille, envoyée à Samé et comblée des plus riches présens, suivit son époux. Moi, après m'avoir donné vêtemens, brodequins, et tout ce qui était nécessaire à mes besoins, la reine m'envoya dans ces champs dont elle me confia le soin, et de jour en jour l'affection qu'elle me portait ne fit que s'accroître. Aujourd'hui, hélas! je me vois privé de tout ce qui répandait quelque charme sur ma vie. Les dieux ont béni mes travaux assidus; je ne connais point la faim et la soif, et je puis recevoir les étrangers et les malheureux, dignes d'être bien accueillis, et leur donner quelque secours. Mais depuis qu'une calamité affreuse est tombée sur sa maison, depuis que les plus superbes des hommes y dominent, il est bien rare, malgré son affabilité, qu'une parole de la reine Pénélope, ma maîtresse, ni un témoignage de son affection soient venus répandre la joie dans mon cœur. Ses fidèles serviteurs aspirent depuis long-temps à l'interroger, à l'entretenir sans témoins, à prendre leurs repas en sa présence, et à rapporter dans leurs champs un souvenir et un gage de sa bonté, douceurs qui charment ceux

que le ciel a placés dans une condition servile.

Eh quoi! Eumée, pasteur fidèle de ces troupeaux, s'écrie Ulysse; dès ta plus tendre enfance tu fus donc jeté par la destinée loin de ta patrie et de tes parens! Mais que j'entende la vérité de ta bouche; la guerre a-t-elle mis en cendre la ville spacieuse habitée par ton père et par ta vénérable mère? ou des ravisseurs, te surprenant seul près de tes troupeaux de brebis ou de bœufs, et t'entraînant dans leur navire, t'ont-ils vendu ici dans le palais de Laërte, satisfait de t'acquérir même à grand prix?

Puisque tu prends tant d'intérêt à l'histoire de mon sort, répond le pasteur, prête-moi une oreille attentive; assis tranquillement, jouis du plaisir d'un discours amical, et savoure ce breuvage. Déjà les nuits sont longues; on peut les partager entre le repos et le charme des entretiens. Ne te hâte pas de te rendre à ta couche; l'excès du sommeil fatigue, est un mal. Que les autres se retirent, si leurs paupières sont appesanties; il faut qu'à la pointe du jour, après avoir pris un léger repas, ils conduisent aux champs les troupeaux de notre maître. Nous, sous ce

toit paisible, prolongeons ce festin, et, tenant la coupe, abandonnons-nous à la satisfaction de nous raconter tour à tour la triste histoire de nos infortunes : la douleur même a ses délices, et le souvenir en est cher à celui qui sort de longues traverses, et qui a parcouru la terre d'un pas errant. Je vais donc, puisque tu le veux, t'apprendre les principaux événemens de ma vie.

Au-dessus d'Ortygie est une île nommée Syre (as-tu jamais entendu ce nom?), île où l'on a marqué les révolutions du soleil. Elle n'a pas une très-grande étendue; mais elle est heureuse, riche en bœufs, en brebis, en froment et en vignobles. Jamais la famine, ni aucun autre de ces fléaux, la terreur des malheureux mortels, n'y portèrent leurs ravages : ses habitans atteignent au dernier terme de la vieillesse; alors viennent Apollon et Diane sa sœur; ils tendent leurs arcs; leur plus douce flèche, sans être aperçue, fend les airs, et termine promptement de longues destinées. Deux cités partagent l'île et tout ce qu'elle possède. Mon père régnait sur l'une et l'autre de ces cités; né d'Ormène, son nom est Ctésius, et l'on voyait en lui l'image des dieux.

Un jour, des Phéniciens, peuple fameux dans la marine, mais subtil et fourbe, abordent à nos côtes avec un vaisseau chargé d'ornemens rares et brillans. Il y avait dans le palais de mon père une esclave phénicienne, distinguée par sa beauté, par sa stature, et par les ouvrages qui sortaient de ses mains. Ces étrangers artificieux cherchent à la séduire; elle était occupée, près de leur vaisseau, à laver de beaux vêtemens : l'un d'entre eux la corrompt par les piéges de l'amour, et bientôt gouverne en maître absolu son esprit, malheur ordinaire à celles dont la vertu a succombé, eussent-elles été jusqu'alors les plus austères de leur sexe. Il lui demande son nom, sa demeure. Elle lui indique le palais de mon père.

L'opulent Sidon, dit-elle, est ma ville natale; je suis la fille du riche et puissant Aribas. Mais un soir je revenais des champs lorsqu'une troupe de Taphiens, gens exercés à la piraterie, m'enleva, et, se précipitant avec moi dans un vaisseau et volant à travers les ondes, me vendit à grand prix dans ce palais au roi de cette île.

Voudrais-tu nous suivre, lui répond le phénicien qui l'avait abusée, revoir le séjour de

ta naissance, le magnifique palais de ton père et de ta mère, et ces personnes que tu chéris? Elles vivent encore, et ont le renom d'être opulentes. Ah! dit-elle, c'est le plus ardent de mes vœux; pourvu, ô nautonniers, que vous vous engagiez tous par serment à me conduire en sûreté dans cet asile.

Chacun d'eux s'y engage par serment. Désormais le plus profond silence, reprit-elle; soyons étrangers l'un à l'autre; qu'aucun de vous, s'il me rencontre, soit dans les chemins, soit à la fontaine, ne m'adresse la parole ni ne me regarde; notre vieillard en serait aussitôt instruit; au moindre soupçon il me chargerait de fers, et préparerait votre perte. Renfermez donc notre secret au fond du cœur, et disposez tout pour le départ. La charge de votre navire est-elle faite, que la nouvelle en vienne secrètement dans le palais à mon oreille. Je vous apporterai tout l'or qui se trouvera sous ma main. C'est peu; vous recevrez de moi un prix encore plus considérable. J'ai consacré tous mes soins, dans ce palais, à élever le fils du roi; c'est un enfant, mais ses petites ruses annoncent son intelligence; déjà il sait courir. Je vous le livrerai; vendez-le: en quelque lieu que

ce soit, vous verrez qu'il vaut un trésor.

En finissant ces mots, elle se retire et rentre dans le palais. Les Phéniciens demeurent parmi nous une année entière, font la charge de leur vaisseau. Dès qu'il est prêt au départ, ils envoient à cette femme un des leurs pour l'en avertir. C'était le personnage le plus rusé; il vient dans notre palais comme pour y vendre un collier d'or garni d'ambre. Tandis que, voulant l'acheter, ma mère et ses femmes avaient l'œil attaché sur ce collier, et que le brillant ornement passait tour à tour dans leurs mains, le fourbe, en silence, fait signe à la phénicienne, et se retire promptement vers son vaisseau.

Elle me prend la main, et sort avec moi du palais. Dans la salle d'entrée, des coupes d'or couvraient les tables dressées pour mon père et les principaux chefs qui partageaient nos festins, et avec lesquels il s'était rendu dans la place publique à l'assemblée du peuple. Elle emporte trois coupes, les cache sous sa robe, et fuit; enfant novice, je la suis. Le soleil est remplacé par les ténèbres; nous arrivons d'une course rapide au port où nous attendait l'agile vaisseau des Phéniciens. On s'embarque, il fend la plaine humide; le ciel

envoie un vent favorable. Nous voguons durant six jours et autant de nuits. Jupiter faisait lever la septième aurore, quand Diane, d'un de ses traits ailés, frappe subitement la perfide phénicienne; comme s'abat un oiseau de mer, elle tombe au fond du vaisseau qui en retentit. Les Phéniciens livrent le cadavre aux flots, pour la pâture des monstres nageans. Enfant abandonné, je demeure seul entre les mains de ces pirates; juge de la morne tristesse où j'étais plongé. Le vent et l'onde amènent le navire à Ithaque. Laërte m'achète, et donne pour un enfant qui l'intéressait un prix considérable. C'est ainsi que mes yeux virent cette terre étrangère.

Ulysse prenant la parole : Eumée, dit-il, le récit des infortunes que tu subis dans une si tendre enfance a vivement touché mon ame. Cependant Jupiter a, pour toi, placé le bien à côté du mal; arraché à ta patrie pour servir, tu as trouvé un maître doux, qui t'a donné libéralement tout ce qui est nécessaire à tes besoins; tu coules des jours heureux. Moi, ce n'est qu'après avoir erré de contrée en contrée que je trouve enfin dans ces foyers un asile.

Tel était leur entretien. Ils vont ensuite

chercher le repos ; mais le sommeil abandonne bientôt leurs yeux : car l'Aurore, assise sur son char brillant, ne tarde pas à paraître.

Télémaque et ses compagnons, près du rivage, plient les voiles, abattent promptement le mât, lancent la nef dans le port avec le secours de la rame, l'attachent par des câbles, jettent l'ancre, descendent sur ces bords, et, prenant un léger repas, font des libations d'un vin odorant. Quand ils ont banni la faim et la soif : Conduisez le vaisseau vers la ville, dit le prudent Télémaque ; moi, je vais me rendre seul à l'une de mes campagnes et voir mes pasteurs. Après l'examen de leurs travaux, j'entrerai le soir dans Ithaque. Demain, réunis encore, compagnons fidèles de ma route, nous sacrifierons aux dieux, et nous nous délasserons dans un festin, dont je ferai les honneurs dans mon palais, où je vous invite à vous rassembler.

Et moi, mon cher fils, où me rendre? dit le devin Théoclymène ; parmi les palais des chefs d'Ithaque, quel sera mon refuge ? Puis-je à ce moment aller dans le tien, auprès de la reine ta mère ?

En d'autres temps notre hospitalité ne te laisserait rien à désirer, répond Télémaque,

et j'exigerais que tu te rendisses dès cet instant à notre palais. Mais je serai absent, tu pourrais n'y rencontrer que des périls; ma mère paraît peu, retirée dans le haut du palais, loin de la troupe de ses persécuteurs, et toujours assidue à tenir la navette ou le fuseau. Je vais t'indiquer une maison où tu pourras te réfugier jusqu'à mon retour ; va chez Eurymaque, fils illustre du sage Polybe. Honoré aujourd'hui de nos peuples comme un dieu, et tenant parmi nos chefs un des premiers rangs, il brigue avec ardeur la main de ma mère et le sceptre d'Ulysse. Cependant Jupiter qui habite au plus haut des airs, sait si, loin de voir le jour d'un hymen désiré, tous ces chefs ne descendront point au tombeau.

Il parlait encore, qu'à sa droite vole un autour, le plus rapide messager d'Apollon ; il tient entre ses serres une colombe dont il arrachait les plumes ; elles tombent entre Télémaque et son vaisseau.

Théoclymène mettant sa main dans celle de ce jeune prince qu'il conduit à l'écart : Télémaque, dit-il, ce n'est pas sans la direction des dieux que cet autour vient de voler à ta droite ; à peine a-t-il paru, que j'ai vu en lui un augure fortuné. Je te l'annonce ; ta race

occupera le trône d'Ithaque; elle y sera supérieure à tous ses ennemis.

Veuille le ciel, ô étranger, accomplir cette parole! s'écrie Télémaque; tu recevrais de si grands témoignages de mon amitié, que chacun, à ta rencontre, te placerait au rang des dieux. Et s'adressant à Pirée, son ami fidèle: Toi, dit-il, qui, parmi tous les compagnons dont le cortége me suivit à Pylos, m'as toujours donné des marques les plus signalées de ton zèle et de ton amitié, conduis, ô fils de Clytius, dans ta maison, cet étranger que je te confie; prends soin de le bien accueillir jusqu'à mon arrivée, je veux que tu l'honores.

Télémaque, quand même tu apporterais de longs retards à ton retour, répond le vaillant Pirée, je serai charmé de recevoir cet étranger, et il n'aura pas à se plaindre que j'aie négligé envers lui aucun devoir de l'hospitalité.

En même temps Pirée entre avec lui dans le vaisseau, ordonne à ses compagnons d'y monter et de le détacher du rivage. Ils s'embarquent, et prennent en main les rames. Télémaque a chaussé ses riches brodequins; il saisit sa forte lance qui était couchée sur le tillac du vaisseau: tandis que ses amis, dociles

à ses ordres, détachent le navire, et, quittant la rive, voguent vers la ville; le fils d'Ulysse s'éloigne du port, et ses rapides pas le conduisent à la maison rustique où, toujours plein d'amour pour ses maîtres, le bon Eumée veillait sur ses nombreux troupeaux.

FIN DU CHANT QUINZIÈME.

REMARQUES
SUR LE CHANT QUINZIÈME.

MALGRÉ la critique que Pope a faite de ce chant, on s'arrête volontiers avec Ulysse dans la cabane d'Eumée, on écoute avec plaisir leurs entretiens; le caractère de ce pasteur attache, ainsi que sa manière de vivre; ses discours ont de la naïveté. Ulysse ne perd pas de temps dans cette cabane : il y prend toutes les instructions nécessaires à ses vues. Elles est la scène d'une des reconnaissances de ce poëme.

Le déguisement d'Ulysse, dit Aristote, amène une grande variété d'incidens, et donne lieu au récit de beaucoup d'aventures. Le poëte soutient admirablement le caractère d'Ulysse, qui est une sage dissimulation.

(Page 329. Il ne convient pas que tu prolonges ton absence.)

Elle avait été assez longue; Télémaque était resté environ un mois chez Ménélas. Les prétendans étaient prêts à s'emparer du trône d'Ulysse, et à obliger sa femme à choisir parmi eux un époux. Ovide a eu ce passage d'Homère en vue lorsqu'il fait dire à Pénélope :

Me pater Icarius viduo decedere lecto
 Cogit, et immensas increpat usque moras.

(*Ibid.* Tu connais le cœur des femmes.)

Il est assez singulier qu'il n'y ait pas ici quelque

exception favorable à Pénélope. Madame Dacier est étonnée que les femmes, du temps d'Homère, ressemblassent si fort à quelques-unes de celles que nous voyons aujourd'hui : mais elle venge son sexe en désirant qu'Homère nous eût dit si, à cette époque, les hommes remariés se souvenaient beaucoup de leur première femme, et s'ils étaient plus justes envers leurs enfans du premier lit.

(Page 332. Je n'exige point, mon cher Télémaque, que tu prolonges ici ton séjour.)

Les maximes que débite ici Ménélas, sentent bien la simplicité et la bonhomie du vieux temps. Cette franchise passerait aujourd'hui pour rusticité.

(Page 335. Tenant le voile merveilleux.)

Voyez le chant III de l'Iliade, où il est dit qu'Hélène représente sur un grand voile les combats que les Grecs et les Troyens avaient livrés pour elle sous les yeux de Mars. Il faut être bien habile pour exécuter un si grand dessin.

Accipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum
Sint, puer, et longum Andromachæ testentur amorem.
ÆNEID. LIB. III.

Quant à l'expression « Vulcain fit cette urne », elle est parallèle à celle-ci, « c'est l'ouvrage des Grâces, des « Muses », pour en vanter la beauté. Sidon était fameuse pour les productions des arts.

On voit encore ici la description d'un repas. Les cri-

tiques disent que les repas étaient toujours des sacrifices, et que c'est pour cette raison qu'Homère les décrit si fréquemment : mais s'il ne s'était pas plu à faire ces descriptions, il ne serait pas entré chaque fois dans tous les détails que présente un repas. Ces détails, et en général les répétitions, tiennent un peu à la bonhomie des mœurs de ces temps. On se rappellera aussi qu'Homère chantait ses vers, et ne publiait ainsi ses poëmes que par morceaux; les répétitions étaient moins fastidieuses. Je me suis permis quelques légères suppressions dans un très-petit nombre de ces descriptions de repas tant répétées.

Le fils de Ménélas fait ici l'office d'échanson. Les plus illustres des jeunes gens, dit Athénée, remplissaient cet office.

(Page 337. Ménélas méditait sa réponse, lorsqu'Hélène prenant la parole.)

On ne sait pourquoi Hélène, dans l'explication de ce prodige, montre plus de pénétration que Ménélas. Les femmes ont-elles, comme Eustathe l'assure, plus de pénétration et plus de présence d'esprit que les hommes? Homère dit qu'un dieu inspire Hélène; les critiques en ont pris occasion de relever le caractère de cette princesse, croyant qu'Homère veut nous la représenter sous un jour favorable pour nous faire oublier ses fautes. Hélène pouvait avoir pris à Troie l'habitude d'interpréter les augures. Il y avait beaucoup de devins dans cette ville, et les calamités publiques les multiplient. Si l'on rassemble tous les traits sous lesquels

Homère peint Hélène, on verra qu'il lui accorde beaucoup de vivacité et de pénétration d'esprit. Ménélas ne possédait pas ces qualités au même degré.

(Page 338. Tu m'as promis de contenter mes souhaits; veux-tu avoir égard à ma prière?)

Il paraît que l'ordre de Minerve, le prodige et la manière dont Hélène l'a expliqué, raniment les espérances de Télémaque, et lui font hâter son départ. Homère, après la séparation des deux amis, ne parle plus de Pisistrate ni de Nestor; il court à son but.

(Page 340. Cependant Mélampe connut le malheur.)

Le récit d'Homère est si concis, que j'ai cru devoir insérer ici quelques mots pour qu'il fût plus intelligible: au temps de ce poëte, tout le monde était instruit de cette histoire; elle était importante, à cause des grandes maisons qu'elle regardait. Phylaque était fils de Déionée, roi de la Phocide et père d'Iphiclus. Il avait donné son nom à la ville de Phylacé. Iphiclus avait enlevé les troupeaux de Nélée. L'entreprise de Mélampe était terrible; c'est ce qu'Homère appelle un dessein inspiré par une Furie. Il obtint la liberté et ces troupeaux, en donnant, dit-on, à Iphiclus des remèdes qui lui procurèrent des enfans.

(Page 341. Mais il ne parvint point à la vieillesse.)

Homère appelle Amphiaraüs *intrépide*; l'épithète dit, *qui anime le peuple au combat*: ce prince alla

avec Jason à l'expédition des Argonautes. De toutes les faveurs qu'Amphiaraüs reçut de Jupiter et d'Apollon, la seule, dit-on, qu'Homère explique, c'est qu'il mourut jeune. Platon assure que les dieux retirent promptement de la vie ceux qu'ils aiment le plus. Il rapporte à ce sujet deux histoires très-connues, et il cite ensuite ce passage d'Homère comme un témoignage de la vérité de ce sentiment.

Malgré l'autorité de Platon, et la conclusion qu'il tire de ce passage, on peut en alléguer un grand nombre du poëte grec, qui prouvent qu'il regardait une longue vie comme une bénédiction du ciel, opinion qu'on voit régner aussi dans les écrivains de l'ancien testament, qui ont plusieurs conformités avec Homère. Il est clair qu'il faut sous-entendre ici le mot CEPENDANT, qui se trouve dans chaque endroit où ce poëte exprime la même idée. D'ailleurs la manière dont périt Amphiaraüs le confirme.

(Page 342. O toi, jeune mortel.)

Il fait toutes ces questions pour découvrir si ce jeune prince n'est point parent de celui qu'il a tué.

Parmi les Hébreux, les parens de celui qu'on avait tué de propos délibéré ou autrement avaient le droit de tuer le meurtrier, quelque part qu'ils le trouvassent, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à une des villes qui avaient été données pour asile. Les Grecs avaient à peu près la même jurisprudence : le meurtrier devait s'exiler lui-même pendant un temps marqué, et se purger par quelque expiation.

Il n'est pas dit que Théoclymène eût commis ce

meurtre par accident. Les meurtres, comme on le voit dans Homère, étaient alors très-fréquens. La liberté que chacun avait de venger ses injures, l'état encore sauvage de la société, rendaient cette action bien moins odieuse que de nos jours; on est étonné de voir avec quel sang-froid Homère en parle. Ce meurtrier n'imprime aucune horreur à Télémaque ni à ses compagnons; il est reçu avec honneur, placé à côté de ce prince, qui ne s'informe pas si ce meurtre était involontaire. Il y a dans ces mœurs un mélange singulier de barbarie et d'humanité; car l'hospitalité ne permettait pas qu'on repoussât aucun suppliant. Homère, pour courir à son but, ne ramène pas Télémaque chez Nestor, et même ne dit rien des adieux qu'il fit à Pisistrate. Cependant le poëte s'arrête pour nous peindre ce prince attentif au discours d'un suppliant, le recevant dans son vaisseau, et se déterminant enfin à lui donner un asile dans sa maison, quoiqu'il ne manquât pas d'hôtes fort incommodes.

Cet épisode est lié au sujet; ce devin donne des avis à Télémaque, lui explique plusieurs prodiges, et lui promet une prompte délivrance de ses malheurs. D'ailleurs ce petit épisode conserve plusieurs faits; il est vrai qu'ils ne peuvent nous intéresser autant qu'au siècle d'Homère. On remarquera que Théoclymène fait quatre questions d'une haleine, dans l'espace d'une ligne; la crainte où il est d'être poursuivi ne lui permet pas de s'étendre. Télémaque lui répond avec la même brièveté. Homère est appelé par son sujet, qui cependant ne l'a pas empêché de se livrer à des détails généalogiques, alors assez importans.

(Page 343. Les courans de Crunes, de Chalcis.)

Télémaque courut d'abord tout droit vers le septentrion ; et de là, au lieu d'aller au couchant, qui était le chemin le plus court, il prit du côté du levant, pour éviter l'embuscade qu'on lui avait dressée entre Ithaque et Céphalénie : ainsi il aborda à Ithaque par le côté du septentrion, au lieu de celui du midi. En partant, il avait pris un chemin moins long ; aussi voit-on qu'il mit plus de temps au retour. Ceci serait peu important, si ces petits détails ne montraient l'exactitude d'Homère.

Crunes, lieu de la côte du Péloponèse. Chalcis, fleuve voisin, et un bourg sur ce fleuve. *Voyez* Strabon. Je lis avec madame Dacier Phées, au lieu de Phères, qui est trop loin de là. J'ai inséré ici un vers cité deux fois par Strabon, et qui ne se trouve pas dans les éditions d'Homère. *Voyez* Ernesti.

(Page 345. Par une faveur de Mercure.)

Comme Mercure est le ministre des dieux, on a feint qu'il était le patron de tous ceux qui étaient au service des autres, et que c'était par sa faveur que chacun réussissait dans les fonctions de son état.

Il n'y a rien de trop bas dans ce que dit ici Ulysse, puisqu'il soutient son caractère de mendiant. Athénée fait une autre observation ; il prend ces paroles à la lettre, et dit que dans ces anciens temps les héros se servaient eux-mêmes, et qu'Homère loue Ulysse de posséder le talent de remplir ces sortes de fonctions qui nous

paraissent subalternes. Il est certain que les héros qui préparaient eux-mêmes leurs repas, pouvaient regarder comme dignes de quelque éloge ceux d'entre eux qui s'acquittaient bien de ces soins.

Après quelques épisodes assez courts, on revient avec plaisir dans la cabane d'Eumée, où l'on retrouve Ulysse.

(Page 345. Dont les injustices et les violences sont montées jusques à la voûte éternelle des cieux.)

Madame Dacier a traduit : « Dont la violence et l'in« solence sont si grandes, qu'elles ne respectent pas les « dieux, et qu'elles attaquent le ciel même ». Ce n'est pas le sens : l'expression d'Homère, telle que je l'ai rendue, est très-claire ; on trouve la même expression dans l'Ecriture.

Le dessein d'Ulysse achève de se dévoiler ; on voit qu'il veut paraître au milieu des prétendans. La peinture qu'Eumée lui fait ici de leurs violences, et l'étonnement qu'il témoigne de ce dessein, rendent le lecteur plus attentif aux moyens qu'emploiera Ulysse pour l'exécuter. Ainsi Homère, en suspendant un peu la marche de son action, ne néglige pas de soutenir l'intérêt. Plusieurs autres passages de ce chant et des deux précédens le témoignent. Remarquons, en général, avec quel art Homère présente en action et sous une forme dramatique certains détails qu'il aurait pu, comme beaucoup d'autres poëtes, mettre en récit ; ce qui eût été moins intéressant.

(P. 347. Termina la malheureuse vie de cette mère par une mort plus malheureuse.)

Il faut louer la discrétion d'Eumée : il n'explique pas le genre de mort, parce qu'il était honteux et infâme ; car elle s'était pendue de désespoir.

On remarquera ici l'adresse avec laquelle Ulysse a tant tardé à parler de son père et de sa mère pour ne pas se découvrir, et l'effort qu'elle a dû lui coûter. Il n'a pas eu besoin d'interroger Eumée au sujet de Pénélope et de Télémaque ; Eumée était si occupé de leur sort, qu'Ulysse, pour l'apprendre, n'avait qu'à le laisser parler.

(Page 348. Aujourd'hui, hélas ! je me vois privé de tout ce qui répandait quelque charme sur ma vie.)

Νῦν δ' ἤδη τούτων ἐπιδεύομαι. Madame Dacier traduit : « Je sens bien la perte que j'ai faite ». Et en note elle dit : « En perdant de si bons maîtres, il a perdu tous « les secours qu'ils lui fournissaient ». Les paroles du texte me paraissent renfermer un sentiment plus délicat, que développe la suite des paroles d'Eumée. Il ne jouit plus de rien, depuis qu'il a si peu d'occasions de recevoir des témoignages d'amitié de la part de ses maîtres.

(*Ibid.* Il est bien rare..... qu'une parole de la reine Pénélope, ma maîtresse, ni un témoignage de son affection, soient venus....)

Puisque je m'éloigne de leur interprétation, je suis

obligé d'entrer ici dans quelque détail sur la manière dont plusieurs traducteurs ont entendu ce passage. Madame Dacier dit qu'il ne faut pas joindre μείλιχον avec les mots ἔπος et ἔργον. Eustathe montre évidemment le contraire, et j'ai suivi son explication. *Voyez* Ernesti. Madame Dacier s'est entièrement écartée du sens, en traduisant : « Pour ce qui est de ma maî« tresse Pénélope, je ne prends plus plaisir à en parler « ni à en entendre parler ». Οὔτε τι ἔργον ne peut signifier ici des PAROLES. Mais ce qui est surprenant, c'est qu'elle a mutilé et changé tout ce passage. On ne voit, dans la traduction qu'elle en donne, aucune trace de la naïveté charmante du discours d'Eumée, ni de l'affection qu'il y témoigne pour ses maîtres.

Il est singulier que Pope n'ait pas moins défiguré tout ce morceau. Il est manifeste que καὶ φαγέμεν, etc. se lie à ce qui précède : Eumée ne dirait pas qu'il manque de nourriture ; il vient de dire précisément le contraire. Il se plaint que cette douce familiarité, qui assemble les maîtres et les serviteurs, est bannie de la maison d'Ulysse par les excès et les injustices qui la désolent.

(Page 349. L'excès du sommeil fatigue.)

Le bon Eumée a une si grande envie de parler, qu'il accumule les raisons pour prolonger l'entretien. Sans examiner si son hôte, qui a beaucoup souffert, n'aurait pas besoin de dormir, il débite ici un aphorisme de médecine : le trop long sommeil fait le même effet que les trop longues veilles ; il épuise et dissipe les esprits.

On partage le plaisir que goûtent, dans le calme de la nuit, Eumée à raconter ses aventures, et Ulysse à les entendre. Ce n'est pas qu'elles ne lui fussent connues; on peut le soupçonner : mais sa longue absence devait au moins en avoir affaibli le souvenir; et son attachement pour Eumée ajoutait de l'intérêt à ce récit.

(Page 350. La douleur même a ses délices.)

La cause de ce plaisir, remarque Eustathe, est l'idée qu'a celui qui raconte ce qu'il a souffert, qu'il sera loué de sa patience, de sa prudence, et qu'on le regardera comme un homme favorisé du ciel. Ce n'est pas la seule ni la principale cause de ce plaisir. On sait que la peine a cet avantage sur le plaisir, c'est que le ressouvenir en est doux, au lieu que celui du plaisir nous fait sentir une privation.

(*Ibid.* Ile où l'on a marqué les révolutions du soleil.)

L'île d'Ortygie, c'est Délos; et celle de Syre est un peu au-dessus. Selon les uns, ces mots ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο veulent dire que l'île de Syre est au couchant de Délos : et, si l'on adopte cette explication, Eumée parle en habitant de Syre; car cela est faux, si l'on se place à Ithaque. D'autres expliquent ce passage en disant que dans l'île de Syre il y avait un antre qui marquait les solstices, et qu'on appelait l'antre du Soleil. D'autres encore pensent que les Phéniciens avaient fait un long séjour dans cette île; que son nom même dérive de SIRA, qui, dans leur langue, signifie « riche », ou de

εὔνα, « heureux »; qu'étant savans en astronomie, ils avaient fait dans cette île un cadran, ἠλιοτρόπιον. Environ quatre-vingts ans après Homère, l'Ecriture fait mention d'un cadran qui était à Jérusalem, et qui marquait les heures. Phérécyde en fit un à Syre deux cents ans après celui-ci. Perrault a prétendu qu'Homère avait mis Syre et la mer Méditerranée sous le tropique. Le nom de cette île marque la bonté de son terroir. L'industrie des Phéniciens est connue.

J'ai rapporté brièvement les diverses explications qu'on a données de ce passage. Wood, qui a visité ces lieux, n'adopte aucune de ces explications, et y substitue une conjecture ingénieuse :

« Eumée, dit-il, commence son histoire par une « description de l'île de Syre, sa patrie, et il la place « au-delà ou au-dessus d'Ortygie. Puisque cet entretien « se passait à Ithaque, la position de Syre est très-mal « déterminée, car cette île est réellement plus proche « d'Ithaque qu'Ortygie...

« Comme la description serait parfaitement vraie si « elle avait été faite en Ionie, n'est-il pas raisonnable « de supposer que la situation de Syre ayant frappé « fortement le poëte pendant qu'il était dans cette partie « du monde, il a oublié d'adapter ses idées au lieu où « il transportait la scène ?

« Si cette conjecture semble plausible, on peut jeter « quelque jour sur le passage obscur ὅθι τροπαὶ ἠελίοιο. « On a cité ces mots pour prouver l'ignorance grossière « d'Homère en géographie; car, dit-on, le poëte parle « ici de la latitude de Syre, et il place cette île sous le « tropique...

« L'aspect de la mer, contemplée de la côte asiatique « de l'Archipel et des îles voisines, ravit le spectateur, « et pendant tout le voyage nous n'avons pas trouvé « d'aussi beaux points de vue : l'œil se porte à l'occi- « dent, et il rencontre partout le plus bel horizon ima- « ginable : au coucher du soleil, l'atmosphère et très- « claire, et une lumière si brillante se répand sur les « objets, que, du sommet de l'Ida, je découvrais dis- « tinctement la forme de l'Athos de l'autre côté de la « mer Egée, lorsque l'astre se reposait le soir derrière « cette montagne. Ce superbe spectacle fixa sans doute « l'attention du poëte, et, comme peintre, il tournait « continuellement son visage de ce côté. Dans l'enfance « de l'astronomie, et même avant qu'on connût cette « science, la perspective distincte de cet horizon entre- « coupé suggéra naturellement l'idée d'une écliptique « aux habitans des îles et de la côte d'Asie; car ils « apercevaient le progrès journalier du soleil au nord « et au midi. Les Ioniens, qui, au solstice d'hiver, re- « gardent les hauteurs de Chio au sud-ouest, voient le « soleil se coucher derrière Ténos et du côté de Syre, « île la plus voisine dans la même direction au sud- « ouest; et après avoir observé que l'astre revient sur « ses pas quand il s'est avancé si loin, ils peuvent fixer « la borne de son tour (τροπαι) à ce point. Cette expli- « cation n'est-elle pas plus simple que les autres qu'on « a rapportées »?

On a remarqué la justice poétique qu'Homère observe en faisant mourir subitement cette gouvernante d'Eumée qui le trahit. Il est singulier qu'Eustathe ait cru qu'elle était la mère d'Eumée.

(Page 355. Plient les voiles.)

On voit la rapidité de cette narration ; le poëte supprime des circonstances pour voler à son but. C'est un des caractères distinctifs du génie d'Homère, qu'on trouve dans l'Odyssée comme dans l'Iliade, et qui peut confirmer qu'ils sont du même auteur.

FIN DU SECOND VOLUME.

